



Marc DÉFOURNEAUX

plainte contre

X



Gravure de Decaris

Deux républiques sont possibles. L'une détruira l'institut, l'école polytechnique et la légion d'honneur. L'autre sera le majestueux embrassement du genre humain sous le regard de Dieu satisfait.

Victor Hugo

Extraits d'un discours électoral, mai 1848

Si l'on veut arrêter le redressement allemand, il n'y a qu'à construire une école polytechnique à Berlin.

Georges Clemenceau

Transcription libre d'un propos oral



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr>).

(Résumé de la licence en fin d'ouvrage)

Chapitre 1

L'ŒUF ET LE POLYTECHNICIEN

Un jour où j'avais porté à la poste une lettre déjà timbrée afin de l'expédier, un postier bougon me la prit des mains, la pesa et me la rendit d'un air renfrogné : "Elle est trop lourde, me dit-il ; il faut y ajouter un timbre".

Je lui fis remarquer que, si j'y ajoutais un timbre, ma lettre serait encore plus lourde : c'était là le simple bon sens. Or cette remarque logique eut pour effet de le mettre en colère, ce qui me confirma dans l'idée que, même au pays de Descartes, la logique n'est pas la chose au monde la mieux partagée. Cela explique dans une large mesure l'incompréhension dont souffrent les polytechniciens, et qui se traduit par l'invention d'une foule d'histoires sur leur compte dont je n'ai jamais compris ce qu'elles avaient de drôle.

La plus connue est celle de la puce. Elle met en scène un polytechnicien et une puce, l'un et l'autre d'un type courant. Le polytechnicien prend la puce, la met sur la table, pointe son doigt vers elle et lui dit "Saute !". Et la puce, docile, saute.

Le polytechnicien reprend alors la puce et la remet sur la table, mais après lui avoir coupé les pattes. Puis il pointe à nouveau son doigt vers elle en lui disant "Saute !". Mais la puce, cette fois, ne saute pas. Le polytechnicien conclut : "Quand on coupe les pattes à une puce, elle devient sourde".

C'est bien sûr de la pure médisance que d'attribuer à un polytechnicien un raisonnement aussi absurde. Car, la puce ne comprenant évidemment pas le français, il n'y a aucune raison pour qu'elle obéisse à l'ordre "Saute !". L'expérience a d'ailleurs été reprise avec des puces étrangères, et elle a montré que, si la puce sautait lors du premier essai, c'était tout simplement à la vue du doigt pointé vers elle.

C'est ainsi que l'on a pu aboutir à la véritable conclusion, aujourd'hui communément admise : quand on coupe les pattes à une puce, elle devient aveugle.

Plus proche des préoccupations quotidiennes est l'histoire de l'œuf, dans laquelle on pose au polytechnicien le problème suivant : "Vous disposez d'un œuf, d'une casserole, d'un réchaud à gaz, d'une boîte d'allumettes et d'un robinet d'eau d'autre part vous voulez faire cuire un œuf à la coque : que faites-vous ?"

Le polytechnicien réfléchit, puis répond : "Je prends la casserole, je la remplis d'eau au robinet, je frotte une allumette, j'allume le gaz et je fais chauffer l'eau. Quand l'eau bout, je mets l'œuf dedans, j'attends trois minutes et je le sors de l'eau.

– Très bien, reprend l'interlocuteur. Maintenant, je vous pose un second problème : vous avez un œuf dans la main et l'eau bout dans une casserole posée devant vous sur un réchaud à gaz allumé. Comment faites-vous pour faire cuire votre œuf à la coque ?

– Alors là, c'est très simple, répond le polytechnicien : je pose l'œuf sur la table, j'éteins le gaz, je vide la casserole dans l'évier et je suis ramené au problème précédent".

Celui qui me raconta un jour cette histoire le fit en riant tellement que j'en déduisis qu'elle comportait, elle aussi, une faille. Mais il me fallut quelque temps pour la découvrir. Il est vrai qu'elle était subtile : en effet, si le polytechnicien dispose d'un œuf, d'une casserole, d'un réchaud à gaz, d'une boîte d'allumettes et d'un robinet d'eau, mais qu'il n'a ni chronomètre ni sablier, il ne peut pas mesurer la durée de cuisson de son œuf et risque alors, s'il réfléchit trop longtemps à son problème, de faire un œuf dur.

Malgré ce défaut, j'ai toujours retenu cette histoire dans ses moindres détails car, avant de la connaître, j'ignorais totalement comment on faisait les œufs à la coque : le seul problème que je m'étais jamais posé à leur sujet était de savoir si on devait les entamer par le petit bout ou par le gros bout, et l'absence de solution logique à ce problème avait suscité chez moi une vive aversion à leur égard. Pour le reste, mes talents culinaires se bornaient à l'ouverture des boîtes de petits pois et à la confection du café soluble.

Il ne faut évidemment pas généraliser et conclure que tous les polytechniciens sont peu doués pour la cuisine. Ainsi mon camarade Martinet, avec qui je partageais mes repas à une certaine époque, savait, lui, faire cuire les beefsteaks. Il savait même réchauffer la purée de pommes de terre, ce dont j'ai toujours été incapable car, n'ayant pas la patience des femmes de marin ni même celle des honnêtes ménagères, j'allumais sous ma casserole des feux d'enfer qui transformaient rapidement une purée d'allure calme et appétissante en une sorte de lac de laves en fusion où d'énormes bulles venaient crever à la surface en projetant des postillons contre les murs et dans la casserole voisine.

"À feu doux ! Et avec un couvercle !" gémissait Martinet.

Un soir, pourtant, je connus une grande aventure culinaire. Martinet était en déplacement. Il était tard, et j'ouvris le réfrigérateur comme à l'accoutumée pour y trouver ma pitance. Je constatai alors que, dans ma gloutonnerie, j'avais tout mangé à midi, ne laissant que deux œufs et une tranche de jambon racornie.

"Qu'à cela ne tienne, me dis-je, je vais me faire deux œufs au jambon."

N'écoutant que mon inconscience, je pris deux œufs, un bol et une poubelle ; puis je cassai les deux œufs contre le rebord du bol, versai le contenu à l'intérieur et jetai les coquilles dans la poubelle (et non l'inverse comme l'ont insinué plus tard certaines mauvaises langues).

C'est à ce stade de l'expérience que je m'aperçus qu'il me manquait une équation pour pouvoir résoudre mon problème : je ne savais pas faire cuire un œuf, et a fortiori deux. Je contemplai donc avec perplexité les deux jaunes d'œufs qui nageaient dans le bol au milieu des blancs, l'un d'eux commençant d'ailleurs à prendre l'allure d'une flaque, ce qui me donna des inquiétudes sur son état de santé. Alors je pris une décision digne de la débrouillardise que l'on se plaît à reconnaître aux Français : je décrochai le téléphone et appelai mon camarade Pianasso, autre polytechnicien du lieu.

Je vais te poser un problème, lui dis-je : je dispose de deux œufs cassés dans un bol, d'un réchaud à gaz, d'une boîte d'allumettes et de divers récipients. D'autre part j'ai faim. Problème : que dois-je faire ?".

Pianasso réfléchit pendant quelques instants, puis me répondit d'un ton perplexe : "Attends, je vais chercher ma femme..."

L'épouse du polytechnicien (car, à l'époque, il n'existait pas de polytechniciennes) est traditionnellement l'élément raisonnable du foyer. C'est elle qui retient son mari lorsqu'il se lève précipitamment aux aurores le dimanche en croyant que c'est lundi, et qui appelle d'urgence l'électricien quand il se lance dans la réparation des plombs sautés. Sa vie est généralement pleine d'imprévus, comme les trois camarades de promotion que son mari a retrouvés par hasard au cours de l'après-midi et qu'il lui amène à dîner sans préavis vers huit heures, ou bien le départ en voiture pour un voyage de trois jours à l'autre bout de la France, dont il était pourtant persuadé de lui avoir parlé.

Le Général S. était polytechnicien et travaillait à Bourges. De temps en temps, il laissait sa femme seule à la maison et partait à Paris où l'attendaient des réunions très sérieuses avec d'autres polytechniciens. Sa femme

l'emmenait en voiture à la gare le matin, et venait l'y reprendre au train du soir.

Mais un jour, le Général S. fit une entorse à ses habitudes : il se rendit à Paris en voiture avec sa femme, qu'il laissa en ville pour la journée tandis qu'il participait à ses traditionnelles réunions.

Vers la fin de la journée, comme à l'accoutumée, le Général S. regarda sa montre et s'écria : "Oh, il est tard ! Il me faut tout de suite une voiture pour la gare d'Austerlitz !

– Mais bien sûr, mon Général !", répondit le préposé aux transports.

Madame S., qui attendait son mari comme convenu devant le bâtiment, fut un peu surprise de l'en voir sortir en courant pour s'engouffrer dans une voiture militaire qui démarra en trombe. Mais elle pensa qu'il avait peut-être un autre rendez-vous, et ne s'émut pas outre mesure : en bonne épouse de polytechnicien, elle était habituée à ne s'étonner de rien.

Le Général S. rentra donc à Bourges en train. C'est seulement dans la cour de la gare que, ne trouvant ni sa voiture ni sa femme comme il en avait l'habitude, il se souvint qu'il les avait laissées l'une et l'autre quelque part dans Paris.

Pour en revenir à mon histoire d'œuf, Pianasso s'en alla donc chercher sa femme, qui vint au téléphone s'enquérir de mes ennuis. Je les lui expliquai avec toute la logique voulue et elle m'expliqua en retour toutes les opérations à effectuer : prendre une poêle, y mettre du beurre, frotter une allumette, allumer le gaz, mettre la poêle sur le feu, etc... : j'abrège afin de ne pas lasser les lecteurs qui sauraient déjà se faire cuire un œuf.

"Ça s'appelle des œufs hop-là", conclut-elle au téléphone.

Elle me raconta aussi une histoire de jambon à faire revenir dans la poêle, mais comme le mien n'était jamais parti, je jugeai inutile de m'occuper de son retour.

C'est curieux comme certaines personnes sont ainsi obsédées par le retour de leur charcuterie : j'avais un camarade alsacien qui, le printemps dernier, tout en avalant des rondelles de cervelas, m'expliquait avec passion que les six rondelles étaient de retour. Je n'eus pas le temps de vérifier dans son assiette qu'elles y étaient toutes les six, mais je n'avais aucune raison de mettre sa parole en doute.

Cela étant, dans l'immédiat, j'avais assez à faire avec mes œufs, que je fis cuire en suivant pas à pas la recette indiquée. Il en sortit un magma d'allure

étrange mais néanmoins comestible, ce qui me permit d'ajouter un troisième élément à la liste de mes talents culinaires, derrière les petits pois en boîte et le café soluble, et de partir me coucher satisfait.

Quelque temps plus tard, la même scène se reproduisit : j'étais seul à dîner et il ne restait que des œufs dans le réfrigérateur. Cette fois je n'eus aucune hésitation : fort de la première expérience, je pris résolument deux œufs et une poêle. Toutefois, par économie de vaisselle, je jugeai inutile de salir un bol et résolu de casser directement les œufs sur le bord de la poêle, comme je l'avais déjà vu faire. Je cognai donc sans hésiter le premier œuf. C'est alors que se produisit un incident imprévu : la coquille se cassa bien, mais le contenu, au lieu d'escalader le rebord de la poêle, glissa stupidement par dessous et traversa bruyamment la flamme du gaz.

Surpris, je soulevai la poêle et cherchai l'œuf. Mais je ne le trouvai pas. J'éteignis alors le gaz et soulevai la plaque de protection de la cuisinière, mais sans plus de succès. Alors je me couchai par terre pour regarder sous la cuisinière, mais il fallut me rendre à l'évidence : mon œuf avait disparu !

J'ai souvent vu des prestidigitateurs faire disparaître des œufs au nez et à la barbe du public, mais en règle générale ils les retrouvent quelques instants plus tard dans leur chapeau ou dans la poche d'un spectateur. En ce qui me concerne, je n'avais ni chapeau ni spectateur et mon œuf ne reparut pas. C'est seulement là que je compris tout l'intérêt qu'il y avait à savoir faire revenir son jambon ou ses œufs dans la poêle, et je téléphonai tout de suite aux Pianasso pour avoir le mode d'emploi. Mais ils n'étaient pas là. Poussé par la faim, je remis donc mes recherches à plus tard et remplaçai l'œuf disparu par un de ses congénères encore au frais dans le réfrigérateur. Puis je partis pour deux jours, car c'était un vendredi soir.

Le lundi suivant, lorsque j'arrivai pour le repas de midi, Martinet était déjà là, devant le four de la cuisinière dont il avait ouvert la porte. Il m'accueillit d'un air réprobateur en me désignant une masse jaunâtre blottie dans un coin du four.

"C'est toi qui as mis un vieil œuf là dedans ?" me demanda-t-il de l'air de quelqu'un qui ne s'étonne plus de rien.

Pensez-en ce que vous voudrez, mais je n'ai jamais vu aucun prestidigitateur réussir ce coup là.

Chapitre 2

LES AVENTURES DU COMMISSAIRE CAGNAC

C'est au début de mes études secondaires que se situa l'événement qui allait décider de ma vocation scientifique. Je vivais alors à Madrid, en Espagne, à une époque où les numéros de téléphone urbain ne comportaient encore que cinq chiffres. Un groupe de "grands" – ils devaient être en classe de seconde – imagina alors d'appeler le numéro 31416.

"Allo, c'est bien le trois quatorze seize ? fit le meneur du groupe.

– Oui, c'est ici, répondit une voix d'homme.

– Alors bonjour Monsieur Pi !" s'esclaffa le meneur, imité par tout le groupe.

La première fois, Monsieur Pi ne comprit pas ; la deuxième fois non plus. La troisième fois, il se fâcha. La dixième fois il porta plainte, et l'histoire fit le tour du lycée français de Madrid, provoquant chez les élèves de cinquième dont je faisais partie une admiration sans bornes pour les élèves de seconde et pour les propriétés du nombre pi.

C'est ainsi conditionné que je poursuivis mes études secondaires, et très rapidement mes amis et connaissances s'accordèrent à estimer que j'entrerais certainement un jour à l'École polytechnique – alias "l'X", pour les intimes – en jugeant que j'avais pour cela toutes les aptitudes requises : j'étais distrait comme seul un grand savant a normalement le droit de l'être, et j'étais capable de gâcher toute la soirée d'une fille que j'aurais emmenée au cinéma en profitant de l'entracte pour lui faire une démonstration mathématique. De plus, ma mère estimait que l'uniforme m'irait certainement très bien. Enfin, renseignements pris, aucune épreuve de cuisine ne figurait au programme du concours d'entrée. J'entamai donc ma longue marche vers la gloire en me présentant, un matin de septembre 1954, devant la porte du lycée Louis le Grand – alias *Baz Grand* – avec mes valises et mon trousseau car j'y étais inscrit en qualité de pensionnaire.

Littéraires et scientifiques coexistaient au *Baz Grand* dans une indifférence réciproque. Les premiers avaient pris pour devise "Laissons les maths là puisque la philo mène à tout", et la Philomène prodigue les guidait vers la *Cagne* et passant par l'*Hypocagne* – habituellement orthographiées *Khâgne* et *Hypokhâgne* – avec, pour phare, le prestigieux concours de l'École normale supérieure, rue d'Ulm. Les scientifiques, eux, gravissaient un calvaire analogue qui les menait à la *Taupe* – ce qui faisait d'eux des *Taupins* – en

passant par l'*Hypotaupe*, mot tiré du grec *hypo* qui signifie au-dessous et du français *taupe* qui, d'après M. Larousse, désigne un mammifère insectivore presque aveugle aux mœurs fousseuses.

Il faut se garder de confondre cet *hypo* avec son homonyme *hippo* qui signifie cheval. Ainsi, l'*hippotaupe* est un animal mythique qui creuse des galeries dans la terre avec ses pattes de devant tout en donnant des ruades avec celles de derrière. Cela étant, la langue grecque n'a pas le monopole de ce genre d'ambiguïté : je connais un marin qui a dû payer une amende pour avoir jeté l'encre en un lieu indu.

Au début de notre premier cours de mathématiques, le professeur Ferrieu nous mit tout de suite à l'aise en déclarant : "Vous êtes soixante-dix dans cette classe, ce qui est beaucoup trop. Je commencerai à faire du travail valable quand vous serez moins de quarante-cinq, c'est-à-dire dans un mois et demi."

Effectivement, un mois et demi plus tard, vingt-cinq élèves avaient abandonné l'hypotaupe vers d'autres classes ou bien vers ce que le professeur Ferrieu appelait dédaigneusement "en face", c'est-à-dire la Sorbonne, située de l'autre côté de la rue Saint-Jacques.

Il est de fait que les étudiants de la Sorbonne étaient du genre sous-doué : ils étaient en effet persuadés que "en face", c'était le *Baz Grand*...

Le principe fondamental des grands concours est qu'une tête bien faite vaut mieux qu'une tête bien pleine ; mais la seule méthode que l'on ait trouvée pour savoir si une tête est bien faite est de mesurer combien elle peut contenir au maximum. En vertu de ce principe, Ferrieu – dit *le Fé* –, avec l'aide de divers complices, nous gavait consciencieusement le crâne de notions diverses durant la journée, appliquant au cerveau des élites de la nation une méthode qui a fait ses preuves dans la confection de l'élite des foies-gras. Après quoi, le soir, nous passions des interrogations orales devant d'autres professeurs : *le Dol*, *le Mir*, ou encore *le Zam* qui, sous le nom de Zamanski, allait devenir plus tard doyen de la faculté des sciences de Paris-Jussieu et laisser son nom à l'une des tours les plus laides de la capitale, plantée au milieu de ce qui avait été antérieurement la halle aux vins.

Il y avait aussi *le Com* et *le Ca*, Commissaire et Cagnac de leurs vrais noms, célèbres chez les taupins pour le cours de maths qu'ils avaient rédigé ensemble et que la malignité publique avait intitulé "*Les aventures du commissaire Cagnac*".

Il y avait aussi Guéraud dit *le Gué*, qui nous enseignait la physique et la chimie et dont les colères intenses et imprévisibles avaient parfois des effets destructeurs lorsqu'elles éclataient au milieu des ballons en verre et autres objets fragiles montés pour les expériences de chimie. Et dans le même registre, il y avait également *le Mar*, aussi célèbre que *le Gué* pour ses colères, ce qui avait donné lieu à une consigne de prudence générale selon laquelle il ne fallait jamais pousser *le Mar* à bout.

Mais dans ce même registre, la figure la plus remarquable était sans doute *le Pru*, professeur de mathématiques que sa masse imposante et ses joues rubicondes auraient pu faire prendre pour un personnage jovial et bon vivant, mais dont la fréquence et l'intensité des colères dépassaient celles du *Gué* et du *Mar* réunis.

J'étais installé depuis peu au *Baz Grand* lorsque j'eus à passer ma première interrogation devant lui, dans une petite salle meublée d'une table, de deux chaises et d'un tableau noir. Il se tenait derrière la table, assis sur l'une des deux chaises (mais il aurait été plus à l'aise en les mettant les deux côte à côte). Debout devant le tableau se trouvait un de mes camarades, à qui je devais succéder. Il restait la seconde chaise, sur laquelle *le Pru* me fit signe de m'asseoir d'un geste impératif.

Mon camarade alignait les équations sur le tableau : "En vertu du théorème d'Euler...", commentait-il.

Le Pru émergea brusquement de sa torpeur apparente et interrompit la démonstration : "Ah, Euler ! Dites-moi ce que vous savez d'Euler !".

Pris à contre-pied, mon camarade s'arrêta net. "Ce que je sais d'Euler ?...", répéta-t-il d'un air incrédule.

Il y eut un long silence. Je me faisais tout petit sur la chaise voisine, de peur qu'il ne vint au *Pru* la fantaisie de me demander mon propre avis. Mon camarade, au tableau, commençait à transpirer.

"Alors, hurla *le Pru*, dites-moi au moins à quelle époque il vivait !".

D'après le contenu du théorème, j'estimai qu'il avait dû vivre au dix-huitième siècle, l'âge d'or des mathématiques. Mais je me gardai bien d'intervenir : c'est seulement quelques jours plus tard que, dans la crainte d'une récurrence, je consultai un dictionnaire pour y découvrir que Leonhart Euler était un mathématicien suisse et qu'il avait vécu de 1707 à 1783.

Mais mon camarade était parti d'un autre raisonnement, en trouvant à ce nom d'Euler une certaine allure grecque. "Euler, Euridice, Euripide, Eucli-

de..." pensa-t-il. Alors, après quelque hésitation, il se hasarda à répondre : "Ce devait être un mathématicien grec de l'Antiquité..."

Je crus un instant que la crise d'apoplexie qui semblait en permanence menacer *le Pru* allait se produire sous nos yeux : il fit mine de se soulever de sa chaise – seul bénéficiaire de l'incident – et ses yeux s'injectèrent de sang tandis que sa bouche se dilatait en émettant un hurlement tel qu'on le prête aux monstres dans les films d'épouvante. Mon camarade ne demanda pas son reste et se précipita vers la porte, me laissant seul face au monstre.

Heureusement, quand le monstre se calma, il avait totalement oublié pourquoi il avait failli mourir d'apoplexie quelques instants plus tôt.

L'aventure me rappela un jeu radiophonique que j'avais entendu quelque temps auparavant, où une candidate – sémiante mais un peu dépassée par les événements – avait à répondre successivement à des questions dites "bleues", "blanches" et "rouge". L'une des questions blanches traitait précisément de l'histoire des sciences : "Qui a dit, en parlant de la Terre : *Et pourtant elle tourne ?*" demanda le présentateur.

– Hou là là !" répondit la candidate qui, prudente, préféra s'en remettre à son renfort, assis à une table voisine.

Selon les règles du jeu à cette époque, le renfort n'intervenait pas directement mais inscrivait les réponses manquantes sur une feuille de papier au fur et à mesure des questions. Il tendit donc à la candidate son papier laconiquement rédigé : "blanche : Galilée".

L'animateur revint alors à la charge de son ton enjoué : "Alors, qui a dit : *Et pourtant elle tourne ?*".

– C'est Blanche Galilée !", répondit triomphalement la candidate en agitant sa feuille de papier.

L'animateur connaissait déjà sans doute *On ne badine pas avec l'amour d'Alfred*, de Musset (également auteur du *Caprice d'Alfred*). Pourtant il ne se remit pas instantanément de sa surprise.

Nous n'apprenions pas que les mathématiques, la physique et la chimie, encore que ce fût là l'essentiel du programme : nous avions en particulier des cours de français, dédaigneusement appelé *laius* et peu prisé des taupins malgré son fort coefficient aux divers concours d'entrée aux grandes écoles. Mais les lecteurs auront certainement remarqué à la qualité de mon style que, pour ma part, je suivais ces cours avec assiduité.

À part cela, nous avions des cours d'anglais – professés par un maître talentueux qui écrivait l'anglais comme Shakespeare mais qui le prononçait comme Maurice Chevalier – et des cours d'éducation physique conduits par Gérard Dufau, alors demi de mêlée et capitaine du XV de France, qui revenait de certains matches du tournoi des Cinq Nations (car il n'y en avait encore que cinq à l'époque) avec un nez aplati ou tordu qui nous faisait rêver de gloire. Nous avions enfin des cours de dessin industriel, et même de dessin artistique : il existait en effet une épreuve de dessin au concours d'entrée à l'École polytechnique, et comme tout le régime des années préparatoires était bâti dans l'optique exclusive de ce concours, on y dessinait inlassablement, quatre mois durant, une copie du buste en plâtre que l'on aurait encore à dessiner le jour fatidique.

C'est ainsi que, de mars à juillet 1956, je dessinaï avec une inébranlable incompétence le profil de ce que l'auteur – quelque Grec inconnu contemporain d'Euclide, sinon d'Euler – avait, paraît-il, intitulé "athlète triomphant", mais qui, à mon goût, ressemblait plutôt à la tête d'un intellectuel fatigué. L'année suivante, toutefois, la tête de l'athlète fatigué fut remplacée par celle de Michel Ange, que je trouvai beaucoup plus picturale. Cela étant, il est heureux pour Michel Ange qu'il n'ait jamais pu voir les représentations que je fis de sa physionomie sous tous les angles, car le sourire qui l'éclairait se serait certainement mué en une expression de douloureuse stupeur.

Chapitre 3

LA DOUCHE ÉCOSSAISE

Même lorsqu'il évolue dans la haute mathématique, le taupin ne vit pas que de science éthérée : comme tout un chacun, il doit manger, boire, dormir et – très accessoirement – se laver.

Sur ces divers points, si la science était en pointe au lycée Louis le Grand, l'intendance suivait fort mal : dans le réfectoire des pensionnaires, c'est à toute vitesse – car il fallait laisser la place au deuxième service – que nous devions avaler notre repas de midi dans une assiette unique que l'on retournait pour le dessert, du moins lorsqu'on ne l'avait pas déjà retournée entre les sardines à l'huile et le ragoût. Le soir, le régime était de même, à cela près que la pression du deuxième service était remplacée par celle des serveurs affichant ostensiblement leur hâte de partir.

Suivaient alors deux heures d'étude, après lesquelles nous montions nous entasser par quarante ou cinquante dans de longs dortoirs où les lits s'alignaient de part et d'autre, la tête du côté du mur. Un étudiant, qui gagnait sa vie comme "pion", nous surveillait depuis un minuscule réduit en bois aménagé à son intention au milieu du dortoir, qui lui servait à la fois de chambre et de bureau. Au cours de la nuit, en supplément, un veilleur passait toutes les deux heures avec sa lanterne et s'assurait que tout était normal.

Le programme des nuits en dortoir était immuable : aussitôt après l'extinction des lumières, les insomniaques partaient lire un roman policier ou étudier un cours dans les toilettes – qui restaient éclairées toute la nuit – tandis que d'autres commençaient à ronfler. Aux ronflements répondaient alors des sifflements, réputés les faire taire. Mais comme ils s'avéraient le plus souvent inefficaces, il leur succédait rapidement des projectiles divers tels que des chaussures ou des livres qui, si leur trajectoire était convenablement ajustée, transformaient brutalement le ronflement en un grand cri que soulignaient quelques ricanements.

À ces bruits variés venait alors se superposer la ronde infernale des camions venant des Halles, où se trouvait encore le "ventre de Paris" : ce n'est que bien des années plus tard qu'il devait être transféré à Rungis. Aussi les camions se succédaient-ils toute la nuit sur le chemin du retour, en empruntant la rue Saint-Jacques pour rejoindre les portes de la capitale. On les entendait démarrer en première au croisement de la rue des Écoles, pousser leur moteur dans la côte, remonter les vitesses en longeant la Sorbonne et le

lycée Louis Le Grand, puis rétrograder à l'abord de la rue Soufflot dans un grand hurlement de moteur accompagné du fracas des pignons qui se percutaient dans la boîte de vitesses, avant de repartir en direction du boulevard de Port-Royal. A ce moment-là, le feu repassait au vert au croisement de la rue des Écoles, et une nouvelle vague de camions repartait en hurlant à l'assaut de la rue Saint-Jacques.

Je ne passai heureusement qu'un an dans ce dortoir, et celui qui m'échut l'année suivante était nettement plus calme car il donnait sur la cour du lycée, face aux logements du personnel. C'est là qu'une nuit, un de mes camarades, debout sur son lit et regardant par la fenêtre, sembla soudain entrer en transes : "Venez voir ! Venez voir !", nous cria-t-il.

En quelques secondes, tout l'effectif du dortoir fut juché sur les lits et put contempler le spectacle : celui d'une jeune fille qui se déshabillait avec ostentation devant la fenêtre de sa chambre éclairée.

Un grand silence s'établit dans le dortoir. La jeune fille poursuivait son numéro de déshabillage avec lenteur et semblait y prendre un grand plaisir tandis que, le feu aux joues et les yeux sortant des orbites, nous nous cramponnions au rebord des fenêtres.

Le lendemain soir, la même scène se renouvela, ainsi que les soirs suivants. Les pensionnaires des autres dortoirs, informés de l'affaire, venaient s'agglutiner avec nous en masses compactes à chaque fenêtre. Seul le pion, par dignité, se sentait tenu de rester à l'écart.

Cela dura jusqu'au soir où le veilleur de nuit arriva plus tôt que de coutume et, surpris de voir l'effectif de deux ou trois dortoirs juché sur les lits, s'en vint jeter lui aussi un coup d'œil. Celui-ci s'acheva par un juron et un départ précipité vers ce qui devait sans doute être son propre appartement, car ce fut notre dernier spectacle nocturne avec, en guise de finale, une apothéose sonore digne d'une colère du *Pru* derrière des rideaux tirés d'une main énergique.

Le même veilleur, après ses rondes nocturnes, venait nous tirer du lit le matin, sans ménagement, en nous arrachant nos draps et nos couvertures à une heure où nous n'avions qu'une idée en tête : continuer à dormir. Aussi chacun récupérait-il ses couvertures après son passage pour essayer de dormir quelques minutes de plus. Mais à la fin, il fallait quand même se lever, puis se bagarrer pour trouver un lavabo de libre dans la salle d'eau. Il est vrai que la toilette des pensionnaires était généralement des plus sommaires,

chacun comptant sur la douche hebdomadaire pour la parfaire. C'est pourquoi, le vendredi soir, la moitié de l'effectif s'écrasait à l'entrée de la salle des douches en attendant l'ouverture des portes.

Les savants en général, et les polytechniciens en particulier, ont réalisé de grandes inventions. Mais à l'époque, l'humanité vivait encore dans l'attente d'un progrès essentiel, à savoir l'invention d'une douche d'où l'eau sorte exactement à la température désirée. En effet, lorsque l'on veut obtenir de l'eau tiède à partir d'un robinet d'eau chaude et d'un autre d'eau froide, on commence par ouvrir en grand le premier, d'où l'eau coule froide pendant environ une minute, jusqu'au moment où, brusquement, elle jaillit brûlante et fumante. On s'aperçoit alors que, pour accéder au robinet d'eau froide, il faut passer le bras sous le jet brûlant, à moins d'être acrobate ou équilibriste.

Ainsi échaudé une première fois, on parvient tout de même, au bout de deux ou trois minutes de tâtonnements, à trouver une position des deux robinets telle que l'eau sorte tiède, telle qu'on la désire. On se dit alors que le moment est venu de se placer sous le jet. Ô erreur ! Car, quel que soit le soin avec lequel on ait réglé les robinets, l'expérience montre que la température de l'eau chute ou monte brutalement de dix degrés au moment où l'on se place sous le jet : c'est une loi difficile à expliquer mais qui s'applique à toutes les douches sous lesquelles je me suis placé.

Il faut alors entreprendre une nouvelle séance de manipulation de robinets à l'issue de laquelle, après s'être savonné les cheveux à l'eau bouillante et la poitrine à l'eau glacée, on parvient enfin à stabiliser la température de l'eau à la valeur souhaitée pour le rinçage. C'est alors qu'intervient ce que j'appellerais l'imprévu s'il ne revêtait un caractère systématique. Ainsi, si vous êtes dans une chambre d'hôtel, c'est le locataire de la chambre voisine qui ouvre en grand son robinet d'eau chaude, ce qui a pour effet de pomper brusquement la moitié de la vôtre : vous vous retrouvez alors, en plein rinçage, sous une pluie glacée. Si vous êtes chez vous, c'est votre conjoint(e) ou votre enfant qui vient prendre de l'eau froide au lavabo, ce qui produit le résultat inverse. Enfin, si vous n'avez ni conjoint(e), ni enfant, ni voisin d'hôtel, vous n'avez rien à craindre pour autant : les douches ont une imagination fertile qui leur permet toujours de trouver un motif valable pour devenir glacées ou bien brûlantes pendant que vous vous rincez.

Au Lycée Louis le Grand, le réglage des robinets était confié, pour l'ensemble de toutes les douches, à un employé irascible que l'on surnommait "l'Amiral" parce qu'il régnait sur une salle de chauffe tapissée de tuyauteries et de vannes fumantes. En vertu des lois précédemment indiquées, les pre-

miers candidats à la douche se retrouvaient brusquement aspergés d'eau froide au milieu de leurs ablutions.

"Trop froid, l'Amiral !", hurlait la foule, en chœur et en colère.

L'Amiral ouvrait alors un peu plus le robinet d'eau chaude, et les hurlements s'arrêtaient pendant quelques minutes. Puis, tout à coup, des flots de vapeur apparaissait au-dessus des cabines de douche tandis que montait une immense clameur angoissée : "Trop chaud, l'Amiral !"

– "Faudrait savoir ce que vous voulez !", criait l'Amiral en réponse. Et, pour marquer sa mauvaise humeur, il réduisait d'un coup sec le débit d'eau chaude.

– "Salaud, l'Amiral !" glapissait la foule aspergée d'eau froide.

J'ai toujours considéré l'expression "douche écossaise" comme une offense faite aux Écossais : dans toute douche, il y a une douche écossaise qui sommeille. J'ai connu des douches rustiques et j'ai expérimenté des douches perfectionnées dans lesquelles il fallait simultanément tirer, tourner et incliner à droite ou à gauche un unique robinet, mais jamais je n'ai trouvé – sauf dans mes rêves – de douche qui débite l'eau que j'attendais au moment où je l'attendais.

J'ai même connu une douche qui débitait de l'eau alors qu'on ne lui demandait rien du tout. C'était une gigantesque douche anti-incendie qui dominait un atelier de fabrication de propergols solides pour fusées. La simple détection d'une petite flamme par une cellule photoélectrique suffisait à en déclencher le fonctionnement, en lui faisant alors projeter des trombes d'eau à très forte pression sur le bloc de propergol à protéger.

"... c'est un propergol à double base et sans dissolvant", étais-je en train d'expliquer à un groupe de personnalités venu visiter l'atelier.

Sur ma tenue militaire, j'abordais depuis peu trois galons tout neufs. C'est alors qu'un rayon de soleil, rebondissant sur le métal doré, s'en alla stupidement taper dans l'œil de la cellule photoélectrique qui, bête et disciplinée, déclencha aussitôt l'arrosage à grande eau de l'atelier et de ses occupants.

Mais j'anticipe : mes trois galons tout neufs ne devaient arriver que plusieurs années plus tard.

Chapitre 4

VIRAGE EN CATHÉDRALE

Pendant deux ans, en hypotaupe et en première année de taupe, on était considéré comme *bizuth*, qualité qui valait à son détenteur de subir en début d'année une série d'épreuves appelée *bizutage*.

Le but officiel du bizutage était de forger l'âme du bizuth et de créer entre lui et ses compagnons d'infortune un esprit d'équipe. Le but était partiellement atteint chez les pensionnaires, mais d'une façon générale, l'expérience que j'ai des bizutages tendrait à prouver qu'ils sont surtout destinés à servir de défoulement aux bizuteurs.

De fait, le premier acte de notre bizutage fut l'irruption de cinquante bizuteurs vociférants dans la salle où venait de s'achever le cours de maths, et où chacun de nous fut invité à payer séance tenante une "taxe d'intégration". Les récalcitrants étaient condamnés à la "pompe triphasée", exercice mathématico-sportif dans lequel les bizuths étaient regroupés trois par trois et placés par terre, face au sol, en triangle, les chevilles de chacun posées sur la nuque de celui qui le précédait. À un signal donné, tous trois devaient alors se mettre à "pomper" en cadence, c'est-à-dire à soulever de terre, par la force des biceps, leur propre torse et les jambes de celui qui les précédait. Avec de l'entraînement, on pouvait arriver à exécuter la "pompe triphasée" avec ensemble et harmonie, mais les essais de ce jour-là se traduisirent par une série de contorsions disgracieuses sur le parquet poussiéreux de la salle de cours, sous les quolibets des bizuteurs.

Les épreuves du bizutage duraient plusieurs jours. Elles ne brillaient généralement pas par leur originalité : tous les ans, on devait mesurer les dimensions de la cour du lycée avec une allumette ou bien se promener avec des vêtements retournés du côté de la doublure. Après quoi, le soir, on devait gravir les escaliers des dortoirs à quatre pattes et la tête en bas, ce qui est nettement moins facile qu'il n'y paraît : essayez, et vous verrez !

Pour ma part, ayant mal exécuté cet exercice, je fus condamné à traiter par écrit d'un des grands problèmes de l'optique contemporaine, à savoir "les réflexions d'un miroir convexe sur un miroir qu'on vexe pas". Le problème me donna à réfléchir.

L'un des exercices les plus traditionnels du bizutage, réservé aux pensionnaires, était le "virage" des lits : le groupe de bizuteurs entraînait furtivement

en pleine nuit dans le dortoir des bizuths et, à un signal, retournait tous les lits d'un seul coup et avec ensemble. Il est probable que Montaigne eut formellement désapprouvé de telles méthodes, lui qui, paraît-il, se faisait réveiller au milieu de la nuit par de la musique douce afin d'avoir le plaisir de se rendormir. Mais les bizuteurs n'en avaient cure.

Il existe, pour virer les lits, deux méthodes : le virage latéral, trivial, dans lequel on bascule le lit tout simplement sur le côté ; et le virage "en cathédrale", beaucoup plus spectaculaire puisque ce sont alors les pieds du lit que l'on empoigne et que l'on hisse violemment jusqu'à leur position la plus haute, celle dans laquelle la tête du lit vient reposer à plat sur le plancher. La trajectoire du bizuth viré en cathédrale est donc un quart de cercle ayant pour centre le sommet de son crâne, suivi d'un affaissement longitudinal dans lequel, sous l'action de la pesanteur, les pieds tendent à rejoindre le crâne posé sur le sol. L'ensemble se termine en position recroquevillée, tête en bas, sous le matelas, les draps et les couvertures.

Un psychanalyste tirerait sans doute de précieux enseignements sur le caractère de son client s'il venait ainsi le virer en pleine nuit, au plus profond de son sommeil. Les premières secondes qui succédaient au virage d'un dortoir de quarante personnes étaient en effet marquées par une intense activité émotive, dans laquelle on distinguait fort bien le lymphatique, qui se contentait de gémir devant son lit retourné, du sanguin qui courait à travers le dortoir en hurlant.

Il y avait dans notre hypotaube un Turc qui, dans son pays, avait connu plusieurs tremblements de terre. Alors, se retrouvant accroupi sur son crâne au milieu d'un dortoir dévasté, il s'était précipité vers la porte en criant "Un tremblement de terre ! Un tremblement de terre !".

Du moins est-ce ce qu'il nous expliqua quelques instants plus tard car, sur le moment, il fit ses déclarations en langue turque.

Entre temps, nous avions tous commencé à replacer nos lits à l'horizontale et à y remonter le matelas, les draps et les couvertures. C'est à ce stade de l'opération qu'un bizuth, les yeux encore exorbités, vint secouer le bras de mon voisin : "Dans quel dortoir on est, ici ?", demanda-t-il d'une voix angoissée.

Après un interrogatoire poussé, il s'avéra qu'il s'imaginait être tombé à l'étage inférieur à la suite d'un écroulement du plancher.

On était en principe bizuth d'un bout à l'autre de l'année, mais la phase active du bizutage ne durait guère qu'un mois. De toute façon, une revanche

était offerte aux bizuths par l'institution de l'"inversion", le 4 décembre, jour de la Sainte Barbe : ce jour-là, ce sont les bizuths qui bizutaient leurs bizuteurs. Puis, le soir venu, les uns et les autres se livraient entre leurs dortoirs une dure bataille, chacun essayant d'interdire l'accès de son domaine aux assaillants de l'autre bord en les assommant du haut de son lit avec des polochons.

Nous avions coutume de prétendre que nos polochons étaient remboursés avec des noyaux de pêches. Il est certain, en tout cas, qu'un coup de polochon bien asséné pouvait vous envoyer à trois mètres mordre la poussière, au demeurant fort abondante.

En dehors de ces circonstances exceptionnelles, c'est par une simple clé que l'on interdisait l'accès des dortoirs : nul n'avait le droit d'y pénétrer avant dix heures du soir, et le veilleur de nuit en refermait la porte après son passage. A l'inverse, on n'était autorisé à découcher que dans la nuit du samedi au dimanche. Encore fallait-il choisir entre découcher entièrement ou se coucher à l'heure normale car, si l'on rentrait tard le soir, on trouvait le dortoir fermé. Quiconque avait l'intention de jouer les noctambules devait donc soit coucher dehors, soit noctambuler jusqu'à la réouverture du lycée, à huit heures du matin, et tenter alors de dormir par terre sur le plancher de la salle d'étude, seul lit autorisé jusqu'à l'ouverture du dortoir, quatorze heures plus tard.

J'étais sorti un samedi soir avec un camarade en direction d'un bal d'étudiants, salle Wagram. L'heure du dernier métro nous avait trouvés pleins d'entrain, si bien que nous l'avions dédaignée. Malheureusement, une heure plus tard, la lassitude avait commencé à se faire sentir.

"J'ai envie de rentrer", me dit mon camarade dans un bâillement éloquent. J'acquiesçai d'un semblable bâillement et nous sortîmes.

Mon camarade avait emprunté à un ami la clé d'une petite chambre, perchée sous les combles d'un immeuble voisin du Champ de Mars. Faute de métro, nous partîmes bravement à pied dans la fraîcheur nocturne.

"C'est ici, me dit-il enfin.

– Tu es déjà venu ?

– Non, mais mon copain m'a expliqué : on prend l'escalier au fond de la cour intérieure, on monte au sixième et on tourne à gauche dans le couloir. Là, c'est la première porte à droite.

– Et ton copain, il n'occupe pas sa chambre ?

– Non, il passe ses fins de semaine à la campagne chez ses parents".

La cour intérieure était très étroite et encombrée par les poubelles qui, à l'époque, étaient encore métalliques. Après un parcours sinueux pour les contourner, nous nous engageâmes dans l'escalier en bois, étroit lui aussi et à forte pente, en prenant le maximum de précautions pour ne pas troubler le sommeil des occupants par des craquements de marches. Nous arrivâmes ainsi, sur la pointe des pieds, au sixième étage où flottait une légère odeur de peinture. À la lumière d'une lampe de poche, mon camarade engagea sa clé dans la première porte à droite dans le couloir de gauche. La clé tourna silencieusement, mais la porte ne s'ouvrit pas.

"Je ne comprends pas... chuchota-t-il, décontenancé.

– Il doit falloir tourner deux tours", lui soufflai-je.

Mais nous eûmes beau nous escrimer l'un et l'autre, en tressaillant au moindre bruit que nous provoquions : la clé ne tournait que d'un tour et une résistance d'origine inconnue maintenait la porte fermée. Alors je commençai à m'énerver : "Elle doit être coincée par la peinture. Je sais comment faire !", dis-je à mon camarade.

La solution, en effet, se pratiquait couramment dans les films policiers : il suffisait de prendre un peu de recul et, par un grand coup d'épaule, d'enfoncer la porte. Ce que je fis. Seulement, si la porte émit un craquement, elle ne céda point ; en revanche, de l'intérieur de la chambre partit le hurlement d'une femme qui se précipitait pour ouvrir la fenêtre et crier au secours.

Le hurlement de femme dans le silence de la nuit fait également partie des grands classiques cinématographiques. Mais il ne provoque pas du tout le même effet selon qu'on se trouve dans un fauteuil de cinéma ou dans un couloir obscur sous les combles d'un vieil immeuble. Talonné par mon camarade, je me précipitai dans le noir en direction de l'escalier. Nous l'avions escaladé en pianissimo pour ne pas réveiller nos semblables, mais notre retrait évoqua plutôt la Chevauchée des Walkyries, surtout lorsque, débouchant en trombe dans la petite cour, j'abordai en pleine course le poubelles métalliques dont les couvercles s'en allèrent jouer le cymbales contre les pavés en un paroxysme qui aurait certainement impressionné Wagner.

La lueur de la rue me guida jusqu'à la porte vitrée de l'immeuble. Toujours en proie à la panique, j'appuyai sur la sonnette du concierge et sur tous les boutons actionnant les minuteries électriques avant de trouver celui qui ouvrait la porte. C'est donc dans un flot de lumière que nous sortîmes en courant, pour ne nous arrêter que quelques centaines de mètres plus loin, à bout de souffle.

Il était trois heures du matin. De trois heures à cinq heures nous errâmes de banc public en banc public, car il faisait trop froid pour s'y endormir. Vers cinq heures, un café de la gare Montparnasse ouvrit ses portes et nous accueillit jusqu'à sept heures et demie. Là, tristement, nous repartîmes vers le lycée Louis le Grand dormir sur le plancher de la salle d'étude.

Chapitre 5

MATHÉMATIQUES AU CROTTIN

Le mois qui précédait les premiers concours était marqué par une extraordinaire concentration au travail. Des salles d'études nous étaient spécialement affectées par petits groupes et une relative liberté d'horaire nous était accordée.

Puis le matin arriva où il fallut se lever de bonne heure pour aller passer la première épreuve écrite du concours de l'X. L'intendance de Louis le Grand avait amélioré le petit déjeuner habituel en ajoutant au traditionnel café-pain-beurre une épaisse tranche de jambon, mais le jambon glissait mal dans les gorges serrées et je ne terminai pas ma part.

Cette année là – c'était en 1957 – les épreuves se déroulaient dans l'enceinte du fort de Vincennes, plus précisément dans le Manège V, normalement destiné aux chevaux mais distrait pour la circonstance de son emploi habituel, et dans lequel on avait aligné un grand nombre de tables. C'est là que, pendant une semaine entière, nous allions venir nous installer du matin au soir.

À l'heure dite, le président de séance monta sur une estrade avec les enveloppes cachetées contenant le sujet de la première épreuve, et il tenta de surmonter le brouhaha d'une voix forte et solennelle : "La séance est ouverte !", déclara-t-il avec emphase.

- "Fermez-là !" répondit en hurlant le chœur des candidats, conformément à la tradition.

Le chœur déchaîné enchaîna alors sur diverses chansons destinées à se donner du cœur au ventre, dont une à l'adresse des *cipaux* – alias *gardes municipaux* – chargés de nous surveiller afin de nous empêcher de *crassusser*, c'est-à-dire de copier. Sur un air connu, cette chanson disait :

*"Petits cipaux, -paux, -paux
qui gardez les taupins, -pins, -pins,
Petits cipaux, -paux, -paux
ne vous en allez pas, pas, pas.
Petits cipaux, -paux, -paux
si vous vous en allez, -lez, -lez,
Petits cipaux, -paux, -paux,
le taupin crassussera, -ra, -ra !".*

En fait, on aurait fort bien pu rétablir le texte original de la chanson – à savoir "*petits oiseaux, -seaux, -seaux qui mangez du crottin, -tin, -tin...*" – car, si les chevaux avaient été évacués du manège, l'odeur du crottin y était fort tenace dans la chaleur estivale et les oiseaux fort bruyants sur les poutres métalliques. Ils ne se contentaient d'ailleurs pas d'être bruyants, ce qui n'allait pas sans quelque dommage pour certaines copies et surtout pour les épures de dessin industriel et de géométrie descriptive.

C'est au cours de l'épreuve de géométrie descriptive qu'un moineau particulièrement effronté vint se percher sur le bord de ma table et interrompit mes méditations par un piaillage impérial.

"Fiche-moi la paix !" lui répondis-je.

Dépité, le moineau voleta quelques mètres et partit se poser sur la table voisine où un de mes compagnons de souffrance dessinait avec grand soin le contour d'une courbe. Nous dessinions à main levée car le règlement du concours interdisait formellement l'emploi du "pistolet" – règle curviligne qui permet de tracer commodément tous les profils – par cette phrase laconique qui sonnait comme le verdict d'une cour d'assises : "*Pour l'exécution de l'épure, l'emploi du pistolet est interdit*".

L'emploi de la guillotine n'était pas expressément prohibé, mais il s'avérait mal adapté au problème. Aussi en était-on réduit aux exécutions sommaires, à la main. Mon camarade tirait donc la langue en promenant lentement son tire-ligne sur la feuille de papier à épures où d'innombrables traits de construction étaient déjà tirés en rouge.

"Piou !" fit le moineau effronté en le regardant dans les yeux.

– "Tu m'embêtes !" répondit l'autre sans lever la tête.

Ecœuré par le peu de sens social des apprentis polytechniciens, le moineau reprit son vol en haussant les épaules, ce qui, par une réaction anatomique mal élucidée, eut pour effet de faire atterrir une petite flaque brune au milieu de l'épure.

"Ah le salaud !" hurla le candidat.

Surpris par l'interjection, deux cents autres candidats retinrent leur tire-ligne et levèrent la tête, tandis que trois *cipaux* se précipitaient comme pour une tentative d'émeute.

"Ah le cochon !", poursuivait le candidat en contemplant son épure souillée.

– "Piou !" répondit l'oiseau et allant se percher, soulagé, sur le rebord d'une poutre.

La semaine s'achevait avec l'épreuve de dessin artistique (celui qui a imaginé ce qualificatif n'avait certainement jamais songé qu'il put un jour s'appliquer à mes oeuvres). Pour la circonstance, le manège prit un petit air de kermesse, tous les candidats installant leurs sièges par petits groupes autour des bustes de Michel Ange. Puis, comme chaque année, ces bustes se trouvèrent voués à toutes sortes d'avanies : vers la fin de l'épreuve, des moustaches, des barbes et des mèches commencèrent à en orner quelques uns ; puis sitôt le dernier dessin ramassé, ils furent tous emportés par la foule pour être lancés du haut d'un pont et noyés dans la Seine. À cet effet, il fallait toujours prendre la précaution de les crever au préalable, faute de quoi, étant creux, ils auraient pu partir à la dérive au lieu de couler à pic.

Je m'étais joint à un de ces groupes assoiffés de vengeance, menant au supplice un Michel Ange trépané et peinturluré que le plus excité du groupe balançait par dessus le parapet au milieu des clameurs.

C'est alors, tandis que Michel Ange entamait sa trajectoire descendante, que l'avant d'une péniche déboucha soudain sous l'arche du pont, suivant une trajectoire horizontale dite "d'interception" dans les manuels spécialisés. On entendit un grand choc, suivi d'une bordée de jurons en langue étrangère tendant à indiquer que le batelier de quart – sans doute quelque primitif flamand – n'appréciait pas Michel Ange.

C'est par une chaleur caniculaire que je passai les épreuves orales. Il faisait tellement chaud qu'un examinateur convoquait ses candidats en pleine nuit afin de profiter des quelques heures de relative fraîcheur que connaissait Paris au petit jour. Vers le milieu de l'après-midi, en revanche, l'angoisse et la chaleur conjuguèrent leurs effets sur l'organisme pour nous transformer en fontaines de transpiration.

On raconte des foules d'histoires sur les oraux du concours de l'X, par exemple celle du jeune et brillant candidat très sûr de lui, passant devant un vieil examinateur de la vieille école. Le candidat réfléchit quelques instants au problème posé, et déclare : "Je vois à priori deux façons de résoudre ce problème : l'une classique et l'autre astucieuse".

Puis contemplant l'examineur affalé sur sa table, il soupire et poursuit : "Je pense que je vais adopter la solution classique..."

C'est peut-être de cette façon que commença l'épreuve orale du jeune Évariste Galois à ce même concours, en 1829. On ne sait pas trop ce qui se produisit, mais on raconte que Galois, déjà considéré comme un des génies mathématiques du siècle, s'interrompit au milieu de sa démonstration et jeta son chiffon à la figure de l'examineur en lui déclarant : "puisque ça n'a pas l'air de vous intéresser, ce n'est pas la peine que je continue !".

Évariste Galois n'entra donc pas à l'X. Il entra en revanche à l'École normale supérieure, mais pas pour longtemps car il en fut bientôt exclu. Puis trois ans plus tard, à l'aube d'une nuit qu'il avait consacrée à la démonstration d'un théorème mathématique, il partit se battre en duel au pistolet et fut tué. Il avait vingt et un ans.

Pour ma part, je m'abstins de jeter mon chiffon à la figure de qui que ce soit et, aussitôt les épreuves orales terminées, je me précipitai vers le tableau où l'on affichait les résultats.

Le tableau d'affichage était situé près de l'infirmerie de l'X, et à voir les pâleurs ou les rougeurs de ceux qui le consultaient, cette proximité n'était pas forcément inutile. Afin de permettre un recoupement de ses calculs, la Direction des Études publiait le détail des notes et des coefficients correspondants, mais non le total : chaque candidat, censé être fort en mathématiques, devait donc calculer le sien et aller le comparer à celui trouvé par la Direction des Études. En cas de désaccord, chacun recommençait ses calculs.

À cette époque, les calculatrices de poche n'existaient pas encore. De ce fait, une centaine de candidats en transes, après s'être agglutinés devant le tableau d'affichage pour voir leurs notes, se mirent fébrilement à la recherche d'une centaine de papiers, d'une centaine de stylos et d'une centaine de bouts de mur sur lesquels s'appuyer pour effectuer leurs additions. Le mur entourant la cour de l'infirmerie se trouva ainsi rapidement tapissé d'individus qui semblaient vouloir y coller des affichettes.

C'est à ce moment là que la première bombe à eau, partie du deuxième étage, s'aplatit sur le sol dans un grand "floc !" en aspergeant copieusement cinq ou six personnes, ce qui provoqua un repli désordonné vers le porche de l'infirmerie sous une pluie d'autres bombes similaires.

J'ignore comment, au bout de tout cela, le total que je calculai arriva à coïncider avec celui de la Direction des Études, mais il était largement suffisant pour m'ôter toute inquiétude. Sa consécration fut d'ailleurs une convocation immédiate chez le tailleur de l'X, qui prit toutes mes mesures –

y compris celles de mon crâne – en vue de la confection du grand uniforme et du bicorne correspondant. Je repartis soulagé d'un poids immense : le cauchemar était fini.

Avant même la fin des épreuves, j'avais décidé, avec quelques camarades, d'aller célébrer devant un plantureux dîner notre proche sortie des enfers. Pour fêter l'événement, nous avons choisi une soirée du mois de juin où la reine d'Angleterre venait rendre à Paris une visite dont rien n'avait été négligé pour rehausser l'éclat. La jeune reine Elisabeth II jouissait en effet d'un très grand prestige en France, où les cœurs républicains les plus endurcis fondaient à la vue de ses photos dans la presse illustrée, au point d'en faire cafouiller les journalistes eux-mêmes. Ainsi France-Soir avait-il commenté son couronnement en termes élogieux : "Tant qu'une image aussi pure que le visage de cette reine sera assis sur le trône d'Angleterre, l'unité de l'Empire, si fragile soit-elle, n'est pas en danger."

Afin de recevoir dignement la souveraine, Paris était redevenu, pour un soir, la ville-lumière brillant de tous ses feux et projecteurs, spécialement le long des berges de la Seine que la Reine devait longer en bateau-mouche en compagnie du Président René Coty. L'histoire ne dit pas si, pour la circonstance, on demanda aux bateaux-mouches de rouler à gauche afin de ne pas la dépayser.

Incidemment, il est absurde de rouler à gauche : quand on sort de Londres en voiture vers 17 heures – l'heure où toute la capitale se déverse sur sa banlieue – en craignant de manquer son avion à l'aéroport, la solution la plus logique serait de prendre la voie de droite de l'autoroute, vu qu'elle est pratiquement vide. Et bien non : il faut impérativement s'engager sur celle de gauche qui, elle, est totalement embouteillée !

Mais ceci est une autre histoire. En ce qui nous concerne, mes camarades et moi, l'essentiel, ce jour-là, était que l'événement nous donnait droit à une sortie libre exceptionnelle jusqu'à une heure du matin. Dans cette perspective, nous avons jeté notre dévolu sur un grand restaurant voisin de l'Etoile où l'on mangeait fort bien au son d'un orchestre et où, surtout, le vin était à discrétion. De fait, les magnums s'alignant sur notre table donnèrent le ton d'une soirée où nous avons résolu de ne nous priver de rien : après le caviar et le foie gras, nous avons même fait venir à notre table le violoniste tzigane qui, avec des trémolos dans l'archet, gagna son pourboire avec virtuosité. Puis les plats et les bouteilles se succédèrent et le dessert nous trouva dans un tel état d'euphorie que même la vue de l'addition ne parvint pas à la dissiper.

Dehors, la chaleur de la journée s'était estompée. Minuit sonnait quelque part. Nous avions encore une heure devant nous et résolûmes de rentrer à pied, ce qui ne pouvait être que bénéfique dans notre état. Les quais de la Seine étaient encore noirs de monde. Le feu d'artifice était fini depuis peu, mais les projecteurs géants illuminaient toujours les façades et nous éblouissaient au passage, si bien que notre progression se trouvait retardée par de fréquentes collisions avec leurs pieds et ceux des passants. Il était environ minuit et demie lorsque, à la hauteur du Pont-Neuf, mon camarade Edouard S. s'arrêta brusquement en montrant du doigt le magasin La Samaritaine brillamment éclairé de l'autre côté du fleuve.

"Ah les salauds ! s'exclama-t-il dans un hoquet d'indignation : ils ont coupé les tours de Notre Dame !".

Depuis ce jour, je n'avais jamais pu passer devant La Samaritaine sans imaginer les salauds qui coupaient les tours de Notre Dame pour honorer la reine des Anglais.

Chapitre 6

LES CONSCOUAIRES CARVA

La taupe étant ainsi noyée – on n'enterre pas les taupes – je partis prendre chez mes parents, dans l'Est de la France, quelques semaines d'un repos bien gagné.

On se sent un autre homme lorsqu'on vient de réussir un concours : on est envahi par une délicieuse tranquillité d'esprit et on décide, dans un premier temps, de ne rien faire afin de mieux en profiter. Je m'offris donc des grasses matinées à faire pâlir d'envie une marmotte – car, en plein été, les marmottes se lèvent très tôt – et les journées s'écoulèrent dans le plus parfait farniente. Puis je me lassai de ce régime et décidai de partir en voyage. Je rassemblai donc quelques vêtements dans un sac que je fixai à l'arrière de ma bicyclette, et partis en direction de la Bretagne. Comme je me trouvais à la frontière suisse, cela représentait un assez long périple par étapes.

"Vas-y, Bobet !" me lança un promeneur sur le bord de la route.

Louis Bobet était, à l'époque, le grand champion national. Mais si mon allure dans les descentes pouvait à la rigueur évoquer celle d'un champion, mon allure dans les montées était beaucoup moins évocatrice, surtout lorsque le soleil tapait dur. Or il tapait dur ! Quand je quittais les routes ombragées par des platanes pour m'engager sur de longs kilomètres déboisés sur lesquels fondait l'asphalte, j'avais l'impression qu'une masse s'abattait sur mes épaules et que jamais je ne verrais arriver les plages bretonnes et la fraîcheur des bords de mer. Dès le premier soir, d'ailleurs, je constatai que j'avais pris un coup de soleil.

Au soir de ma deuxième étape, le coup de soleil avait redoublé d'intensité, et je m'aperçus qu'il était essentiellement localisé à gauche. C'est seulement là que je pris conscience de ce détail fâcheux : mon itinéraire m'amenant à rouler constamment d'Est en Ouest, j'étais condamné à subir les ardeurs du soleil presque en permanence sur le côté gauche. De fait, les troisième et quatrième jours, ma joue gauche, mon bras gauche et ma jambe gauche virèrent au rouge de plus en plus intense, et quand enfin j'atteignis les plages bretonnes au soir du cinquième jour, j'étais entièrement brûlé sur tout le côté gauche, tandis que, du côté droit, j'avais gardé intacte cette blancheur que certains comparent à celle des lavabos ou des cachets d'aspirine. J'eus beau prendre les poses les plus extravagantes pendant mes bains de soleil, je ne

parvins jamais à corriger cette dissymétrie, car lorsque le côté droit commença à cuire à son tour, le côté gauche avait entièrement pelé.

Je compris ainsi que, si les coureurs du tour de France cycliste tournent en rond chaque année, c'est pour harmoniser leur bronzage par la méthode du tournebroche.

Fatigué et échaudé, je revins par voie ferrée avec mon vélo, après un faux départ qui m'amena à la gare quelques minutes après le départ du train quotidien. Je dus envoyer un télégramme à mes parents, qui n'avaient pas le téléphone : "Ai manqué mon train. Partirai demain même heure".

Mon père omit de relever que, si je partais le lendemain à la même heure, je manquerais également mon train, les mêmes causes produisant les mêmes effets.

En guise de consolation, une lettre m'attendait à mon retour : c'était une convocation m'enjoignant de me présenter le 18 septembre 1957 à 8 heures du matin au numéro 5 de la rue Descartes, à Paris. Cette adresse était, à l'époque, celle de l'École polytechnique, encore située en plein Paris. Elle y dressait une façade austère et anonyme sur une petite place voisine du Quartier Latin, que les Parisiens avaient baptisée "square" – sans doute parce qu'elle était triangulaire, contrairement à d'autres qui sont carrément rondes – et à laquelle ils avaient donné le nom d'un des fondateurs de l'École : Monge. Partant de cette façade, elle montait par une architecture en terrasse au flanc de la montagne Sainte Geneviève, pour s'achever rue Descartes, tout près du Panthéon offert en symbole et en objectif à ses futurs grands hommes.

On y trouvait entre autres trois amphithéâtres : l'amphi Poincaré que l'on appelait le *Poinca*, l'amphi Gay-Lussac que l'on appelait le *Gay-Lu*, et l'amphi Arago que, pour changer, on appelait l'*Aragal*. Il y avait aussi une pendule que l'on appelait la *Berzé* en souvenir du physicien Berzélius, ainsi que l'œuvre maîtresse de l'architecte Umbdenstock, à savoir la tour carrée que coiffait la coupole du petit observatoire astronomique de l'École et que chacun appelait la tour *Umb* : aux grands mots les grands remèdes.

Un concours avait été ouvert un jour visant à déterminer la hauteur de la tour Umb avec l'aide exclusive d'un baromètre à mercure. À ce concours s'étaient présentés un polytechnicien, un centralien, un gad'z arts – ingénieur des Arts et Métiers – et un élève de H.E.C.

Le polytechnicien passa en premier. Il nota avec précision le niveau du mercure au pied de la tour, puis le mesura à nouveau au sommet et nota la différence. Après quoi il effectua une correction de température, une correction liée à la compressibilité du mercure et une troisième correction portant sur la valeur locale de l'accélération de la pesanteur. Puis il se trompa d'un facteur 10 et déclara que la tour Umb mesurait 2,714318235 mètres.

Le centralien passa en deuxième position. Il monta en haut de la tour avec son baromètre et le balança par dessus la balustrade en déclenchant son chronomètre. Il mesura ainsi une durée de chute de 2 secondes et 3 dixièmes et, par un simple calcul, en déduisit que la tour mesurait 26,45 mètres.

Le gadz' arts passa en troisième. Il installa une longue échelle de corde le long de la tour, prit le tube gradué du baromètre, le vida de son mercure et s'en servit pour mesurer la façade de haut en bas. Il trouva ainsi 27,23 mètres.

Mais c'est l'élève de H.E.C. qui remporta le concours : il prit le baromètre, l'emballa dans une belle boîte qu'il enveloppa avec un beau papier et ficela avec une belle ficelle ; puis il s'en alla trouver l'architecte Umbdenstock : "Voilà, lui dit-il, je vous propose un marché : je vous offre ce splendide baromètre, et vous me donnez la hauteur exacte de la tour".

Contrairement à tous ces gens qui affirment être "entrés par la grande porte" dans leur école, les polytechniciens entraient dans la leur par une petite porte étroite juchée en haut des quelques marches de ce fameux numéro 5 de la rue Descartes, que l'on appelait tout simplement le *poste 5*. C'est seulement plusieurs années plus tard, à l'époque où la mode des campus universitaires envahissait la France en provenance des Etats-Unis, qu'allait naître le projet de transfert de l'X de sa caserne parisienne vers un de ces campus verdoyants propices au bon fonctionnement des cellules grises du cerveau, avec une architecture à la fois classique et futuriste afin de satisfaire les anciens et les modernes. Ce projet allait allumer les passions et dresser les uns contre les autres les partisans de la montagne Sainte Geneviève et ceux du campus. Deux Présidents de la République eurent à les départager. Le normalien Pompidou hésita ; le polytechnicien Giscard d'Estaing trancha en faveur du campus et envoya l'École polytechnique à Palaiseau, oubliant sans doute le premier couplet de la complainte de Gavroche :

*"On est laid à Nanterre, c'est la faute à Voltaire,
et bête à Palaiseau, c'est la faute à Rousseau"*

Par souci de la tradition, l'allée menant aux bâtiments de Palaiseau allait se voir attribuer le nom de rue Descartes, rue dotée d'un seul numéro – le 5 – décerné à un petit poste de garde isolé en pleine campagne : le *poste 5*.

Mais en ce 18 septembre 1957, c'est devant le poste 5 ancien modèle que je me présentai la tête haute et que je rencontrai le premier contingent d'heureux élus convoqués pour ce matin-là, les convocations étant échelonnées sur plusieurs journées consécutives pour l'ensemble de la promotion, dans l'ordre du classement.

Dans la griserie de mon succès, je m'étais tellement habitué à l'idée que j'étais un être d'exception que la rencontre d'autres individus tout aussi exceptionnels me laissa un peu désenchanté. Mais la joie d'être là reprit rapidement le dessus. Nous avons tous eu tellement peur de rater notre entrée que nous étions tous en avance dans la fraîcheur du matin. En attendant l'heure officielle, nous partîmes donc poursuivre nos conversations plus au chaud dans le café qui, à l'enseigne du "Bar de l'X", faisait face à l'École. Tout à notre excitation du moment, nous ne prêtâmes même pas attention à la dame assise derrière le comptoir.

Et pourtant, cette dame, c'était *la Marie* !

La Marie était probablement l'institution la plus immuable de toute l'École. Certains prétendaient qu'elle était là depuis sa création, mais comme celle-ci remonte à 1794, pareille affirmation paraît peu plausible. Pourtant, le nombre de polytechniciens présents et passés que connaissait *la Marie* était tellement extraordinaire qu'on pouvait se demander comment une seule vie avait pu lui suffire : elle les connaissait tous, les tutoyait tous – fussent-ils Présidents ou Maréchaux de France – et les accueillait tous avec de grandes exclamations de joie quand ils revenaient la voir après leur sortie de l'École. Car, selon une formule consacrée, on n'entre qu'une fois à l'École polytechnique, mais on en sort toujours.

La Marie, donc, assise derrière son comptoir, nous accueillit d'une exclamation joyeuse : "Tiens, voilà les conscouaires carva !".

Mon éducation scientifique m'avait accoutumé à beaucoup de mots ésotériques, mais l'argot de l'X m'était encore inconnu. Je parvins toutefois à comprendre que les *conscouaires carva* étaient simplement ceux qu'en d'autres lieux on aurait appelé les *bleus du régiment*, *carva* étant le nom usuel par lequel se désignaient entre eux les polytechniciens, et *conscouaire* la déformation du mot *conscrit* qui désigne les élèves de première année. Les

élèves de seconde année étaient tout simplement les *anciens*, à ne pas confondre avec les anciens élèves qui, eux, s'appellent les *antiques*.

Mais la perspective d'arriver un jour à un pareil état de vétusté ne m'effleurait même pas à cette époque.

Chapitre 7

LE PRESTIGE DE L'UNIFORME

L'heure arriva enfin où nous fûmes invités à entrer dans ces lieux tant convoités. Nous fûmes accueillis au poste 5 par un homme en tenue kakie et coiffé d'un képi, qui se présenta comme adjudant-chef de cavalerie.

L'adjudant a, depuis Courteline, acquis une telle réputation auprès du profane que cette rencontre nous confirma dans notre gaîté. Pour ma part, contemplant le gabarit du susdit, j'estimai heureux pour la race chevaline que l'on eut remplacé les chevaux par des chars dans l'arme de la "cavalerie". Mais c'était là une opinion tout à fait saugrenue : il faut n'avoir jamais vu l'intérieur d'un char, comme c'était alors mon cas, pour imaginer que l'on peut arriver à s'y caser lorsqu'on est trop gros pour monter sur un cheval.

Mais l'adjudant-chef cavalier ne semblait se déplacer qu'à pied, et il nous emmena tout droit au magasin d'habillement. Là, on nous donna un grand sac en toile destiné à recevoir notre tenue civile : le premier acte de notre vie polytechnicienne consistait en effet à nous habiller en kaki avec un calot noir, ce qui était à l'époque la tenue de l'artillerie, arme dont était historiquement issue l'École. Cela étant fait, on nous distribua diverses autres tenues allant du treillis de combat au survêtement de sport. Et enfin arriva le moment d'essayer le fleuron de notre garde-robe d'Élites de la Nation, ce grand uniforme noir orné d'une bande rouge de chaque côté du pantalon et d'une double rangée de boutons dorés sur la vareuse, qui se porte dans les grandes occasions surmonté d'un bicorne et flanqué d'une épée, avec une cape pour compléter l'ensemble l'hiver.

En un mot, le *grand U*.

C'est pour réaliser ce *grand U* à ma taille que le tailleur avait pris mes mesures à l'issue du dernier oral du concours d'entrée, en juillet. Malheureusement, à l'époque, il avait pris ses mesures sur un taupin que le travail, l'angoisse et la canicule avaient réduit à un état de maigreur lamentable ; mais c'est un polytechnicien repu et bien reposé par deux mois de vacances qui venait essayer l'uniforme taillé pour le taupin efflanqué. Alors ce qui devait arriver arriva : quand je tentai d'enfiler le pantalon noir à bandes rouges, je restai coincé à mi-chemin du boutonnage. En deux années passées à l'École, et malgré toutes les retouches, je ne devais jamais réussir à en boucler les boutons du haut. Encore ceux-ci étaient-ils cachés par la vareuse, tandis que

la vareuse, elle, n'avait rien pour la cacher. Or elle était tout aussi impossible à fermer : il fallut tellement en déplacer les boutons que le tailleur se demanda un instant s'il n'allait pas être contraint d'y mettre des brandebourgs. Il se contenta finalement de me recommander de ne pas respirer trop fort et d'éviter d'éternuer.

Tout cela n'était rien à côté du système de fermeture du col de la vareuse. Imaginé sans doute par quelque sadique ou masochiste, il était formé de deux crochets disposés en sens inverse l'un de l'autre – et de ce fait à peu près impossibles à défaire – tandis qu'une série de protubérances émanaient de l'intérieur du col en direction du cou afin de recevoir les oeillets du faux-col empesé. Le nombre de jurons que ces dispositifs ont suscités depuis leur invention justifierait certainement à leur créateur des poursuites judiciaires pour tentative de démoralisation de l'armée.

Seul de tout l'ensemble, le bicorne s'avéra d'emblée à la taille de ma tête, ce qui prouve que la durée des vacances n'avait pas suffi à la désenfler. Il me fit mal pendant quelque temps, puis finit par s'assouplir.

"Il vous va comme un gant", m'affirma l'aide tailleur d'un air satisfait.

En fait, il m'allait simplement comme un bicorne, c'est-à-dire comme un accessoire nettement plus encombrant qu'esthétique.

C'est à la fin de l'essayage du *grand U* que l'on nous donna à chacun une épée, instrument que le génie polytechnicien avait surnommé "tangente". On m'en choisit une longue, à ma taille, avec un fourreau et un ceinturon noirs. Et comme nous étions une quarantaine à percevoir ensemble notre épée, le magasin d'habillement prit très vite l'allure d'un studio de cinéma dans lequel on aurait tourné *Les trois mousquetaires* avec quarante figurants – soit exactement dix figurants par mousquetaire – faisant semblant de se pourfendre devant l'adjudant-chef de cavalerie qui, blasé, attendait patiemment le retour au calme.

Ce retour au calme ne tarda pas à arriver car, comme toujours dans les combats pour rire, l'un des combattants prit un mauvais coup et se fâcha, ce qui mit fin à la distraction. D'ailleurs nous devions rendre nos épées après l'essayage : elles ne devaient nous revenir que plus tard – affûtées, prétendaient certains – avec le *grand U* retouché.

En dehors des cérémonies militaires, l'un des usages du *grand U* était la participation aux grandes premières théâtrales parisiennes auxquelles les

régisseurs, soucieux de standing, invitaient en général quelques polytechniciens en grande tenue avec cavalière en robe du soir pour meubler la salle. La dame des vestiaires voyait ainsi arriver sur son comptoir une dizaine de bicornes accompagnés d'un nombre égal d'épées avec fourreau, toutes choses qu'on ne peut pas suspendre à un cintre et sur lesquelles on ne peut même pas épingler un numéro, le bicorne étant entièrement rigide. Alors, quand on sait la cohue qui règne aux vestiaires à l'heure de la sortie, on comprend pourquoi, le lendemain matin, on pouvait lire sur le panneau d'affichage des élèves des avis de ce genre : "Echangerais tangente n° 1183 et bicorne n° 285 contre tangente n° 1221 et bicorne n° 322".

En attendant, la veille au soir, le sous-officier de service au poste de garde avait pu contempler le triste spectacle du polytechnicien long et maître flanqué d'une espèce de coupe-papier et surmonté d'un ustensile à deux pointes juché sur le haut de son crâne, suivi quelques minutes plus tard du petit polytechnicien rondet dont le bicorne tombait sur les oreilles et dont l'épée traînait par terre.

Quand l'École polytechnique fut ouverte aux jeunes filles, on fit dessiner à leur intention un *grand U* spécial par un grand couturier parisien, mais on hésita longtemps avant de leur donner une épée : les femmes ayant été cantonnées pendant des millénaires à l'usage de l'aiguille, des ciseaux et du couteau de cuisine, on n'osa pas franchir tout de suite ce dernier pas dans leur émancipation. À titre de compensation, cependant, on ajouta une troisième corne à leur chapeau.

Mais cela n'allait se produire que bien plus tard : c'est en 1970 seulement qu'un décret allait ainsi révolutionner la mode féminine en autorisant les jeunes filles à entrer à l'X ; une autorisation dont elles se hâtèrent d'ailleurs d'abuser en plaçant l'une d'elles – Anne Chopinet – première au premier concours d'entrée auquel elles se présentèrent.

Si Anne Chopinet avait fait partie de ma promotion, elle aurait sans nul doute admiré la sveltesse que me conférait mon *grand U*. Mais treize années séparaient les deux événements, et seul le tailleur eut le loisir de se demander comment on pouvait tenir dans un uniforme aussi étroit.

En sortant du magasin d'habillement, nous fûmes présentés à l'officier des sports. Ce personnage jouait un grand rôle dans l'organisation même de notre vie quotidienne, car nous étions répartis par ses soins en groupes d'un effectif moyen de vingt-cinq dont le ciment était la pratique d'un même

sport. Il me demanda donc quel sport je voulais pratiquer, et je répondis sans hésiter : "le rugby !".

L'officier des sports resta un peu pantois en considérant ma silhouette longiligne et il me demanda si j'avais déjà touché un ballon ovale dans mon existence. "Bien sûr, répondis-je avec aplomb, j'étais demi de mêlée à Louis le Grand".

L'officier des sports parut plus surpris encore. Mais on manquait de monde au groupe rugby, alors il eut le bon goût de ne pas insister. C'est ainsi que j'entrai dans le groupe des "durs".

En fait, le poste de demi de mêlée était le seul dont je connus l'existence dans ce sport parce qu'il était celui de Gérard Dufau, notre "prof de gym" de Louis le Grand. Pour le reste, je n'avais effectivement jamais touché un ballon ovale sur un terrain. Mais, au cours des matches que j'eus à jouer par la suite, je parvins à faire un honnête troisième-ligne et à me faire à cette idée, entre deux percussions, que l'essentiel était de participer. Je n'accédai jamais à la gloire d'Yves du Manoir, polytechnicien de la promotion 1924, demi de mêlée du XV de France, mort en 1928 dans un accident d'avion en passant la dernière épreuve de son brevet de pilote.

Notre deuxième journée à l'École commença par la rencontre de nos camarades de la fournée suivante qui, encore en civil, émirent sur notre allure des plaisanteries diverses tendant à insinuer que, malgré la tenue kakie et le calot noir, elle n'était pas très martiale. De fait, notre groupe se partageait en gros en deux catégories : d'un côté les avachis, et de l'autre ceux qui donnaient l'impression d'avoir avalé leur épée au cours du combat de la veille.

La distinction entre les deux catégories s'accentua lorsqu'il fallut apprendre le salut militaire pour nous présenter un par un au colonel qui commandait l'École par intérim, et apprendre aussi le demi-tour à droite, indispensable pour pouvoir ressortir de son bureau après la présentation. Les individus de la première catégorie se marchaient sur les pieds en voulant claquer les talons, baissaient la tête et tendaient le cou en avant pour saluer, et s'emmêlaient les pieds dans le demi-tour. Les individus de la seconde catégorie se donnaient un grand coup de pied dans les chevilles en guise de claquement de talons, bombaient démesurément le torse pour saluer, et s'emmêlaient également les pieds dans le demi-tour. C'est donc avec ce mince bagage militaire que le premier groupe se retrouva en colonne par un devant le bureau du colonel, dans l'ordre du classement d'entrée.

Le premier – notre major, qui poussait la modestie jusqu'à s'appeler Durand – fut invité à entrer. Il resta quelques minutes, puis ressortit. Le deuxième entra aussitôt tandis que tout le reste de la colonne se précipitait sur Durand pour lui demander ses impressions.

"Il a un de ces parquets glissants, le colonel !...", nous expliqua-t-il avec une mimique expressive.

Pour confirmer ses dires, lorsque le troisième de la colonne eut refermé à son tour la porte du bureau derrière lui, on entendit un claquement de talons suivi aussitôt d'un bruit mat de corps qui tombe. La reconstitution de l'incident nous permit de comprendre que l'élève avait, en claquant les talons, chassé de son pied droit l'appui précaire que constituait son pied gauche, chaussé depuis la veille de cuir tout neuf, sur le parquet fraîchement ciré du colonel, ce qui avait eu pour effet de déplacer son postérieur de quelque quatre-vingt centimètres en direction du centre de la terre.

On devine le vent de panique qui souffla alors sur le reste de la colonne.

Chapitre 8

POUR LA PATRIE, LES SCIENCES ET LA GLOIRE

Fondée en 1794 à des fins scientifiques par un groupe de savants, dont Gaspard Monge et Lazare Carnot, l'École polytechnique avait vu sa vocation initiale canalisée par Napoléon, qui l'avait dotée d'un statut militaire quelques années plus tard afin d'y former des officiers d'artillerie. Cette dualité se reflète encore dans sa devise noble et fière : *Pour la Patrie, les Sciences et la Gloire*.

De ce curieux mélange sortit un curieux produit : le polytechnicien.

Jusqu'à la création de l'École nationale d'administration, en 1945, le polytechnicien eut le privilège quasi exclusif de fournir chaque année à la France des contingents de "cadres supérieurs de la Nation", responsables du poids des impôts, de la pollution des rivières, des encombrements de Paris, des pannes du téléphone, du prix des loyers, de la surproduction agricole, des étés pourris, de la chute des feuilles et de bien d'autres calamités encore. Cela n'empêchait pas les victimes de tous ces maux, entre deux crises de mauvaise humeur, d'aller voir défiler les polytechniciens lors des fêtes nationales et de faire tout leur possible pour que leur fils entre un jour dans cette école source de tant de disgrâces ; et même d'élire de temps à autre un polytechnicien au poste de Président de la République, comme Sadi-Carnot ou comme Lebrun, major de la promotion 1890.

C'est alors qu'on inventa l'E.N.A., ce qui n'aurait pas été trop grave a priori si, par voie de conséquence, cela n'avait conduit à inventer aussi l'Énarque. En effet, n'ayant ni science dans sa devise, ni épée au côté ni corne à son chapeau, l'énarque se trouva confiné dans le rôle ingrat de cadre supérieur de la Nation, et prit en charge à son tour la responsabilité du poids des impôts, de la pollution des rivières, des encombrements de Paris, des pannes du téléphone, du prix des loyers, de la surproduction agricole, des étés pourris et de la chute des feuilles.

Décontenancés, les Français élirent successivement un Saint-Cyrien et un normalien comme Président de la République avant d'opter pour un hybride – polytechnicien et énarque – en la personne de Valéry Giscard d'Estaing.

Clemenceau, qui n'aimait pas les militaires en général, n'aimait pas non plus les polytechniciens en particulier, sans doute parce que quatre des ma-

réchaux de la Grande Guerre en faisaient partie : Fayolle, Foch, Joffre et Maunoury. Alors, pour contrer la menace que commença à représenter le redressement de l'Allemagne après la guerre, Clemenceau proposa un jour une solution originale consistant à doter les Allemands, eux aussi, d'une École polytechnique que l'on irait leur construire à Berlin.

Mais il ne mit pas sa menace à exécution. On sait où cela nous mena.

À défaut de Berlin, l'École polytechnique poursuivit sa carrière à Paris et continua de fournir de grands officiers aux armées de la République. Néanmoins, les maréchaux de la Seconde Guerre mondiale furent tous des Saint-Cyriens. D'ailleurs, durant cette guerre, l'École polytechnique fut exilée à Lyon et perdit momentanément son statut militaire pour être rattachée au ministère de la Production Industrielle et des Communications.

Ce rattachement fut de courte durée car, à la Libération, l'École retrouva son statut militaire antérieur. Mais cela ne l'empêcha pas de changer six fois de ministère en l'espace de trente ans. En effet, le Français étant éminemment traditionaliste dans sa politique mais résolument réformiste dans ses appellations, l'École polytechnique se trouva successivement rattachée au ministère de la Guerre, au ministère de la Défense Nationale, au ministère des Armées, au ministère d'état chargé de la Défense Nationale, puis à nouveau au ministère des Armées, puis au ministère de la Défense, curieusement amputée de son ancien qualificatif de "nationale".

Cela témoigne, pour le moins, d'une grande faculté d'adaptation.

Toujours est-il qu'en cette fin septembre 1957 où je venais de franchir la porte de l'École, de revêtir puis de dévêtir le *grand U*, d'essayer le bicorne et de manier l'épée, l'X était toujours une école militaire implantée dans une caserne au cœur de Paris. C'est donc avec un fusil sur l'épaule et un bâton de maréchal dans ma musette que, rescapé du plancher ciré du colonel et chaussé cette fois de gros godillots, je partis un matin avec tout le reste de la promotion en direction du camp de Sissone. C'est là, en effet, que nous devions commencer notre carrière militaire par le régime du soldat de deuxième classe.

Le convoi de camions bâchés s'ébranla de bonne heure et roula longuement sur une route luisante de pluie jusqu'à des casernements froids et humides. Un peloton de gardes mobiles nous prit aussitôt en charge et entreprit de faire de nous de parfaits soldats en nous apprenant à manier le fusil, à marcher au pas, à nettoyer les toilettes à grandes projections d'eau transportée dans des casques, et à faire nos lits au carré le matin.

À ces préliminaires succédèrent les premières manœuvres, par petites équipes dénommées Alpha, Bravo, etc..., chacune munie d'un poste radio et d'une fréquence propre (du moins était-elle propre avant que nous ne commençons à nous en servir). Seul le capitaine Jacquet, qui sillonnait le camp avec sa jeep, pouvait se brancher sur toutes les fréquences, ce qui lui permit de nous interpellier alors que nous arrivions sur une petite crête.

"L'équipe Bravo, donnez-moi votre position !

– Euh, attendez..." répondit prudemment le porteur du poste, qui se trouvait être moi-même.

L'équipe Bravo tout entière se précipita sur la carte 1/25 000 détrempeée et entama un débat démocratique assez confus, dont la longueur finit par motiver un rappel à l'ordre : "Alors, l'équipe Bravo, j'attends votre position !".

Le chef d'équipe me prit le micro des mains et, se ralliant à l'avis de la majorité, répondit sans conviction : "Euh, nous sommes sur la cote 235 ..."

La voix du capitaine se fit sarcastique : "Tiens, c'est bizarre : j'y suis précisément et je ne vous vois pas !"

Un nouveau débat démocratique vit alors la majorité de l'instant précédent se rallier précipitamment à l'avis de la minorité devenue triomphante, et opter cette fois pour la cote 221.

"Mais nous serons sur la cote 235 dans dix minutes", ajouta le chef d'équipe pour se réhabiliter.

Imprudentes paroles ! Quelques instants plus tard, en effet, tandis que nous abordions le glacis menant à la cote 235, le feu nourri d'un fusil mitrailleur nous contraignit – même si les balles étaient à blanc – à nous plaquer à terre dans la boue grasse et dans les ornières pleines d'eau. En nous relevant, nous eûmes juste le temps de voir filer la jeep du capitaine, conduite par l'adjudant qui l'accompagnait dans tous ses déplacements.

"Ah les vaches !" s'écria le groupe en chœur, en comprenant que, grâce à la radio, le capitaine avait la capacité de nous suivre à la trace et de nous prendre en embuscade là où il le voulait. De fait, l'histoire avait dû le mettre en verve car, une heure plus tard, sa voix résonna à nouveau à la radio : "L'équipe Bravo, quelle est votre position ?"

Nous venions tout juste de franchir un nouveau pli de terrain et d'arriver à un carrefour de pistes. Je m'apprêtais à l'annoncer avec quelques précautions oratoires lorsque le plus hardi du groupe me prit le micro des mains : "Nous nous dirigeons vers le carrefour de pistes, répondit-il avec aplomb : nous y serons dans dix minutes."

L'idée était géniale : deux minutes plus tard, en effet, quand le capitaine arriva en jeep au carrefour de pistes et envoya son adjudant mettre le fusil-mitrailleur en batterie pour nous recevoir dignement, il fut accueilli par un feu d'enfer parti de la crête. Si nos balles n'avaient été en carton et nos grenades chargées de plâtre, l'adjudant et lui auraient certainement passé un fort mauvais moment !

Le capitaine Jacquet sut être sportif : "Bien joué ! " déclara-t-il simplement en essayant d'enlever avec sa main le plâtre collé sur son treillis mouillé.

L'adjudant, lui, prit très mal l'affaire et partit en bougonnant, ce qui acheva de nous mettre en joie.

Dans l'enseignement que nous dispensaient avec conscience les gardes mobiles figurait le B-A-BA de l'art militaire, la bible du soldat : le sacrosaint Règlement. Des générations d'hommes de troupe, avant nous, avaient joué au jeu des questions et des réponses tirées de ce Règlement, dans le genre "De quoi sont les pieds ?". Chacun connaît la réponse : "Les pieds sont de la part du fantassin l'objet de soins constants".

Tenant à ajouter leur pierre à ce bel édifice, les polytechniciens avaient interrogé à leur tour les gardes mobiles : "Sous quoi doit-on s'arrêter dans le désert ?".

Les gardes mobiles trouvèrent des réponses diverses, mais pas la bonne, qui était pourtant simple et logique : "Sous aucun prétexte".

On aurait pu répondre aussi "sous peine d'insolation". Mais le cœur n'y était pas : le ciel de Sissonne restait obstinément froid, gris et pluvieux, et le souvenir le plus net que la moitié environ de ma promotion garde de ces lieux est celui d'une épidémie foudroyante de "rhinopharyngite aiguë", maladie qui sévissait alors sur une bonne partie de l'Europe sous le nom de "grippe asiatique". La promotion en fut décimée et il fallut improviser une navette d'ambulances pour rapatrier les malades vers l'École.

En fait, avec ou sans grippe asiatique, nous aurions dû y revenir de toute façon car, à l'époque, l'année véritablement militaire – celle du service militaire qui était alors la règle générale – constituait la troisième et dernière année de notre formation. Le séjour initial à Sissonne n'était donc qu'une brève initiation à deux années de scolarité de type universitaire dans nos locaux parisiens. Cela étant, dans notre cas particulier, le retour dans ces locaux s'effectua d'une façon assez spéciale car, l'infirmerie de l'École s'avérant trop petite, il fallut parquer les victimes de la grippe dans les deux étages infé-

rieurs du bâtiment Foch, réservé d'ordinaire aux élèves de première année en bonne santé.

Je fis partie de ce triste lot dont le régime journalier, en dehors de quelques médicaments, consistait pour l'essentiel en une diète sévère entrecoupée seulement de temps à autre par un bol de bouillon clair, selon des méthodes chères aux médecins de Molière. Notre seule distraction était la lecture de romans policiers que la moitié encore valide de la promotion allait nous chercher à l'extérieur, en même temps que des tranches de jambon et des plaques de chocolat que nous avalions en fraude tant la faim nous tenaillait.

Je savais déjà combien il est dur de jeûner depuis qu'un jour, au théâtre, j'avais vu jouer *La Périclès* avec une actrice qui chantait à tous les échos de la salle qu'elle mourait de faim. Toutefois, en contemplant son gabarit, il m'avait semblé qu'elle devait disposer de réserves pour quelques semaines encore, ce qui n'était pas mon cas : quinze jours de diète me ramenèrent à peu près à l'état de maigreur que j'avais connu à la fin du concours d'entrée, lorsque le tailleur avait pris mes mesures. Ce fut la seule période où j'aurais pu porter correctement le *grand U*, et je la passai bêtement en pyjama et en survêtement de sport !

Un de mes camarades, de constitution fragile, avait été particulièrement éprouvé par ce régime, si bien qu'il n'avait quitté son lit que très tard, bien après les autres, quelques jours à peine avant la première piqûre de la vaccination D.T.T.A.B. (diphtérie, tétanos, typhoïde, paratyphoïdes A et B). Cette vaccination s'effectuait selon un cérémonial destiné à en accélérer la cadence : tous les élèves se plaçaient à la queue leu leu, torse nu, et chacun à son tour passait devant un infirmier qui commençait par lui badigeonner la peau du dos avec de l'alcool iodé. À cela près que les médecins ne disent jamais "la peau" mais "le revêtement cutané" : ça fait tout de suite plus habillé, mais c'est plus difficile à placer dans les déclarations d'amour du type "je t'ai dans le revêtement cutané !".

Toujours est-il qu'après avoir badigeonné la portion voulue de revêtement cutané dorsal offert à ses soins, l'infirmier y plantait une aiguille, muni de laquelle l'élève faisait quelques pas pour aller s'asseoir sur un tabouret. Derrière le tabouret se tenait le médecin, seringue à la main. Sitôt l'élève assis, il introduisait l'extrémité de sa seringue dans le capuchon de l'aiguille et injectait la dose de vaccin, soit deux centimètres cubes. Puis, comme la seringue contenait dix centimètres cubes, il se retournait toutes les cinq injections pour la remplir à un gros flacon placé derrière lui, et repartait aussitôt pour

une nouvelle série de cinq. L'élève, lui, se relevait et finissait son parcours devant une infirmière qui lui retirait l'aiguille, remettait un peu d'alcool iodé pour faire bonne mesure et l'envoyait se rhabiller.

C'est ainsi que mon camarade, encore mal remis de sa grippe asiatique ou du long jeûne qui l'avait accompagnée, s'avança à l'appel de son nom, tressaillit quand l'infirmier-estoqueur lui planta l'aiguille dans le dos, et s'assit sur le tabouret où le médecin lui injecta la dose de vaccin. Puis il se releva pour repartir. Mais alors, pris d'un malaise, il vit soudain tout tourner autour de lui, se raccrocha à la table et, les jambes flageolantes, se rassit sur le tabouret qu'il venait de quitter.

Mal lui en prit car, entre temps, le médecin s'était retourné pour remplir son clepsydre. Lorsqu'il se remit en position, il ne vit devant lui qu'un revêtement cutané anonyme semblable à tous les autres, orné d'une aiguille plantée au milieu d'une tache brune. Il lui injecta donc hardiment la dose réglementaire de deux centimètres cubes.

Moyennant quoi, deux et deux faisant quatre, mon malheureux camarade regagna illico le lit d'hôpital qu'il venait de quitter.

Chapitre 9

LES ORGIES DE LA SAINTE-BARBE

Il y avait au moins un avantage à rester plus longtemps que les autres à l'infirmerie : on échappait au *bahutage*, nom particulier donnée au bizutage à l'École. Je n'eus pas cette chance. La révélation s'en imposa à mes narines dès que, frais sorti de mon lit de malade, je pénétrai dans ma chambre – alias *casert*, abréviation de "casernement" – et y pris ma première respiration : nos anciens, dans leur grande largesse, avaient copieusement arrosé tous les draps, couvertures et matelas de larges rasades de pyridine, liquide organique volatil dont la principale caractéristique pour le profane est une odeur écœurante et tenace. C'est au milieu de cette odeur que je passai ma première nuit d'homme valide avec mes cinq compagnons de casert, couché à même le sol en survêtement de sport et en grosses chaussettes de laine, emmitouflé dans ma capote militaire, tandis que les draps et les couvertures pendaient à l'extérieur des fenêtres grandes ouvertes dans la froidure du temps de Toussaint.

Le lendemain matin, de bonne heure, je me précipitai vers la cabine de douches, l'estomac encore révolté, en songeant à une phrase de l'humoriste Francis Blanche : "Si vous ne vous sentez pas bien, disait-il, faites-vous sentir par quelqu'un d'autre".

Dans ce sens là du terme, hélas, je me sentais très bien !

La soirée-pyridine n'était pas la seule épreuve de bahutage. Certaines autres étaient aussi infectes, telle l'ingestion forcée, vers onze heures du soir, d'un abominable mélange épicé qui puait et qui brûlait la langue, sans même le recours d'aller se rincer la bouche après coup car nos bahuteurs avaient préalablement coupé l'eau dans tout le bâtiment et mené une chasse féroce aux réserves d'eau clandestines.

D'autres épreuves étaient plus folkloriques, par exemple une promenade dans les galeries qui aboutissaient aux égouts en partant d'une grande salle souterraine dénommée le *Styx*. Il y avait aussi un concert donné dans un amphithéâtre par les virtuoses de la promotion conscrée, devant un parterre d'anciens qui les remerciaient en les bombardant de poireaux, salades et autres légumes achetés aux surplus des Halles.

Les mauvaises langues prétendaient que l'intendant récupérait ces légumes après le concert pour faire des économies sur le repas suivant. Mais il

n'avait pas besoin de cela, car le bahutage lui permettait de faire des économies par ailleurs sur le lavage des couverts. N'allez pas croire qu'il nous faisait manger avec des couverts sales ou qu'il nous faisait faire la plonge après les repas : non, mais tout simplement, pendant deux repas de suite, nous étions privés de fourchettes, de couteaux et de cuillères. Pour le premier de ces deux repas, nous étions également privés d'assiettes et de verres, et même l'usage des doigts nous était interdit : c'étaient nos anciens qui nous faisaient boire et manger à la pointe de leur épée.

Tant qu'il s'agissait de manger ainsi le pain ou la viande, l'épreuve n'était pas trop difficile. Elle se compliquait, en revanche, pour les carottes râpées et les petits pois. Quant à la boisson – le gros rouge traditionnel – la méthode consistait à la verser lentement sur la lame au niveau du pommeau et à la laisser s'écouler jusqu'à la bouche du buveur, placée à l'autre extrémité. L'épée est en effet un instrument très perfectionné dont la lame est munie de rigoles longitudinales destinées à permettre l'écoulement du sang de la personne transpercée, facilitant ainsi sa pénétration. Grâce à cette aimable attention, le gros rouge s'écoulait donc assez docilement, lui aussi, le long des rigoles.

Encore fallait-il, toutefois, que la bouche se trouvât exactement au rendez-vous à la pointe de la lame, c'est-à-dire que l'épée fut maniée d'une main assurée. Cette assurance manquait malheureusement à mon bahuteur nourricier qui, confondant sans doute les expressions "se rincer le gosier" et "se rincer l'œil", manqua de me crever l'œil gauche en voulant m'envoyer une giclée de vin dans la bouche. Pour le reste, je terminai le repas à la manière de Charlot expérimentant la machine à manger dans *Les temps modernes*, avec de la sauce plein la figure, du vin sur mon col de chemise et des petits pois dans les cheveux. C'est donc avec soulagement que je recouvrai l'usage de mes doigts pour avaler le repas suivant, celui où nous étions simplement privés de couverts. Le cuisinier nous avait pourtant gâtés : le plat de résistance se composait de tripes au vin blanc et d'une purée de pommes de terre bien liquide.

La dernière épreuve du bahutage était la course au trésor, dans l'amphi Arago. On y participait par caserts, et le règlement était fort simple : une liste d'objets était publiée, avec le nombre de points attribués à chacun ; le casert qui obtenait le plus de points gagnait un dîner, et celui qui perdait était jeté tout habillé dans la piscine.

Au cours des années, cette course au trésor avait amené à l'École divers objets insolites, tels qu'un pneu d'avion long-courrier – qui n'est pas de pe-

tite taille – ou bien la plaque de la rue de la Paix dévissée nuitamment à l'angle de la place de l'Opéra, ce qui représentait une certaine performance. Quand ce fut au tour de ma promotion d'apporter une borne kilométrique, un espace de Hilbert, un légionnaire sentant bon le sable chaud et quelques autres denrées, c'est à mon camarade André Goulley que revint la palme de l'imagination : le matin, de bonne heure, il partit vers un grand hôtel devant lequel stationnait un autocar frété par un groupe de touristes américains, qu'il aborda durant leur petit déjeuner pour leur proposer une excursion inédite dans un des monuments historiques de la capitale.

J'ignore s'ils comprirent qu'ils étaient conviés à la course au trésor non en spectateurs, mais en spectacle. Toujours est-il qu'ils acceptèrent immédiatement : "O, how exciting !" gloussèrent les dames en agitant les plumes de leurs chapeaux, tandis que les hommes vérifiaient le chargement de leurs caméras et appareils photographiques.

L'amphi Arago donnait sur une ruelle étroite et déserte par l'intermédiaire d'une grande fenêtre grillagée. Mais le grillage n'avait pas résisté à quelques arguments coupants et contondants, et Goulley avait complété le dispositif par une longue échelle descendant jusqu'à la ruelle. L'arrivée par cette voie de quarante spécimens de l'espèce *touristus americanus typicus* souleva un brouhaha indescriptible, mais qui ne troubla nullement les intéressés : en une semaine, ils avaient visité la cathédrale de Westminster, les moulins de Hollande, le Mont Blanc, la tour de Pise, l'Andalousie, les châteaux de la Loire et la tour Eiffel ; alors rien ne pouvait plus les étonner. "Nous devons être chez les sauvages de l'ouest européen", durent-ils conclure.

Malgré la performance de Goulley, notre casert ne remporta pas la course au trésor. Selon la tradition, les occupants du casert perdant furent jetés tout habillés dans la piscine. Quant aux occupants du casert gagnant, ils eurent droit à un plantureux dîner copieusement arrosé, à l'issue duquel, afin de maintenir l'esprit de solidarité dans la promotion, ils furent également jetés tout habillés dans la piscine.

Après ces épreuves et quelques autres, une coexistence pacifique s'établissait entre anciens et conscrits jusqu'au 4 décembre, jour de la Sainte Barbe, qui était marqué chaque année par des festivités marquant la fin officielle du bahutage et la grande réconciliation entre les deux promotions.

À vrai dire, ces festivités se résumaient pour l'essentiel en une gigantesque orgie collective, qui commençait aussitôt après le dîner lorsque les anciens venaient retrouver leurs caserts de l'année précédente à l'invitation des

nouveaux occupants. Là, chacun – invité ou invitant – apportait à boire et entreprenait de célébrer dignement les vertus de Sainte Barbe, vierge et martyr décapitée jadis par son propre père qui, à titre de punition, avait été frappé par la foudre. Ce recours au feu céleste avait fait de Sainte Barbe la patronne des pompiers, des artilleurs, des sapeurs, des mineurs et, d'une façon générale, de tous ceux dont le métier consiste à travailler au milieu des flammes, de la poudre et des explosifs. L'École polytechnique ayant, pendant près de deux siècles, fourni à la France l'élite de ses officiers d'artillerie et du génie, et lui fournissant encore les plus réputés de ses ingénieurs des mines, il était normal que Sainte Barbe en fût la patronne, quitte à vexer Sainte Geneviève dont elle occupait alors la colline.

Le fait est que Sainte Barbe était dignement célébrée et que les festivités se prolongeaient fort tard dans la nuit, jusqu'au passage de la ronde qui envoyait au lit ceux qui étaient encore en état de marcher, et qui y faisait porter les autres.

Mon camarade Jean-Paul D. était de ceux que l'alcool rendait gai. Après quelques verres, afin de démontrer que son sens de l'équilibre n'était en rien altéré, il était monté sur son lit et s'y tenait en équilibre sur le pied droit, en tenant le genou gauche collé contre son nez. C'est dans cette position que le surprit l'adjudant-chef Commergnac qui passait le premier appel.

"Tiens, mais c'est Ducognac !" s'écria D. d'un ton enjoué.

Il y avait, dans notre encadrement, un adjudant-chef Commergnac et un adjudant Zielinski, qui s'étaient trouvés rapidement transformés en Ducognac et Duwhisky. Cela était tout à fait de circonstance un soir de Sainte Barbe, mais Commergnac avait le sens du respect et n'aimait pas son surnom. Aussi fronça-t-il les sourcils. Mais D. ne s'en aperçut même pas : très en verve, il descendit de son lit avec empressement pour aller lui taper sur l'épaule d'un air de grande amitié en lui versant un verre de Cognac VSOP : "Toi, Ducognac, tu es un pote, lui dit-il d'une voix pâteuse ; quand je serai général, je te donnerai trois étoiles et je t'appellerai VSOP !"

Et ce monosyllabe *vsop* sonnait comme le bruit d'un bouchon que l'on fait sauter de sa bouteille.

Pour ma part, j'avais passé les bretelles de mon accordéon et j'étais parti accompagner de casert en casert deux de mes camarades, l'un trompettiste et l'autre clarinettiste, en un orchestre improvisé. Dans le premier casert – le 401, celui de Jean-Paul D. – nous avons été appréciés et nous avons eu droit à finir la bouteille de *vsop*. Le 402 – le mien – avait des goûts de luxe,

et nous y avions bu un champagne excellent quoiqu'un peu tiède. Cela contrastait avec le 403 qui avait organisé une soirée camembert - saucisson - gros rouge et qui s'était contenté d'étancher notre soif au Bercy. Au 404, nous avions joué dans la fumée des merguez grillées et bu l'anisette au goulot. Au 405, on préférait le Porto, alors que le whisky était de rigueur au 406.

"La cuite au prochain numéro", avait imprimé un jour un typographe distrait.

De fait, à partir de là mes souvenirs s'estompent. Je me rappelle vaguement un excellent vin de figues grec aux environs du 409 ou du 410, et quelques images fugitives : mon camarade François R. vociférant sous le jet de la douche où il s'était placé tout habillé ; puis Ducognac accompagnant le capitaine Jacquet pour sa ronde finale ; puis mon lit qui flottait interminablement sur une mer houleuse, montant et descendant en longues alternances dans mon estomac dépravé.

Chapitre 10

LE LONG DES CORNICHES

Les promotions de l'X sont placées alternativement sous le signe des couleurs jaune et rouge : jaune les années impaires et rouge les années paires. Entré en l'an de canicule 1957, j'appartenais donc à une promotion jaune et j'avais droit à ce titre à un maillot de sport jaune qui me valait un grand succès quand je parcourais les routes de France à vélo.

Tandis que je pratiquais le vélo et l'accordéon, d'autres dans ma promotion pratiquaient l'alpinisme et la peinture. Tous les deux ans, en effet, l'arrivée d'une nouvelle promotion jaune se traduisait par l'apparition de larges barbouillages de peinture jaune en des lieux haut perchés, le plus coté étant la coupole de l'observatoire astronomique au sommet de la tour Umb. Cette coupole était incontestablement la partie de l'École qui risquait le moins de rouiller car, à l'instar des bâtiments de la Marine nationale – où, selon l'adage, on salue tout ce qui bouge et on peint le reste – chaque promotion jaune se hâtait de recouvrir de jaune l'horrible couleur rouge criarde qui s'y étalait depuis l'année précédente, et chaque promotion rouge qui lui succédait se sentait tenue d'effacer au plus vite cette couleur nauséabonde au profit d'une nouvelle couche de peinture rouge.

Mais les peintres alpinistes de ma promotion ne se contentèrent pas de cette peinture classique et ils transposèrent leurs talents jusqu'à la coupole du Panthéon, dont le toit se retrouva un beau matin badigeonné d'une large plaque de peinture jaune de plusieurs mètres carrés. C'était évidemment là, pour un peintre moderne, une façon de faire la pige à Raphaël et Michel Ange qui, eux, ne peignaient les coupoles que de l'intérieur. Mais les Beaux-Arts ne devaient pas aimer la peinture moderne car ils manifestèrent aigrement leur réprobation.

L'intérêt des talents d'alpiniste était de permettre de "faire le mur" par les toits de l'École. Cela n'était pas très commode, toutefois, car le seul endroit où ces toits rejoignaient l'extérieur était perché au cinquième étage de l'immeuble voisin, difficile d'accès et d'où l'on ne pouvait redescendre qu'en pénétrant dans une chambre mansardée à travers une fenêtre à tabatière, en s'arrangeant avec l'occupant ou l'occupante.

C'est après une opération de ce genre que le colonel commandant en second reçut un jour la visite d'une jeune bonne espagnole très excitée et par-

lant fort mal le français. De son flot de paroles et de ses gestes d'explication, il ne réussit jamais à comprendre si elle se plaignait qu'un polytechnicien fût entré nuitamment dans sa chambre ou qu'il n'eut fait qu'y passer.

Les polytechniciens du campus de Palaiseau n'ont plus besoin de faire le mur : ils n'ont plus de mur autour d'eux. Les polytechniciens de la montagne Sainte Geneviève, eux, étaient entourés de murs et de grilles destinés à les préserver des tentations du *Paris by night* et du quartier latin. Aussi, de temps en temps, faisaient-ils le mur. Et comme l'expression leur paraissait triviale, ils appelaient cela *faire le bêta*.

L'origine de ce mot semble remonter aux temps de l'Empire. A cette époque, en effet, la première issue par laquelle les polytechniciens cherchèrent à quitter ou à réintégrer frauduleusement leurs quartiers fut une fenêtre de la façade du square Monge, placée juste au-dessus d'un bélier majestueux sculpté dans la pierre et qui facilitait les communications avec le sol, à condition d'avoir quelque aptitude à la varappe. De l'initiale de *bélier* on fit *bêta*, et le mot resta.

Toutefois, si le mot est récent, l'institution remonte à plusieurs siècles en arrière, bien avant la création de l'École polytechnique : elle remonte à l'époque moyenâgeuse où la façade dressée contre l'actuel square Monge était celle du Collège de Navarre. Or parmi tous les escoliers qui, à l'époque, étaient entrés dans ce collège, il en est un encore célèbre aujourd'hui : François Villon.

À vrai dire, François Villon était "entré" au Collège de Navarre d'une façon assez particulière, à savoir de nuit et en escaladant la façade, juste le temps d'aller y dérober le trésor de l'université qui s'y trouvait en dépôt, soit 500 écus d'or. Mais aujourd'hui encore, la statue qui se dresse dans le square Monge n'est pas celle de Gaspard Monge, mort en disgrâce en 1818 sous la Restauration, mais celle de François Villon.

Qui osera encore prétendre que le crime ne paie pas ?

En 1957, il existait à l'École une douzaine de bêtas, tantôt fermés par l'autorité militaire, tantôt rouverts par les soins de la *Khommiss*, organisation dont on parlera beaucoup par la suite. Le génie inventif du polytechnicien leur avait donné au fil des années des formes originales, tandis qu'une certaine mansuétude du commandement de l'École les rendait accessibles sans héroïsme excessif.

Indépendamment des toits, certains bêtas exigeaient un peu d'escalade le long des façades et des corniches pour aboutir à une fenêtre dont les bar-

reaux ou le grillage avaient été convenablement "trafiqués". Mais, à l'inverse, il y avait aussi les égouts, auxquels on aboutissait par reptation dans un boyau étroit qui partait du Styx, et qui permettaient de déboucher quelque part sous le trottoir parisien à condition de parvenir à soulever la lourde plaque en fonte qui en recouvrait les accès. Mais on ne s'en servait guère car, quelles que fussent les précautions prises, on en sortait généralement sale et malodorant.

Les promenades dans les égouts avaient toutefois un certain attrait pour ceux qui aimaient l'aventure. En rêvant un peu, on pouvait s'y croire en plein film policier. Même sans rêver, on y rencontrait des émotions diverses : le fracas du "pneumatique" propulsé par air comprimé, qui constituait à l'époque le seul moyen d'envoyer des dépêches urgentes d'une poste à l'autre et que l'on entendait venir de très loin par les tuyauteries courant le long du plafond des galeries ; puis le rat qui se promène sur les tables téléphoniques, disposés à mi-hauteur sur des supports horizontaux de part et d'autre de la galerie, et qui surgit soudain, énorme et visqueux, émergeant de l'ombre à quelques centimètres de votre figure dans le faisceau lumineux de la lampe ; puis cette lampe qui s'éteint soudain sans prévenir et vous plonge dans une obscurité complète, où le bruit des pneumatiques résonne de façon lugubre tandis que le souvenir des rats énormes et visqueux vous fait passer un frisson dans le dos.

Pour ceux qui répugnaient aux bêtises acrobatiques ou salissantes, il existait encore diverses possibilités, à commencer par les portes, dont le poste 5 ; même si celui-ci ne se franchissait normalement, en dehors des heures de sortie libre collective, qu'avec un laissez-passer en bonne et due forme que le commandement de l'École octroyait avec beaucoup de parcimonie.

Il existe, dans la mythologie militaire, un motif célèbre de punition : "Sortait à reculons pour faire croire qu'il entrait". On pouvait effectivement tenter sa chance de cette façon au poste 5, mais il existait une meilleure méthode : l'hiver, le chef de poste se tenait normalement à l'intérieur d'un petit réduit muni d'un guichet par lequel il surveillait les passages ; mais, comme ce guichet était placé à mi-hauteur, il était possible de sortir sans se faire voir à condition de progresser à quatre pattes juste au-dessous, le long de la cloison. C'est pour cette méthode qu'avait opté un jour un camarade Michel S. ; il était à peu près à mi-parcours quand une voix goguenarde résonna au-dessus de lui : "Vous devriez vous baisser un peu plus : comme ça, je peux vous voir...".

Sans se décourager, Michel S. avait fait du poste 5 une de ses spécialités pour faire le bêta, ainsi que l'antibêta, dans le sens du retour. Il affirmait l'avoir franchi plusieurs fois en bleu de travail avec une échelle sur l'épaule sans que personne ne songeât à l'interroger, mais son coup de maître consista à s'y présenter un jour – dans le sens de l'antibêta – en civil à l'heure du parloir.

"Je viens rendre visite à l'élève Michel S., de première année, déclara-t-il au chef de poste.

– Mais bien sûr, Monsieur, entrez donc dans le parloir, lui répondit le chef de poste en lui ouvrant la porte : le planton va aller vous le chercher".

Le tour était joué, et tandis que le planton, sans hâte excessive, partait chercher dans son casert l'élève S. de première année, celui-ci y arrivait au pas de course par un autre chemin et entreprenait de se déshabiller dans la salle de douche. "Ah bon, on me demande au parloir ?", répondit-il.

À ce petit jeu, on finissait évidemment par se faire repérer, ce qui exigeait de changer ses habitudes. En tout état de cause, il fallait toujours avoir plusieurs bêtas dans sa panoplie car, de temps à autre, le commandement en fermait un, surtout s'il devenait trop facile : sa mansuétude s'accompagnait tout de même de l'exigence d'une certaine sportivité. De surcroît, s'il ne fermait pas automatiquement les bêtas lorsqu'il les découvrait, il ne s'interdisait pas d'y poster le capitaine et l'adjudant de service pour mettre la main au collet des délinquants.

Le coût du bêta était de six jours d'arrêts de rigueur – J.A.R. en abrégé – si l'on était pris en tenue militaire, et de huit J.A.R. si l'on se trouvait en civil. Le délit de fuite – de fuite manquée, s'entend – ajoutait 2 J.A.R. à ce total. Il n'y aurait rien eu là de trop inhumain si, en supplément, les J.A.R. n'avaient retranché un nombre assez notable de points du "sigma", c'est-à-dire du total comptant pour le classement de sortie. Cela étant, pour tous ceux que n'obsédait pas ce classement de sortie, les risques encourus permettaient d'éprouver à assez bon compte le frisson que suppose la fraude

Pourtant, pour une forte proportion de chaque promotion, ce risque était d'un tel pouvoir de dissuasion que pas une seule fois, en deux ans, ils ne franchissaient l'enceinte de l'École autrement que par le poste 5 et dans les conditions les plus réglementaires. C'est pourquoi, afin de bousculer les timorés, il s'était créé la tradition du "bêta général".

Le préliminaire au *bêta géné* était un rassemblement de la promotion conscrée dans un amphi afin de lui expliquer où se trouvaient les principaux

bêtas et comment on pouvait y accéder. Puis un soir, après le dîner, sans crier gare, cette promotion était cueillie dans ses caserts et canalisée au pas de course vers la porte réservée aux camions de livraison, grande ouverte pour la circonstance. En quelques minutes, toute la promotion était poussée dehors et la porte se refermait derrière elle.

"À vous de vous débrouiller maintenant !" : telle fut la dernière consigne que j'entendis avant le claquement des battants et le grincement de la clé dans la serrure.

Ce fut une folle soirée. Beaucoup se précipitèrent pour rentrer au plus vite ; mais, quand un groupe compact se présentait devant un bêta, personne ne voulait passer le premier de peur de se faire prendre. André Goulley et moi, au contraire, avions résolu de rentrer le plus tard possible, en estimant qu'autant valait profiter de la circonstance pour aller au cinéma, et que l'on cesserait certainement de surveiller les bêtas dès lors que la prison serait remplie. De fait, vers dix heures du soir, les capitaines et adjudants s'étaient lassés de ce petit jeu.

Mais les élèves ne rentrèrent pas tous par un bêta : outre ceux qui s'étaient cachés ou enfuis dans les couloirs pour ne pas être obligés de sortir, une cinquantaine de ceux qui avaient été mis dehors malgré eux allèrent se présenter au poste 5 en pleurnichant pour qu'on les laisse rentrer, en expliquant que ce n'était pas de leur faute et qu'il ne fallait pas les punir. L'École polytechnique a donné à la France de grands guerriers, mais aussi de grands poltrons.

En tout état de cause, il y eut une amnistie générale le lendemain matin : on nous avait soigneusement caché que cela, aussi, faisait partie des traditions.

Chapitre 11

LE DORMEUR SYNTHÉTIQUE

Il existait à l'X deux institutions fort différentes : la *Caisse* et la *Commiss* – abréviation de *Commission* – que le goût de l'orthographe exotique conduisait à écrire *Kès* et *Khommiss*. Les membres de la *Khommiss* s'appelaient les *missaires*, abréviation de *commissaires*. Quant aux membres de la *Kès*, ils s'appelaient tout bonnement les *caissiers*, sans que l'on sache exactement pourquoi ils n'avaient pas droit à une orthographe moins triviale que celle du dictionnaire.

Tels les consuls de Rome, les caissiers étaient au nombre de deux. Les missaires, eux, étaient douze : c'est le seul point commun qu'ils aient jamais possédé avec les apôtres.

Les caissiers étaient élus très régulièrement au vote secret par la promotion réunie au grand complet et en *grand U* dans un des amphis. Chacun votait pour deux candidats (puisque'il y avait deux postes à pourvoir) et venait déposer son bulletin dans le bicorné qui tenait lieu d'urne. Le dépouillement était effectué sur l'heure. La majorité absolue était requise au premier tour, la majorité relative suffisait lors du second. À part le traditionnel contingent de voix qui allait aux actrices de cinéma en vogue, l'ensemble était empreint du plus grand sérieux.

Les missaires étaient également élus, mais dans des conditions très différentes. Le vote, en effet, était supervisé par les missaires de la promotion précédente qui, une fois tous les bulletins rassemblés dans le bicorné, les versaient dans une marmite et y mettaient le feu. Après quoi, le "Géné K" – le chef de la *Khommiss* ancienne – sortait de sa poche la liste préétablie des missaires "élus" et la communiquait à l'assemblée.

De ces préliminaires, on peut déduire d'emblée que la *Kès* et la *Khommiss* jouaient dans la vie de la promotion des rôles très différents.

Les caissiers étaient chargés, comme leur nom l'indique, de gérer le montant des cotisations payées par la promotion, mais leur rôle était en réalité beaucoup plus vaste car ils étaient les représentants des élèves auprès du commandement de l'École. Ils avaient à ce titre le privilège, dans toutes les cérémonies, de défiler de part et d'autre du major, porteur du drapeau.

La *Khommiss*, elle, était une association clandestine. Certes, le commandement en connaissait parfaitement l'existence, mais il en ignorait la compo-

sition, du moins pendant les premiers mois de son existence. Ensuite, bien sûr, les indiscretions et les imprudences en faisaient rapidement disparaître l'anonymat.

Le rôle de la *Khommiss* était de travailler dans l'ombre. C'est elle qui rétablissait les *bêtas* lorsque le commandement les fermait, ou qui en ouvrait d'autres dont la clandestinité arrivait à se maintenir pendant quelques semaines. C'est elle qui organisait et supervisait le bahutage de la promotion suivante et qui la poussait dehors le soir du *bêta généré*. C'est elle, enfin, qui organisait les *brans*, manifestations spectaculaires et tapageuses destinées à éviter l'abrutissement de la promotion par le travail.

Car, en dehors des caissiers et des missaires, il y avait également des polytechniciens de type courant, qui travaillaient.

Je faisais partie de ceux qui avaient résolu de travailler afin de maintenir leur classement d'entrée. Certes, je n'étais pas entré major, mais simplement dixième. Toutefois, les statistiques prouvent que le nombre de majors croît rapidement à mesure que le temps passe : quinze ou vingt ans après la sortie de l'École, on compte en général une vingtaine de polytechniciens dans chaque promotion que la rumeur publique ou la concierge de l'immeuble crédite du titre flatteur de major de l'X. La logique et l'équité voulaient donc qu'avec un peu de patience je finisse par figurer un jour parmi la vingtaine de majors de ma promotion. Dans cette perspective, j'avais tout de suite pris la bonne résolution de travailler en me tenant à l'écart de la *Kès*, qui exigeait trop de travail extra-scolaire, comme de la *Khommiss*, association malfaisante où l'on risquait de mauvais coups.

Ce fut là un pavé de plus dans l'enfer de mes bonnes intentions.

C'est pendant que j'étudiais avec assiduité le cours de mathématiques de notre éminent professeur Paul Lévy que mon camarade de casert Patrick P. m'aborda un soir : "Je vais tenter ma chance comme caissier. Je compte commencer tout de suite ma campagne électorale ; es-tu d'accord pour m'aider ?"

J'accueillis ses propos en ricanant : "Tu vas faire une campagne électorale comme Ferdinand Lop ?", lui demandai-je.

Ferdinand Lop était l'une des attractions les plus traditionnelles du boulevard Saint-Michel – le *Boul-Mich* – où, depuis des temps immémoriaux, il se présentait régulièrement à toutes les élections. Mon père l'y avait déjà connu trente ans plus tôt quand, avec quelques camarades de l'École normale supérieure, il avait opposé à sa candidature celle d'un candidat "légitimis-

te" au nom évocateur de Troudbald Mérovée. Mais cela n'avait nullement troublé Ferdinand Lop qui, insensible à la fuite du temps, continuait à arpenter chaque jour le Boul'Mich entouré d'une foule d'étudiants chahuteurs.

"Quel est votre programme électoral, Maître ?" lui demandait-on.

On prêtait à Ferdinand Lop un programme très fourni comportant en particulier la construction d'un pont de 300 mètres de large pour y loger tous les clochards de Paris, l'extension du *Boul'Mich* jusqu'à la mer et l'extinction du paupérisme après onze heures du soir. Comme, naturellement, ce programme avait ses défenseurs et ses détracteurs, le quartier latin se trouvait divisé en deux camps : celui des pro-Lop et celui des anti-Lop. Mais, envers et contre tous les anti-Lop de la contrée, l'éternel candidat repartait tous les matins à la conquête du Boul'Mich.

Le programme électoral de Patrick P. était assez différent, mais je fis la sourde oreille : j'avais décidé de me consacrer au travail. Toutefois, quand P. m'expliqua qu'il devait faire le bêta ce soir-là pour aller à un rendez-vous et qu'il risquait de rentrer très tard dans la nuit, je lui proposai mes services pour camoufler son absence à l'appel du soir. En effet, si le bêta présentait quelques risques de se faire prendre sur place, le principal risque était d'être pointé absent à cet appel ou à tout autre passé inopinément au milieu de la nuit.

Pour éviter ce risque, un certain nombre de techniques avaient été mises au point, la plus commune étant celle du *synthé*, c'est-à-dire de l'élève synthétique. Elle consistait à placer dans le lit de l'absent un polochon, une capote militaire et quelques autres objets volumineux, et à disposer le tout de façon à imiter la forme d'un corps humain en plein sommeil. Le plus difficile était de simuler la tête. Pour y parvenir, on recourait en général au bicorne qui, convenablement disposé – tourné du côté opposé à la cocarde et pointes bien camouflées – pouvait assez valablement imiter une tête brune partiellement enfouie sous les draps.

Bien sûr, le stratagème ne prenait pas toujours, et la découverte du synthé par l'adjudant de service provoquait alors pour le délinquant un supplément de peine. Mais l'expérience prouvait que l'adjudant était le plus souvent pressé d'en finir avec sa ronde et ne jetait qu'un rapide coup d'œil sur l'assemblée des dormeurs. Et puis, afin de réprimer les excès de zèle, les élèves en chair et en os s'amusaient parfois à jouer les faux synthés, en prenant des poses tellement extravagantes dans leur lit que l'adjudant soupçonneux ne

résistait pas à la tentation d'aller soulever les draps, et repartait alors penaud au milieu des ricanements.

Cela étant, il existait une autre technique : l'élève absent faisait occuper son lit par un complice qui, de ce fait, était pointé absent à sa place au moment de l'appel. Mais aussitôt l'appel passé dans son casert, le complice filait discrètement en direction des toilettes et en ressortait ostensiblement au moment où l'adjudant sortait du casert suivant. "Oh là !, criait le complice, je suis là !"

C'est cette technique que je proposai à Patrick P. Celui-ci partit donc, le cœur léger, en direction de son bêta, tandis que je me couchais dans son lit, confiant en la légèreté de mon sommeil pour me réveiller au moment de l'appel.

Hélas, mon sommeil me trahit : j'ignore si ce fut l'effet de la fatigue ou d'un repas un peu trop lourd, mais je ne me réveillai pas quand l'adjudant et le capitaine passèrent.

Le lendemain, je fus convoqué par le capitaine R : "Défourneaux, vous étiez absent hier soir à l'appel. Vous connaissez le tarif : 6 J.A.R. Avez-vous des observations à faire ?

– Cela m'étonne que l'on m'ait pointé absent, dis-je en essayant de sauver ma mise : je devais être aux toilettes.

– C'est faux, répondit le capitaine : j'ai fait vérifier par l'adjudant qu'il n'y avait personne aux toilettes. Pour la peine, cela fera 8 J.A.R. Avez-vous d'autres observations à présenter ?

– À ce tarif là, non, mon capitaine..."

C'est ainsi que je fis pour la première fois la connaissance de ce que mon imagination me présentait comme un cachot humide où l'on couchait sur la paille à côté d'une cruche d'eau et d'une miche de pain.

La réalité était beaucoup moins noire : la prison – que l'on appelait *micro-château* et, par abréviation, *micral* – était constituée de quatre cellules reliées par un couloir, chaque cellule contenant deux sommiers et une table. Quand on était envoyé au *micral*, on allait chercher son matelas, ses draps et ses couvertures et on installait le tout sur le sommier attribué. Quant à la cruche d'eau et à la miche de pain, elles étaient remplacées par le repas ordinaire, sans brimade particulière. Néanmoins, quand la porte se referma sur moi et que j'entendis le bruit du cadenas et du verrou fermés de l'extérieur, j'éprouvai une sensation assez désagréable au creux de l'estomac, que ne put

dissiper une conversation avec mon unique compagnon de captivité, qui s'était fait prendre la veille au soir au bête.

L'arrivée de trois autres délinquants, deux jours plus tard, nous rassérêna un peu en nous donnant l'occasion de crâner. Mais le capitaine de service se chargea de jeter un froid sur nos ardeurs lorsqu'il fit irruption dans le *micral* au cinquième jour de ma captivité : "Vous êtes convoqués tous les cinq cet après-midi devant le Général. La tenue est le *grand U*. Vous aurez une demi-heure après le repas de midi pour aller vous habiller dans vos caserts. Tâchez de soigner la présentation".

Et la porte se referma.

Aucun de nous ne connaissait encore le général de Guillebon qui venait de prendre le commandement de l'École, et de notre prison nous l'imaginâmes aussitôt comme un homme dur et intraitable qui allait nous faire passer à jamais le goût du bête et autres facéties. Aussi est-ce la gorge serrée que tous les cinq, à tour de rôle, entrâmes dans son bureau. J'étais le deuxième. Le parquet était moins glissant que celui du colonel, et mon salut ne dégénéra pas en culbute.

C'est un homme affable et souriant qui répondit à mon salut et qui m'invita en termes courtois à m'asseoir, avant de me questionner sur ma vie, mes études, mes projets d'avenir et notre séjour à Sissonne. Puis il prononça quelques mots d'encouragement avant de me congédier en m'envoyant chercher le troisième de la liste. Du motif de mes J.A.R., il ne fut question à aucun moment.

Je sortis avec un "ouf" de soulagement.

J'appris alors que le Général de Guillebon, du temps de sa vie polytechnicienne, avait été lui-même missaire et qu'il avait conservé quelque sympathie pour les bêtes et autres incartades à condition qu'il y trouvât quelque sportivité. D'ailleurs, peu de temps après ma sortie du *micral*, il tint une conférence à toute la promotion où il disait en substance : "Si vous êtes pris à faire le bête, cela vous coûtera six à huit J.A.R. : c'est normal car, si vous ne risquiez rien, vous n'auriez aucun mérite. Mais j'espère bien, afin de conserver l'estime que j'ai pour vous, que ce risque ne vous dissuadera pas de le faire".

Quelques jours avant moi, il avait reçu dans son bureau un missaire de la promotion ancienne. Celui-ci se plaignait de la punition qui lui avait été infligée pour nous avoir arrosés à la lance à incendie, en dépit d'une inter-

diction liée à l'épidémie de grippe asiatique. "Mon général, avait-il expliqué de son ton le plus persuasif, je ne savais pas que c'était interdit !

– Dans ce cas, avait répondu le Général avec son sourire affable, pourquoi donc le faisiez-vous ?".

Toujours est-il que, là où ses prédécesseurs s'étaient fait présenter les élèves de la promotion un par un dans l'ordre du classement d'entrée, le Général de Guillebon, durant le premier mois de son commandement, se fit également présenter les élèves qui avaient été condamnés à des J.A.R., et ce dans l'ordre de leur entrée au *micral*.

En sortant de son bureau, ma décision était prise : "Au diable le classement final ; plutôt que de passer les plus belles années de ma vie à travailler, je serai missaire !".

Chapitre 12

LA CRÉATION DU CHAOS

J'ignore s'il existe une définition précise des plus belles années de la vie d'un homme, mais en ce qui concerne les femmes, on prétend que les dix plus belles années de leur vie se situent entre vingt-huit et trente ans : c'est le triomphe du physique sur les mathématiques.

À propos, savez-vous comment distinguer un physicien d'un mathématicien ? C'est très simple : sur un sol quelconque, vous tracez deux traits distants d'exactly deux mètres ; puis derrière l'un des deux, vous placez une jolie fille, et derrière l'autre vos deux hommes. Après quoi vous leur expliquez la règle du jeu : "pour vous approcher de la jolie fille, vous devez faire un premier pas d'un mètre, puis le suivant d'un demi-mètre, puis le troisième d'un quart de mètre, et ainsi de suite en divisant chaque fois par deux."

Le mathématicien reconnaîtra là avec consternation une série géométrique infinie bornée dans l'espace $\mathbb{R}$, dans laquelle on s'approche indéfiniment de la distance de deux mètres mais sans jamais l'atteindre vu qu'il manquera toujours une fraction de mètre pour y parvenir : $1/512$ après le dixième pas, puis $1/1024$ après le onzième, puis $1/2048$ après le douzième, etc. Il prendra alors un air effondré et vous expliquera qu'il n'y arrivera jamais.

Le physicien, lui, vous dira que votre règle du jeu est complètement idiote et qu'elle témoigne d'un esprit refoulé, mais qu'à un 2048^{e} de mètre près, il s'en contentera.

Un jour, une discussion s'engagea entre un magistrat, un chirurgien, un polytechnicien et un bureaucrate. L'objet du litige était de déterminer quel était le plus vieux métier du monde.

"Le plus vieux métier du monde est celui de juge, affirmait le premier, car c'est celui qu'exerça le Seigneur en condamnant Adam et Ève à quitter le paradis".

Le chirurgien protesta : "Absolument pas : avant de juger Adam et Ève, le Seigneur les avait créés, et en particulier il avait fabriqué Ève à partir d'une côte d'Adam, ce qui est la première opération chirurgicale de tous les temps. Le plus vieux métier du monde est donc celui de chirurgien."

Le polytechnicien haussa les épaules : "Vous n'y êtes pas, Messieurs : le Seigneur ne créa Adam et Eve que le sixième jour, après avoir consacré les

cinq premiers à fabriquer tous les protons, neutrons, électrons, photons et autres neutrinos nécessaires à la création de l'Univers à partir du chaos. Le plus vieux métier du monde est donc celui de physicien !"

Alors le bureaucrate se leva d'un bond : "Mais qui donc avait créé le chaos !" s'exclama-t-il d'un air triomphant.

C'est là une question que je me pose souvent, en particulier quand je contemple l'intérieur de mon armoire à linge qui constitue la parfaite illustration de la génération spontanée du chaos. En effet, chaque fois que j'y place un objet revenant du lavage, j'effectue un acte de rangement en le posant proprement au dessus de la pile formée par tout le reste ; mais malgré cela, au fil des jours, ma pile évolue vers le chaos : la chemise que j'avais posée tout en haut, bien repassée, descend insidieusement vers la base en se chiffonnant, et les chaussettes roulées en boule effectuent le même mouvement descendant, en compromettant ainsi l'équilibre de la pile jusqu'à provoquer parfois des glissements de terrain.

Ce phénomène était particulièrement marqué à l'X, où l'armoire métallique attribuée à chacun d'entre nous était tout en hauteur et où les glissements de terrain se terminaient le plus souvent sur les chaussures de rugby, lesquelles étaient d'une inépuisable générosité pour distribuer autour d'elles la boue grasse du stade Pershing où se faisaient nos entraînements. De surcroît, je devais également placer dans cette armoire mon bicornes et mon épée, sans compter une douille d'obus de 105 millimètres que j'avais ramassée dans un champ de tir. Mais là, j'avais résolu le problème en plaçant l'épée dans son fourreau, le fourreau dans la douille dressée à la verticale, et le bicornes en équilibre sur le pommeau de l'épée : cet ensemble-là, au moins, restait en ordre.

Sur ces entrefaites, le capitaine Jacquet s'en vint faire un jour une revue de casernement.

"Fixe !" criai-je aux quatre autres locataires du casert, qui se mirent au garde à vous. Ce cérémonial faisait en effet partie de mes attributions car, à défaut d'être encore major, j'étais "crotale", c'est à dire chef de casert. Cette responsabilité conférait autrefois le grade de sergent, et comme l'imagerie d'Épinal voulait qu'un polytechnicien bien classé fût équipé de lunettes d'intellectuel fatigué, le chef de casert était devenu "sergent à lunettes". De là au serpent à lunettes il n'y avait qu'un pas, et il avait suffi alors que quelque ignorant confonde le serpent à lunettes avec le serpent à sonnette pour que le chef de casert se retrouvât "crotale".

"Repos !" ordonna le capitaine en jetant un large coup d'œil circulaire sur les lits et les armoires. Au cours de ce mouvement, son regard inquisiteur s'arrêta dans la direction d'un point situé près de la tête de mon lit, et se fixa d'un air soupçonneux sur l'extrémité du cordon de pyjama qui dépassait du bas de mon armoire.

"À qui est-elle, cette armoire ? demanda-t-il en se penchant pour saisir le corps du délit.

– À moi, mon capitaine..., répondis-je à regret.

– Et à l'intérieur, c'est en ordre ?"

J'eus une hésitation éloquente : "Euh, pour être honnête, non mon capitaine.

– Voyons cela !" répondit-il en ouvrant l'armoire.

Ce qui devait arriver arriva : poussée par tout ce qui trouvait derrière elle, déséquilibrée par le poids de son pommeau et soudain libérée par l'ouverture de la porte, l'épée bascula vers l'avant avec la douille d'obus, entraînant dans sa chute les chaussures de rugby, le survêtement de sport et le linge sale qui se répandit par terre, tandis que le bicornes, parti du haut de la pile, rebondissait de façon disgracieuse jusque sous le lit.

"Eh bien !..." commenta le capitaine d'un ton presque admiratif en regardant la douille d'obus finir bruyamment sa trajectoire roulante à l'entrée de la salle de douches.

Ce fut le motif de mes premiers J.A.S., autrement dit "jours d'arrêt simples" : les premiers d'une longue série, hélas, grâce en particulier à une comptabilité diabolique qui doublait le tarif de toutes les punitions en cas de récidive au cours du même semestre. Ainsi, la peccadille qui coûtait un J.A.S. la première fois en valait deux, puis quatre, puis huit si on la rééditait dans les six mois. Un calcul simple montre que la douzième récidive aurait conduit à 8 192 jours d'arrêt, soit vingt-deux années et demie de détention, ce qui peut paraître beaucoup pour un simple cordon de pyjama.

Heureusement, le régime des J.A.S. était assez amène : on était simplement tenu de ne pas quitter l'école et de venir émarger sur le registre de la salle de service à chaque sonnerie de clairon annonçant un appel inopiné. Seulement les J.A.S. intervenaient eux aussi dans le classement final, et je commençai à comprendre qu'il allait être vraiment très difficile de devenir major de l'X dans ces conditions.

Alors, par une décision héroïque, j'y renonçai. Voilà comment, sous l'influence combinée de l'amabilité du général et des jours d'arrêt du capitaine, je sombrai dans la débauche.

Chapitre 13

SUR LA PISTE AUX ÉTOILES

Le premier acte de ma vie de débauché fut d'aller offrir à Patrick P. les services que je lui avais précédemment refusés pour l'aider dans sa campagne électorale, dite *campagne de Kès*. Selon l'usage, les candidats caissiers se présentaient par tandems qui prenaient chacun pour sigle les initiales de ses deux membres séparées par la lettre T. Patrick P. ayant trouvé pour partenaire Pierre V., c'est sous le nom de P.T.V. que fut officiellement inscrit le tandem : c'est bien des années plus tard que la mode allait changer et les tandems prendre des noms poétiques tels que *Patakès*, *Bondekès* ou *Attachékès*.

Mais deux hommes ne suffisaient pas à tout faire, et tout tandem, pour mener à bien sa campagne, avait besoin de s'entourer d'un certain nombre de camarades débrouillards et de bonne volonté, gravitant autour de lui comme des électrons autour d'un noyau atomique. C'est donc en qualité d'électron que je fis mon entrée dans l'équipe P.T.V., recrutée presque en totalité dans le groupe rugby, ce qui lui donna d'emblée une très mauvaise réputation. Face à nous, un seul autre tandem se présenta, sous le nom de P.T.S., et la déclaration officielle des candidatures apparut comme une déclaration de guerre entre les deux tandems.

Les candidats caissiers et les électrons ne s'affrontaient pas à l'épée mais à coups d'attractions réalisées par des artistes de toute nature dans un des amphithéâtres de l'École. Le nombre et la qualité des artistes recrutés constituaient alors un moyen de mesure des talents de persuasion du tandem, car c'était là sa seule arme : la condition impérative de ces prestations était en effet la gratuité.

La première bataille se livra donc dans les coulisses des cabarets, des music-halls et des théâtres. Tous les soirs après le dîner, André Goulley et moi partions les parcourir avec frénésie afin d'y trouver des chansonniers, des chanteurs et des comédiens, si possible talentueux mais en tout état de cause disposés à se déranger gratuitement. L'accueil était très variable. Certains poussaient des hauts cris et nous mettaient à la porte ; d'autres acceptaient de bonne grâce ; d'autres, enfin, nous accueillaient d'un air désolé : "Ah, vous arrivez trop tard ! Je viens justement de donner mon accord à vos camarades qui sont venus tout à l'heure ; des garçons très aimables, d'ailleurs. Si seulement vous étiez venus hier soir, ou même cet après-midi, tenez, je vous aurais...".

Nous abrégions le discours et, la rage au coeur, nous repartions à la course vers une autre coulisse. Là, le moral nous revenait lorsque, sortant de l'entrevue avec une promesse en poche, nous croisions les électrons de l'infâme tandem P.T.S. qui entraient.

"Trop tard !" nous exclamions-nous en nous frottant les mains.

Georges Brassens chantait à Bobino. Son allergie manifeste à l'égard des gendarmes ne semblait pas s'étendre aux polytechniciens, et malgré ses dehors d'ours il m'accueillit avec une amabilité extrême. Malheureusement il devait se trouver en tournée en province à l'époque fixée pour la *campagne de Kès*.

Je tentai alors ma chance auprès des musiciens de jazz. Ils étaient nombreux à vivre à Paris à l'époque, où ils se produisaient sous des noms américains ou supposés tels, avec parfois un certain humour agricole comme Artie Shaw ou Harry Cover. Mais il y en avait beaucoup dont la célébrité était mondiale, à commencer par le clarinettiste noir Sydney Bechet, américain amoureux de Paris. La gloire de Bechet m'intimidait tellement que j'hésitai longtemps avant de me décider à solliciter une entrevue ; bien à tort, car il m'accueillit aussitôt avec une amabilité bruyante et expansive qui me mit d'emblée à mon aise.

Hélas, lui aussi devait se trouver en tournée à la même époque. En guise de consolation, il me gratifia d'une poignée de main dont j'ignore encore comment j'ai pu réchapper sans amputation.

Mais c'est avec Brigitte Bardot que les ennuis commencèrent. "B.B." tournait alors un film aux studios de Joinville. Ne doutant de rien, Goulley et moi partîmes en chasse dans cette direction, aiguillonnés par l'idée que les électrons ennemis risquaient de nous devancer. Instruits par nos précédentes expériences, nous nous mêlâmes avec beaucoup de naturel à la faune des studios, en pull-over et lunettes noires, en ressortant avec ostentation quelques mots de jargon cinématographique glanés ça et là. Nous pûmes ainsi parvenir jusqu'au plateau sans être repérés.

B.B. était là, répétant inlassablement la même scène. Nous avions prévu de l'aborder à la première interruption, mais Goulley se mit soudain en tête que ce devrait être une doublure, et il n'osa pas l'aborder. Nous repartîmes donc piteusement.

"Demain je ne me dégonflerai pas !" promit Goulley sur le chemin du retour.

Le lendemain soir, en effet, nous étions là à nouveau. Seulement, si l'authentique B.B. s'y trouvait elle aussi, un non moins authentique Jean Gabin lui servait de partenaire, qui nous mit promptement à la porte avec d'authentiques injures et la menace d'authentiques coups de pied. Notre seule consolation fut d'apprendre le surlendemain que, la veille au soir, les électrons de l'autre tandem avaient failli être écharpés par le même Jean Gabin, encore plus en colère que la veille.

Le tandem P.T.S. marqua un point en imaginant de faire servir le café au lait au lit à toute la promotion, un matin, par des élèves de l'École polytechnique féminine, nom qui excluait alors toute ambiguïté avec l'X dont le recrutement était exclusivement masculin. Introduites par quelque entrée clandestine, ces demoiselles firent une irruption matinale très remarquée dans les caserts au cri de "au jus là dedans !", avec leurs plateaux de petit déjeuner.

Dépité par ce succès de l'ennemi, j'accueillis de mauvaise grâce le bol de café qui m'était tendu. "Vous avez tort de ne pas en profiter, me répliqua ma "serveuse" : quand vous serez marié, c'est vous qui devrez porter le café au lit à votre femme".

C'était l'époque où, pour faire du café, il fallait l'acheter en grains et le moudre à la main avant de le placer sur un filtre et l'arroser d'eau bouillante. Un de mes amis aimait à expliquer sa méthode personnelle en glissant une petite phrase dans ses conversations mondaines : "Moi, tous les matins, je porte le café au lit à ma femme". Puis, au milieu des murmures appréciatifs de ces dames, il achevait sa phrase : "Comme ça, elle n'a plus qu'à le moudre".

Mi-février, le premier des trois jours de spectacle arriva enfin. L'estrade de l'amphi Gay-Lussac était transformée en scène de théâtre. Chaque tandem attendait fiévreusement ses artistes, et quelques bagarres se produisirent au poste de garde autour de certains d'entre eux que le tandem opposé cherchait à dévoyer en sa faveur. Aussi primes-nous la décision d'aller chercher les nôtres en voiture à leur domicile ou dans leur théâtre. "Comme ça vous entrerez plus facilement en évitant les tracasseries au poste de garde...", leur disions-nous.

Le sous-officier de service au *poste 5* aurait été fort surpris de cette insinuation car, pendant ces trois jours de folie, l'École polytechnique était déclarée ville ouverte. Mais nos artistes nous remerciaient généralement de

notre sollicitude, d'autant que nous disposions d'un atout de taille : pour promouvoir son nouveau modèle DS 19, la firme Citroën avait mis à notre disposition cinq voitures noires du même modèle que celles qu'employaient les ministres et les P.D.G. Cet atout avait bien fonctionné le premier jour, mais, à l'aube glacée du deuxième, aucune DS n'accepta de démarrer : un électron zélé de P.T.S. avait nuitamment versé de l'eau dans les réservoirs d'essence.

Une nouvelle flambée de colère s'empara de l'équipe P.T.V. "C'est l'étincelle qui fait déborder le vase !" s'écria un de mes compagnons dans un lapsus indigné.

Tout bien réfléchi, c'était plutôt la goutte d'eau qui met le feu aux poudres.

La *campagne de Kès* fut clôturée, au soir du troisième jour, par le *Bal de Kès* pour lequel chaque tandem avait réservé ses meilleures attractions. La soirée se déroulait dans la grande salle du Cercle militaire, et la tenue prescrite était le *grand U*. Je m'efforçais donc, une fois de plus, de fermer la vareuse du mien, dans mon casert, une heure avant l'heure H. Mais les émotions de la campagne de *Kès* n'avaient pas suffi à me ramener à la maigreur requise, et l'exercice s'avérait aussi éprouvant qu'à l'accoutumée.

C'est alors qu'une nouvelle idée jaillit dans l'esprit fertile de Goulley : "Tu n'as qu'à emprunter son *grand U* à un des mannequins du musée", me dit-il.

Je me précipitai vers le musée aux portes de verre derrière lesquelles un mannequin en bois, souriant, présentait son *grand U* avec bicornes et épée. Derrière lui, toute une série de mannequins identiques présentaient les versions antérieures du *grand U* à travers les âges, depuis la fondation de l'École. La porte était verrouillée mais une corniche assez large permettait d'atteindre les fenêtres à guillotine en se glissant le long de la façade. La nuit était tombée et la façade mal éclairée ; je parvins à soulever une des fenêtres et à me faufiler à l'intérieur.

Les mannequins ne parurent pas troublés par mon intrusion. Dans la lueur diffuse de la nuit, leurs sourires figés me mettaient mal à l'aise, et je sursautai lorsque Goulley, surgissant silencieusement derrière moi, me toucha l'épaule : "Ce *grand U* là était beaucoup plus beau que celui d'aujourd'hui", chuchota-t-il en désignant le modèle en vigueur sous la Restauration.

Je ne partageais pas son goût : je préférais nettement le modèle Premier Empire avec son baudrier et son bonnet à poil, en dépit de l'interminable série de petits boutons ronds qu'il fallait boutonner un par un.

Les deux mannequins se laissèrent déshabiller en souriant. Ils ne s'offusquèrent même pas en m'entendant jurer tout à coup d'une voix étouffée : dans l'obscurité, j'avais placé le premier bouton dans le deuxième oeillet, et c'est seulement en arrivant au dernier que la situation m'était apparue dans toute son horreur. Mais je rectifiai l'erreur, et c'est ainsi habillés que nous fîmes une entrée très remarquée au Cercle militaire en allant saluer le Général.

"Vous comprenez, mon Général, lui expliqua Goulley, la note de service prescrivait le *grand U*, mais elle ne précisait pas lequel.

– C'est vrai..." admit le Général, compréhensif.

À cette époque-là, on dansait uniquement en couple. Comme l'orchestre jouait un air langoureux, j'invitai une jeune fille charmante et, vers le milieu de l'air suivant, je me pris à rêver d'une excellente soirée. C'est alors que l'orchestre changea de rythme en attaquant un charleston, danse agitée qui connaissait à cette époque un regain de popularité. Et là, les coutures qui avaient fort bien tenu pendant un siècle et demi sur le mannequin du musée marquèrent soudainement une telle désapprobation pour ces danses modernes que je dus battre précipitamment en retraite en évitant de trop me pencher, et revenir à l'X enfiler un uniforme trop étroit mais plus solide.

La soirée s'acheva très tard dans la nuit. Le surlendemain matin, dimanche, toute la promotion se rassembla en *grand U* à l'amphi Poincaré pour l'élection des deux caissiers. Aucun des candidats ne passa au premier tour. Au second tour, Patrick P. passa, mais pas Pierre V., victime de la mauvaise réputation du groupe rugby. Quoi qu'il en soit, les deux caissiers élus furent immédiatement raptés par la *Khommiss* ancienne et recouverts de peinture rouge de la tête aux pieds pour leur éviter de se rouiller.

Quelques jours plus tard, en guise de réconciliation, les électrons des deux tandems se livrèrent vers minuit une gigantesque bataille aquatique à l'aide des lances à incendie, le tout dans l'obscurité car l'extinction des feux avait lieu à vingt-trois heures. La bataille fit rage pendant une dizaine de minutes, jusqu'au moment où le capitaine de service, alerté par le tapage, fit irruption à l'étage et coinça quelques délinquants avant qu'ils n'eussent pu reprendre l'allure d'honnêtes-élèves-qui-passaient-parlà-par-hasard-sous-la-pluie. Comme il avait des lettres et de l'esprit, il rédigea en termes concis le motif de la punition : "Se sert de la lance à incendie après l'extinction des feux".

Il existait deux lances à incendie à chaque étage du bâtiment Foch, enfermées dans des armoires en bois sur lesquelles étaient affichées les traditionnelles consignes à suivre en cas de besoin. Celles-ci débutaient par une courte phrase écrite en lettres épaisses : *"Le premier qui aperçoit le sinistre donne l'alerte en criant "AU FEU !"*.

Quelque temps après la campagne de *Kès*, le Ministre des Armées vint passer une inspection générale de l'École. Et c'est au milieu de sa visite qu'un capitaine s'aperçut soudain, en relisant machinalement la phrase en question, que deux lettres en avaient été subrepticement changées : *"Le premier qui aperçoit le ministre donne l'alerte en criant "AU FOU !"*.

Le ministre dut se demander pourquoi, à tous les étages, un capitaine à l'air angoissé s'adossait précipitamment à toutes les armoires d'incendie qu'il rencontrait.

Chapitre 14

EXPLOSIONS DANS LA NUIT

Lorsque les compagnies d'assurances se créèrent pour indemniser les victimes de sinistres en tous genres, elles durent recruter des employés pour rédiger les comptes-rendus correspondants. D'où cette petite annonce qui parut un jour dans un journal : "*Grande compagnie assurances recherche rédacteurs sinistres*".

J'aurais certainement été un rédacteur particulièrement sinistre au lendemain de la campagne de Kès, vu la couleur de mes pensées. Je venais en effet de faire deux découvertes très importantes : la première était qu'aucun coefficient ne figurait dans les barèmes du classement de sortie pour prendre en compte le nombre de chansonniers recrutés pour la distraction de ses congénères ; la seconde était que j'avais pris cinquante pages de retard dans tous mes cours. Comme pour souligner ce second point, les contrôles écrits, momentanément suspendus pendant la durée des hostilités, se mirent à pleuvoir dru. C'est ainsi qu'aux veillées tardives dans les coulisses des cabarets succédèrent sans transition les veillées tardives sur mes feuilles de cours.

C'est mon camarade O.M. qui vint m'arracher un soir à mes sombres pensées : "J'ai à te parler, confidentiellement".

Je sortis de mon casert et l'accompagnai dans la cour. "Tu as toujours l'intention d'être missaire ? me demanda-t-il.

– Naturellement !

– Moi aussi. Mais tu sais que, pour être "élu", il faut avoir fait ses preuves : on ne peut pas se présenter les mains vides. Alors je suis en train de constituer un petit groupe de candidats missaires pour aller faire un bran à l'École normale supérieure, rue d'Ulm. Tu viens avec nous ?".

C'est ainsi que je sautai le pas vers la grande délinquance.

Le polytechnicien et le normalien ont été rassemblés par le peintre David sur le fronton du Panthéon comme symboles de l'élite qui assurerait l'avenir de la Nation. A se partager une telle vocation, il est compréhensible qu'ils se sentent souvent rivaux, et il était de tradition que cette rivalité se traduisît de temps en temps par une action offensive de l'une des écoles à l'encontre de l'autre, distante de quelques centaines de mètres seulement.

Pour franchir ces quelques centaines de mètres, les normaliens avaient imaginé le "canon à fromages", censé projeter des fromages puants jusque dans la cour de l'X. Mais comme ils étaient plus doués en canular qu'en balistique, leur canon ne fonctionna jamais. Les polytechniciens, eux, étaient traditionnellement doués en balistique et en science des explosifs, mais leur conception du canular était beaucoup plus fruste et se bornait en général à aller faire exploser des pétards chez leurs rivaux, ou même chez eux pour se faire la main : la joie par les décibels, en quelque sorte. C'est cette joie saine et virile qu'O.M. avait imaginé de faire partager aux normaliens et à leurs *Ernests* – nom donné aux poissons rouges qui occupaient le bassin au centre de la cour d'honneur – en allant les réveiller les uns et les autres en pleine nuit à grand fracas de pétards.

Un pétard se compose normalement d'une enveloppe, d'un produit déflagrant et d'un dispositif de mise à feu. La recette polytechnicienne de l'époque était d'employer comme enveloppe des petites boîtes en fer blanc ayant contenu du Nescafé, et comme agent déflagrant du coton poudre. La mise à feu s'effectuait par l'intermédiaire d'une cartouche de fusil dont on avait retiré la balle et dans laquelle plongeait l'extrémité d'une mèche lente. La déflagration était assez bruyante et la silhouette de la boîte de Nescafé avait fini par devenir un objet de peur instinctive dans l'esprit des gens craintifs. Ainsi, un soir à l'heure du dîner, une main malintentionnée avait-elle lancé une de ces boîtes au milieu de notre réfectoire, avec sa mèche allumée : non pas une boîte de taille courante, mais une boîte géante qui avait du contenir quelque deux kilos de café en poudre du temps de sa jeunesse.

"Attention !" cria quelqu'un qui, courageusement mais maladroitement, saisit une carafe d'eau, lança le contenu en direction de l'engin et le manqua. La petite flamme grésillante continua donc imperturbablement à dévorer la mèche lente, provoquant un repli tumultueux de tout l'effectif vers les deux portes du réfectoire.

L'une de ces portes donnait sur le couloir menant aux cuisines. Le long de ce couloir marchait paisiblement un serveur, poussant devant lui le chariot qui contenait notre pitance dans de grands plats métalliques entassés les uns sur les autres. "Ils sont bien excités, ce soir !" pensa-t-il en entendant des vociférations en provenance du réfectoire, juste derrière la porte.

Il ne comprit jamais comment il avait pu se retrouver assis par terre au milieu de ses plats répandus devant le chariot renversé.

Quant à l'énorme boîte, elle ne contenait qu'une cartouche sans balle qui avait fait un petit "pouf !" à peu près inaudible dans le brouhaha général, en projetant à cinquante centimètres son couvercle en fer blanc.

Le canular de la boîte vide était digne d'un normalien. Le bran d'O.M. était de la même subtilité, à cela près qu'il se jouait avec des boîtes pleines. Je m'étais tout de suite proposé pour les remplir en fabriquant le coton-poudre nécessaire, mais j'avais été devancé par Gilbert P., petit rugbyman catalan à la voix claironnante qui avait déjà acheté du coton en pharmacie et dérobé dans les laboratoires de chimie de l'École les acides sulfurique et nitrique très purs nécessaires à l'opération. Pour faire bonne mesure, il avait également dérobé divers récipients en verre pour effectuer la nitration du coton, mais il avait décidé de se contenter d'un simple lavabo pour le rinçage à grande eau du produit obtenu.

Ce lavabo était muni d'un bouchon en caoutchouc et d'une rondelle en laiton dont les acides de nitration firent rapidement leurs délices : ce furent là les premières victimes de cette mémorable aventure.

Nous partîmes par une nuit froide de janvier, vers deux heures du matin, qui en voiture, qui en moto, chacun avec sa boîte de Nescafé remplie et munie de sa mèche sertie dans le couvercle. Gilbert P. les contemplait toutes amoureusement comme ses propres enfants, et en tremblait d'impatience. "J'espère que ça va s'entendre, venait-il chuchoter à l'oreille de chacun, parce que sinon, ce n'était pas la peine de faire tout ça !...".

Il fallut le faire taire, car le volume sonore de son "chuchotement" risquait de réveiller prématurément les *Ernests*.

Une partie du mur de l'École normale était en réfection, ce qui en facilitait le franchissement. Un cortège d'ombres en survêtement et en chaussures de sport se glissa silencieusement à l'intérieur en rasant les murs. Aucun de nous ne remarqua la lumière qui s'allumait derrière un volet de l'autre côté de la rue, ni le cliquetis du téléphone sur lequel une main composait le numéro du commissariat de police : la population parisienne était en effet sur les dents à la suite d'une série d'attentats récents liés à la guerre d'Algérie, et le préfet de police avait recommandé à chacun la plus grande vigilance.

Toujours silencieusement, nous arrivâmes au pied de l'escalier d'honneur où, pour signer notre acte, O.M. avait imaginé de peinturlurer en jaune le buste qui trônait au milieu du palier. Le grand homme ainsi badigeonné avait l'air outré et, pour peu, il en serait devenu cramoisi. Mais il sut rester stoïque, du moins jusqu'au moment où il nous vit tous allumer des cigarettes sous son nez : ignorant qu'il s'agissait là de brandons pour allumer nos mèches lentes, il nous trouva cette fois particulièrement sans-gêne.

Chacun, muni de son brandon, s'en alla alors prendre son poste autour de la cour aux Ernests. O.M. devait donner le signal du départ en allumant la première boîte. J'étais en deuxième position. Je vis la braise de sa cigarette rougeoyer à une vingtaine de mètres de moi et sa mèche commencer à fuser. Aussitôt il partit en courant et, comme convenu, je collai la braise de ma propre cigarette sur l'extrémité de ma mèche.

Mais celle-ci refusa de s'allumer.

"Arrête-toi !" criai-je d'une voix assourdie à O.M. qui arrivait à mon niveau.

O. M. s'arrêta sans comprendre.

"Aide-moi vite à l'allumer !".

Il hésita un instant en regardant grésiller sa propre mèche à l'angle de la véranda, mais il sortit son briquet ; et ma mèche récalcitrante finit par obtempérer. Nous nous relevâmes aussitôt pour filer.

C'est alors que la première boîte explosa. Elle le fit avec une telle violence qu'O.M. et moi fûmes jetés à terre, tandis que ma propre boîte partait se coincer sous un radiateur. Un fracas de verre brisé punctua l'ensemble.

Je me redressai, hébété. Dans le fond du couloir, je vis courir des ombres fugitives se détachant en silhouette contre le mur faiblement éclairé par la lueur tremblotante des lampes de poche des fuyards. J'avais cassé la mienne dans ma chute, mais j'emboîtai le pas à O.M. qui se ruait vers la sortie. Nous n'avions encore fait qu'une dizaine de mètres quand la deuxième bombe – la mienne – explosa à son tour. Malgré la douleur dans les tympans, je perçus distinctement un nouveau fracas de carreaux brisés, tandis que notre course haletante nous faisait passer devant d'autres bombes allumées, craignant à tout instant de voir le grésillement se muer en explosion.

"J'espère que ça va s'entendre !" avait dit Gilbert P....

Sur ce plan là, au moins, il devait être satisfait : la joie par les décibels battait son plein et les vitres partaient s'ébattre par dizaines sur le sol ou contre les murs à chaque nouvelle explosion. Des lumières s'allumaient à travers l'École et dans les immeubles voisins. Nous courions toujours à perdre haleine vers l'endroit où nous avions franchi le mur d'entrée. J'y arrivai le premier et montai sur son faîte. C'est alors que je vis le spectacle : deux voitures et une fourgonnette de police se trouvaient là dans la rue, plus une dizaine de policiers armés !

"Nous sommes tous fichus !" annonçai-je à la cantonade d'une voix blanche.

O.M., Gilbert P. et un troisième – Michel J., ex-caissier de la promotion précédente qui redoublait sa scolarité – repartirent en courant vers l'intérieur. Avec les autres, je préfèrai tenter une sortie par surprise : nous nous répartîmes le long du mur pour l'enjamber tous en même temps mais en des points différents. La tactique créa comme prévu un court effet de surprise qui nous donna quelques mètres d'avance. Je sentis une main m'effleurer mais je pus me dégager et filer en direction d'une petite rue. Une des voitures de police démarra en trombe. Quelqu'un courait derrière moi et me rattrapait. J'étais à bout de souffle et ne pouvais plus lui échapper. Mon poursuivant était sur mes talons, quand tout à coup il s'arrêta net et je l'entendis faire démarrer une moto. Je me retournai sans cesser de courir et reconnus mon camarade Michel P. qui s'était garé là une heure plus tôt. J'eus juste le temps de bondir sur sa selle arrière et de me cramponner au démarrage : la voiture de police arrivait sur nous. P. tourna à droite ; la voiture en fit autant mais perdit quelques mètres ; P. fonça vers la place de l'Estrapade ; la voiture nous rejoignait ; sur notre gauche surgit alors une minuscule ruelle, si étroite qu'aucune voiture ne pouvait y passer ; P. s'y engagea en trombe et je manquai de me cogner la tête à l'angle du mur ; j'entendis un hurlement de freins et un claquement de portières.

"Ils vont tirer !" pensai-je.

P. vira au bout de la rue. Nous arrivions au mur d'enceinte de l'X. Il fonça aussitôt vers la rue d'Arras – aujourd'hui disparue – et s'arrêta net au pied du bête du Gay-Lussac. L'escalade du mur et le parcours le long de la corniche ne prirent qu'une minute à peine et la course reprit dans les couloirs de l'École et dans les escaliers en direction de nos chambres. En quelques instants j'étais déshabillé et couché.

À l'X tout était calme. Une cavalcade dans les escaliers m'annonça qu'un autre rescapé arrivait à l'étage inférieur et se précipitait dans sa chambre. Puis le calme s'installa à nouveau : il paraissait irréel après le paroxysme de la fuite éperdue.

Dans la salle de service, le téléphone sonna et la lumière s'alluma. Quelques minutes s'écoulèrent encore et la lumière d'une lampe torche balaya la cour devant l'entrée du bâtiment Joffre. Le capitaine de service apparut dans le faisceau, achevant de s'habiller en courant. J'entendis la voix de l'adjudant dans le noir, derrière la lampe torche, et tous deux entrèrent dans le bâtiment. "Le contre-appel est lancé" pensai-je.

Un nouveau bruit de cavalcade résonna dans l'escalier, suivi de pas sautillants dans le couloir. Je me précipitai et vis arriver Gilbert P. qui courait à

cloche-pied. "Je me suis foulé la cheville, expliqua-t-il en franchissant la porte de sa chambre.

– Que s'est-il passé ?

– O.M., J. et moi, nous nous sommes fait coincer par les normaliens, expliqua-t-il en haletant : nous avons essayé de trouver une autre sortie, mais ils étaient tous réveillés et ils nous ont poursuivis dans un couloir du premier étage. Au bout du couloir il y avait une fenêtre. Moi j'ai sauté, mais les deux autres sont restés là haut".

Le capitaine et l'adjudant débutaient leur ronde au premier étage. P. grimait de douleur en se déshabillant à la hâte. "J'ai dû courir d'un bout à l'autre avec ma cheville foulée : au bêta, ça a été dur !".

Quand le capitaine et l'adjudant passèrent au quatrième étage, P. et moi arborions le visage angélique du dormeur paisible. "Où sont les autres ?" pensai-je.

Les autres, c'étaient ceux qui s'étaient laissé prendre dans la rue, et c'étaient aussi O.M. et J., restés coincés au premier étage du bâtiment. Le directeur de l'École normale porta plainte contre eux deux, ignorant l'existence des autres qui, de ce fait, s'en tirèrent à meilleur compte. O.M. et J., eux, se virent infliger chacun quarante jours d'arrêts de rigueur au fort de Vincennes. J., déjà redoublant, se vit menacer d'expulsion ; quant à O.M., il devait payer très cher en fin d'année la chute que ces quarante J.A.R. représentèrent dans son classement.

"On ne peut pas se présenter à la *Khommiss* avec les mains vides", m'avait-il dit le premier jour. En pratique, c'est avec les poches vides que nous nous y présentâmes : je porte encore sur le cœur le poids de l'addition qu'il fallut nous partager pour payer les quelques centaines de carreaux qu'avaient démolis nos boîtes de Nescafé, ce trois jours avant le bal annuel de l'École normale.

"Eh oui, j'ai un peu charrié dans les dosages..." nous concéda Gilbert P.

Mais on n'échappe pas à son destin. Deux ans plus tard, Gilbert P. était sous-lieutenant à l'École d'artillerie antiaérienne de Nîmes. Il avait toujours le même goût pour la poudre et le même sens de la mesure lorsqu'un matin, avec toute sa brigade, il partit en manœuvre dans un camp à une vingtaine de kilomètres de la ville. Il portait le fusil mitrailleur et avait réussi à se procurer dix chargeurs complets de cartouches d'exercice en prévision de l'embuscade qui constituait le thème de la manœuvre. Pendant le trajet, il se

délectait donc par avance à la pensée du feu d'artifice qu'il allait ainsi pouvoir tirer.

Malheureusement pour lui, l'élément adverse avait subodoré l'embuscade et l'avait évitée, si bien que, vers la fin de l'après-midi, la manœuvre s'était terminée sans que P. ait pu tirer un seul coup de feu. Alors, marri mais non découragé, il trouva une autre idée : dans le camion qui le ramenait à Nîmes avec les autres, il baissa la ridelle arrière, mit le fusil mitrailleur en batterie et tira une longue rafale sur la première voiture qui fit mine de le doubler. Dans la nuit tombante, les flammes crépitèrent à la bouche de l'arme et l'automobiliste visé donna un gigantesque coup de frein qui manqua de l'envoyer dans le fossé.

Les occupants du camion applaudirent bruyamment et Gilbert P., enhardi et mis en joie, continua son manège sur toutes les voitures qui s'approchaient, si bien que le convoi militaire entra dans Nîmes escorté à cent mètres de distance par une cohorte de voitures roulant à faible vitesse. De plus en plus joyeux, P. continua à tirer sur les voitures en ville, et un agent de police qui réglait la circulation essuya deux ou trois rafales au passage, dont il partit illico rendre compte à ses supérieurs.

C'est ainsi que Gilbert P., ayant échappé de peu au fort de Vincennes en février 1958, se retrouva en février 1960 enfermé au fort de Nîmes.

Chapitre 15

POURSUITE SUR LES TOITS

Quelques jours après le retour d'O.M. et J. du Fort de Vincennes, je fus réveillé en sursaut vers deux heures du matin. Autour de mon lit, je découvris un groupe de gens encagoulés.

"Debout !" cria leur chef d'une voix caverneuse, tandis que deux autres me retournaient pour me lier les mains dans le dos.

J'avais compris : l'heure était venue pour les candidats à la *Khommiss* de subir le "kryptage", bahutage spécial à leur intention. De fait, d'autres victimes étaient déjà rassemblées dans le couloir, et la *Khommiss* ancienne – car c'était évidemment elle sous les cagoules – nous emmena tous vers le lieu des épreuves.

Mais je ne peux rien dire de plus : l'ensemble des épreuves était secret et tout candidat faisait le serment, avant le début du parcours, de ne jamais en dévoiler la nature.

Si l'architecture de l'École polytechnique de Palaiseau est "fonctionnelle", c'est-à-dire dépourvue de recoins inutiles, celle de la montagne Sainte Geneviève était constituée de bâtiments érigés les uns après les autres au fil de son histoire, aux cloisons vingt fois déplacées pour s'adapter à de nouveaux besoins, raccordés les uns aux autres par des couloirs anguleux et des demi-escaliers. L'ensemble laissait donc subsister – entre les cloisons, sous les combles et dans les sous-sols – d'innombrables recoins invisibles ou inaccessibles. Ceux-ci faisaient la fortune des missaires d'antan qui y installaient des *binets* clandestins – abréviation de *cabinets* – dans lesquels ils se réunissaient, généralement de nuit, pour préparer leurs grandes opérations. Après quoi, afin de refaire leurs forces, ils organisaient pour leur propre compte une "opération steak" autour d'un gros gril électrique, avec de l'huile, du sel, plusieurs kilos de beefsteak coupés en tranches, et bien sûr une caisse de bouteilles de vin rouge.

Les règles de l'opération steak interdisaient l'emploi du tire-bouchon : l'ouverture des bouteilles devait s'effectuer par décolletage, c'est à dire en détachant proprement la collerette par un coup de lame de sabre bien ajusté. Malheureusement les polytechniciens n'avaient pas de sabre, et leur épée n'avait ni la masse ni le profil adéquats pour un tel exercice. Aussi fallait-il remplacer trivialement le sabre par un couteau à manche métallique plat et

lourd, manié par la lame ; et en dépit du profil prétendument adéquat de mon couteau à manche métallique plat et lourd, mon premier essai de décolletage se traduisit par le massacre d'un goulot dont les éclats déchiquetés volèrent à travers la pièce, tandis que le vin s'écoulait bruyamment sur le gril incandescent.

Mais le repas d'intronisation de la nouvelle *Khommiss* fut beaucoup plus qu'une simple opération steak : ce fut un véritable festin organisé dans le *Styx*, entre la chaufferie et l'entrée des égouts. Tout se passa fort bien jusqu'au moment du dessert où, comme je terminais ma crème glacée, je reçus un grand choc sur le crâne et vis les morceaux d'une assiette voler autour de moi. En me retournant, je vis mon prédécesseur de la *Khommiss* ancienne tenant encore dans sa main le rebord de l'assiette en question.

"Ça ne va pas, non l" m'écriai-je en tâtant ma tête endolorie.

Pour toute réponse, je perçus un vacarme de cris et de vaisselle cassée : systématiquement, tous les plats et toutes les assiettes qui avaient servi au festin étaient sacrifiés sur la tête des nouveaux missaires, dans un rituel destiné à en éprouver la solidité. Sur la mienne, un saladier encore à moitié plein succéda à la première assiette, après quoi l'assiette à dessert vint ajouter ses reliquats de crème glacée à la graisse de poulet et à la vinaigrette qui enduisaient déjà mes cheveux.

"Ça va bien ?" me demanda mon prédécesseur avec sollicitude en concluant la série par une dernière assiette, qui devait être celle du saumon à la mayonnaise.

Tout allait très bien pour moi, contrairement à O.M. à qui son prédécesseur, un peu éméché, avait tenté de casser la poêle à frire sur la tête. Sans succès, d'ailleurs.

J'étais entré dans la *Khommiss* en qualité de *pitaine court-jus*, spécialiste en montages électriques. O.M., lui, y était entré comme *pitaine clés*, c'est à dire chef cambrioleur, spécialisé dans la fabrication des clés destinées à ouvrir à la *Khommiss* toutes les portes qui pouvaient servir à ses noirs desseins : son habileté en la matière était en effet extraordinaire, et il avait déjà contraint un grand fabricant de cadenas à modifier son modèle "de sécurité" en lui dévoilant comment, à l'aide d'une simple lame, il l'ouvrait sans coup férir. J'étais d'ailleurs fort surpris qu'on eût réussi à le maintenir enfermé pendant quarante jours au fort de Vincennes sans qu'il parvienne à y fabriquer la clé des champs. Mais nul doute qu'il saura fabriquer un jour la clé du paradis afin d'échapper plus tard au courroux du grand Saint Pierre et de son

adjudant de service, probablement chargés d'intercepter l'âme noire des ex-missaires lors de leur ultime antibêta.

Mais en attendant, le démon des fausses clés ne tarda pas à reprendre possession de son âme noire, et je le vis arriver un soir dans mon casert en tenue de sport.

"J'aurais besoin de toi".

Nous nous comprenions à demi-mot. J'enfilai mon survêtement et le suivis. Il m'amena dans la "fosse aux ours", petite cour carrée en contre-bas de l'amphi Arago. Là se trouvaient les laboratoires de physique, avec un atelier dont il convoitait les machines-outils afin de fabriquer ses clés autrement qu'à la lime. Dans ce vaste dessein, mon rôle était simplement de faire le guet.

C'était un dimanche soir et il faisait noir. Au-dessus de nous, dans l'amphi Arago, le bruit d'une capture nous avait indiqué que le capitaine Jacquet était posté au bêta, mais il n'y avait aucune raison pour qu'en sortant de là il eût l'idée de descendre dans la fosse aux ours. Je me postai donc au pied de l'échelle métallique qui en constituait l'unique accès, tandis qu'O.M. partait crocheter la porte de l'atelier à la lueur d'une lampe de poche.

Il devait être un peu plus de onze heures et demie lorsque le capitaine abandonna sa faction. Je lançai le signal d'alarme convenu. O.M. sortit rapidement de l'atelier pour aller se cacher dans l'embrasure d'une porte, tandis que je me cachais dans un autre recoin. Je notai que le capitaine était accompagné d'un adjudant et du veilleur de nuit, flanqué de son inséparable lampe-torche de forte puissance. Dans quelques secondes, ils tourneraient à droite au bout de la galerie à claire-voie qui nous surplombait, et la voie serait libre.

C'est alors que, d'un geste, le capitaine ordonna aux deux autres de tourner à gauche et de descendre l'échelle métallique. La fosse aux ours était devenue le piège à rats.

Je restai un moment paralysé par la surprise. Mais la lampe-torche commençait à éclairer la fosse et il n'y avait pas une seconde à perdre. Alors je me précipitai vers l'escalier des laboratoires de physique, à l'autre extrémité de la façade, et c'est ainsi que le drame arriva : O.M. déboula de sa cachette au moment précis où j'arrivais à sa hauteur. Le choc fut violent et O.M., renversé, roula par terre juste au moment où le faisceau de la lampe nous atteignait.

"Halte là !" cria le capitaine à l'adresse de ma silhouette fuyant vers les escaliers, tandis qu'O.M. se relevait, penaud.

Je m'engouffrai dans le bâtiment sans me retourner et attaqua l'escalier en courant. J'avais à peine atteint le deuxième étage que déjà le capitaine et l'adjudant l'attaquaient à leur tour. Je parvins en courant au troisième étage, puis au quatrième et dernier qui débouchait sur une petite terrasse. Deux autres portes y donnaient. Je me précipitai vers la plus proche mais ne pus l'ouvrir. Je me ruai alors sur la seconde, mais sans plus de succès. Le capitaine arrivait au troisième étage. Il ne me restait qu'une issue : les toits.

L'accès des toits n'était malheureusement guère alléchant : il fallait se hisser sur un muret, passer au-dessous d'une grille en s'y suspendant des deux mains – les pieds dans le vide au quatrième étage – puis faire un rétablissement pour se caler dans la gouttière, de l'autre côté. Mais le capitaine franchissait les dernières marches, ce qui coupa court à mes hésitations : j'eus tout juste le temps de parvenir jusqu'à la gouttière – heureusement large et solide – et de m'y coucher avant qu'il ne fît irruption sur la terrasse.

"Voyez cette porte !" l'entendis-je crier à l'adjudant.

Je me doutai que, de son côté, il essayait d'ouvrir la seconde et que, les trouvant fermées l'une et l'autre, il parvenait à la même conclusion que moi : la seule issue était les toits. Il y eut une période de silence suivie d'une manœuvre d'intimidation : "Descendez de là, je vous ai reconnu !" lança sa voix en direction du toit.

Couché dans ma gouttière, j'avais l'impression que le bruit de mon cœur allait me trahir tant il battait fort. Sur la terrasse, il y eut un long conciliabule à voix basse, puis le silence s'installa, me laissant dans la perplexité : étaient-ils repartis sans bruit ? M'attendaient-ils ?

L'horloge de l'église Saint Etienne du Mont sonna minuit moins le quart. Si à une heure moins le quart, dernier délai, je n'étais pas dans mon lit, la ronde me pointerait absent à l'appel et toutes mes tentatives se seraient faites en pure perte.

Silencieusement, je me mis à inspecter les lieux : le toit, en forte pente, était entièrement entouré par la gouttière, apparemment solide mais toutefois en surplomb, ce qui me donnait un frisson quand je regardais vers le bas. La présence de fenêtres à tabatière me donna une lueur d'espoir et je rampai jusqu'à la première ; mais elle ne s'ouvrit pas, pas plus que les suivantes.

De proche en proche, je parvins ainsi à l'autre angle du toit. Je le contournai et rampai jusqu'au suivant, où je me retrouvai au-dessus d'un autre toit, perpendiculaire au premier, mais malheureusement situé trois ou quatre mètres plus bas. Alors il fallait me résigner : la seule issue restante était la terrasse. Tristement, je fis demi-tour et revins vers mon point de départ. Là, silencieusement, je refis mon numéro de voltige pour descendre. Mes sens étaient aux aguets, mais la terrasse était déserte. À pas de loup, je m'approchai de la porte donnant sur les escaliers.

"L'un des trois m'attend certainement là derrière" pensai-je.

Je posai la main sur le pommeau et poussai d'un geste violent, prêt à dévaler les escaliers pour prendre l'ennemi par surprise.

Mais la porte ne s'ouvrit pas : avant de repartir, ils l'avaient refermée à clé.

Minuit un quart sonna à Saint Etienne du Mont. Il me restait une demi-heure avant l'appel.

En pareille circonstance, les agents secrets et autres super-policiers de cinéma sortent de leur poche le petit objet miniaturisé qui fait fondre les serrures par un faisceau laser, déploie une échelle de corde et dégage un gaz paralysant pour neutraliser les poursuivants. Moi, je n'avais en poche que le petit trousseau de crochets fourni par O.M. à tous les missaires, un peu comme une trousse d'urgence. De plus, je n'avais pas son doigté et il me fallut très longtemps avant de parvenir à ouvrir l'une des deux autres portes, qui donnait sur un escalier intérieur. Mais là, enfin, la chance me sourit : au bas de l'escalier se trouvait une simple porte vitrée, non fermée à clé. Elle donnait sur les jardins du Général, et je la franchis avec allégresse.

Il n'y avait pas un chat dans le jardin. Et pour cause : s'il y en avait eu un, les lévriers du Général n'en auraient fait qu'une bouchée. Sans doute trompés par mon odeur de gouttière, ils se ruèrent sur moi avec des imprécations que je crus devoir interpréter comme malveillantes. Je ne dus mon salut qu'à une retraite immédiate vers la porte vitrée, contre laquelle ils se mirent à sauter furieusement en accompagnant d'aboiements rageurs ma remontée dépitée vers la terrasse.

Comme dans l'histoire de l'œuf à la coque, j'étais ramené au problème précédent.

Minuit et demie sonna à Saint Etienne du Mont.

C'est alors que je repensai au second toit, à l'angle opposé des laboratoires. C'est une solution que j'avais initialement rejetée, mais qui apparaissait maintenant comme la seule possible : le saut dans le noir d'un toit sur l'autre !

Je repassai dans ma gouttière et refis le même chemin, en essayant de me persuader que, tout compte fait, ce n'était pas si difficile de sauter d'un toit sur l'autre. Mais je n'avais pas encore réussi à me convaincre pleinement quand j'arrivai sur les lieux ; et là, la vue du dénivelé ruina tous mes efforts d'auto-suggestion : il était très haut, et pour tout arranger, un câble de paratonnerre courait tout le long de la ligne de faîte du toit inférieur.

J'hésitai quelque temps, mais il fallait se décider. J'enjambai donc la gouttière et m'y suspendis par les bras. Aussitôt, je me mis à me balancer d'avant en arrière : la gouttière était tellement en surplomb que mes pieds ne touchaient pas le mur. J'eus un moment de panique et je tentai de remonter. Mais je n'y parvins pas : mes bras commençaient à me faire mal. Je me balançais toujours. La nuit était noire. Une sueur froide m'envahit. Je fermai les yeux et lâchai tout.

Je me retrouvai à quatre pattes sur le toit inférieur, de part et d'autre du câble du paratonnerre, stupéfait que tout eût si bien marché.

Une heure moins le quart sonna. Je courus le long de la ligne de faîte et trouvai une issue pour descendre sur le toit de l'amphi Arago. À partir de là, j'étais en terrain connu et je pus descendre vers le rez-de-chaussée.

La ronde démarrait de la salle de service tandis que je traversais la cour centrale au pas de course pour me précipiter vers l'escalier menant à ma chambre. Tout était calme. Le temps que la ronde parvienne au quatrième étage, ma respiration avait repris son rythme normal et, comme au retour du *bran* de l'École normale, j'arborais le sourire du dormeur-innocent-qui-fait-de-beaux-rêves.

Chapitre 16

LE POINT GAMMA

Le premier *bran* nocturne de nos prédécesseurs de la *Khommiss* ancienne, après leur intronisation, avait été de murer l'officier de permanence dans la salle de service pendant son sommeil, avec une cloison en briques dûment cimentée. Cela avait fait rire tout le monde, sauf l'officier de permanence. Notre propre *bran* inaugural consista à voler la voiture des caissiers et à la hisser à l'intérieur du bâtiment Joffre jusque devant leur bureau, où ils la retrouvèrent le lendemain matin sans roues, montée sur quatre cales. Cela fit rire tout le monde, sauf les caissiers.

Puis, ce hors d'œuvre était terminé, nous nous attaquâmes au plat de résistance qui nous attendait : l'organisation du Point Gamma, fête annuelle de l'école.

Dans sa définition astronomique, le point Gamma est le premier des deux points en direction desquels le plan de l'équateur terrestre coupe le plan de l'écliptique, langage savant qui signifie simplement que la Terre passe au point Gamma fin mars, au début du printemps. Pour des raisons inconnues, l'École polytechnique n'y passait, elle, qu'au mois de mai, se transformant pour la circonstance en une immense kermesse qui convertissait ses plus grandes salles en salles de bal et les autres en petits bars décorés selon la fantaisie de leurs auteurs. Comme, en plus de l'éclairage et de la sonorisation, chacun avait à cœur d'installer son propre point de restauration – gril à merguez ou bain-marie à saucisses, électriques l'un et l'autre, sans compter le percolateur – et comme, de surcroît, les responsables de la décoration des cours extérieures exigeaient qu'elles fussent éclairées *a giorno*, il en résultait l'obligation d'installer une puissance électrique gigantesque qu'il était exclu de prendre sur les circuits existants.

C'est là qu'intervenait mon rôle de pitaine court-jus : j'étais chargé d'approvisionner et de transporter d'énormes câbles électriques, puis de les tirer à travers toute l'école et de les brancher en partant de ces cabines accueillantes dont l'entrée s'orne d'une grande étincelle et d'une tête de mort aptes à décourager les électriciens amateurs. C'est pourquoi l'électricien professionnel de l'école était chargé de veiller à mon initiation.

Aux Etats-Unis, un chauffard fut un jour condamné à la chaise électrique pour avoir écrasé plusieurs personnes sur la route. Mais, quand on abaissa

l'interrupteur, rien ne se produisit : c'était logique, il était mauvais conducteur.

L'électricien de l'École, lui, était bon conducteur : lorsqu'on lui désignait une prise de courant en lui demandant "est-ce du 110 ou du 220 volts ?", il y introduisait l'index et le médius et les ressortait en vous disant "c'est du 220 volts". Ce talent était d'une grande utilité car ce vieux quartier de Paris était alimenté en "diphasé 5 fils", une curieuse combinaison où, selon les fils que l'on choisissait pour un branchement, on obtenait 110, 150 ou 220 volts, le tout dans un fatras de connexions et de barres de cuivre qui me semblait échapper à toute logique. Pour tout arranger, comme l'ensemble alimentait entre autres les laboratoires de physique où certaines expériences devaient marcher nuit et jour sans interruption, il était exclu de couper le courant pour effectuer un branchement, ce qui me procurait des sensations ineffables à chaque fausse manœuvre.

L'électricien professionnel évoluait au milieu de tout cela avec une aisance qui ne manquait pas de m'impressionner. Malheureusement il ne m'impressionna pas très longtemps car, à ce jeu, il prit un jour une sévère décharge, qui l'eut laissé tout à fait impavide en temps normal mais qui, ce jour là, le surprit alors qu'il était juché tout en haut d'une échelle. C'est ainsi que je découvris qu'on pouvait se casser une jambe par électrocution.

Toujours est-il qu'un mois avant le Point Gamma et jusqu'à la fin de l'année scolaire, je me retrouvai seul électricien de l'école. Cette promotion soudaine ajouta à la panoplie de mes activités celle de dépanneur attitré. Mon principal client durant cette période fut le chef cuisinier, un alsacien bon teint dont toute la cuisine marchait à l'électricité et qui avait le tort, tous les matins vers onze heures, d'allumer simultanément tous ses fourneaux. Cela provoquait généralement sur la ligne une surtension telle qu'elle faisait sauter le disjoncteur, situé précisément à l'intérieur d'une de ces cabines à étincelle et tête de mort dont seul je détenais la clé. Alors je voyais apparaître la toque blanche du chef à la porte du binet que je m'étais aménagé et dont je lui avais confié le secret. En échange de mes services, j'avais généralement droit à une tranche de jambon épaisse d'un centimètre que je dévorais avec un appétit à toute épreuve : j'avais depuis longtemps renoncé à boutonner jusqu'en haut le pantalon de mon *grand U*.

C'est toutefois en d'autres circonstances que je connus la plus belle satisfaction de mon règne d'électricien. C'était un dimanche soir, et un méfait commis quelques jours plus tôt me maintenait enfermé au micral pendant que les autres étaient dehors. Je me morfondais ferme lorsque, vers vingt

heures, le verrou glissa à l'extérieur de la porte et le capitaine de service entra. Je vis tout de suite qu'il avait l'air gêné : "Voilà, m'expliqua-t-il d'une voix embarrassée, toutes les lumières viennent de s'éteindre brusquement chez le colonel major, et personne ne sait comment faire..."

Je partis fièrement, avec ma boîte d'outillage, réparer la panne. Puis, devoir accompli, c'est la tête haute que j'allai réclamer à la salle de service qu'on voulût bien me rouvrir la porte du micral afin que je pus finir d'y purger ma peine. Je me sentis très proche de Cincinnatus, qui était retourné à sa charrue après avoir sauvé Rome, et j'envisageai de profiter de ma détention pour entreprendre la rédaction de mes mémoires. Je suis sûr que, si Pierre Corneille – écrivain de talent, lui aussi – avait connu mon histoire, il en aurait tiré une nouvelle pièce sur ce thème du Devoir et de l'Honneur.

Le Point Gamma arriva. En supplément de toutes ses tâches, la *Khommiss* était responsable du service d'ordre, ce qui la conduisait entre autres à fermer hermétiquement les bêtas qu'elle avait habituellement pour mission d'ouvrir, et à y effectuer des rondes fréquentes pour s'assurer qu'aucun resquilleur ne tentait de s'introduire sans payer.

"Grandeur et servitude..." me lança un capitaine goguenard en me voyant posté au bêta du Gay-Lu, qu'il venait faire visiter à toute sa famille comme une curiosité locale.

Cela ne l'empêcha pas, quelques jours plus tard, de revenir se poster lui-même devant le grillage, mystérieusement descellé à nouveau dans l'intervalle : la vie avait repris son cours normal.⁵³

La *Khommiss* s'était aménagé un quartier général inexpugnable – le binet K – sous les combles de l'amphi Arago. Invisible de l'extérieur, niché au fond d'un recoin situé sous un toit, il était perché en un lieu inaccessible à qui ignorait certains détails, et on n'y entrait que par un minuscule guichet percé à mi-hauteur dans une cloison patinée par le temps. Nous avions muni ce guichet d'une porte métallique récupérée dans une décharge, elle aussi suffisamment rouillée pour avoir l'air abandonnée depuis des années.

Dans cet antre spacieux, on installa un bar avec de l'eau courante, puis des chaises, des divans, des lits et des tapis. Il me revint la charge d'y installer, outre l'éclairage courant, un éclairage dosé et intime pour nos bals clandestins du samedi soir. Ces soirs là, en effet, nous allions retrouver nos cavalières en ville et leur faisions faire le bêta par une porte discrète pour les amener jusqu'au binet.

C'est là en général que les ennuis commençaient, non que ces demoiselles fussent réticentes, mais parce qu'il existait une incompatibilité manifeste entre l'étroitesse des jupes, la fragilité des bas et la géométrie du guichet, étroit et haut placé. Il nous fallut quelque temps pour mettre au point une solution, consistant à prier ces demoiselles de se mettre à l'horizontale en se tenant le plus raides possible, ce qui permettait de les enfiler dans le guichet comme dans un four de boulanger moyennant deux paires de bras solides de part et d'autre.

Cela étant fait, le bal commençait et l'intensité de mon éclairage intime s'amenuisait progressivement au fil des heures jusqu'à ne laisser subsister qu'une petite veilleuse colorée.

"Cela n'est pas bien !" me direz-vous d'un ton sévère.

Certes. Mais songez que le père Charles de Foucault, dont personne ne songerait aujourd'hui à mettre en doute la haute valeur morale, avait été autrefois mis à la porte de l'institution où il était pensionnaire pour avoir installé une jeune fille à demeure dans sa chambre, où il l'enfermait dans une grande malle lorsque besoin était de la camoufler. Cela prouve que tous les espoirs de canonisation ultérieure me restaient permis moyennant un repentir adéquat, ce qui était heureux car, à l'inverse, mes espoirs de finir un jour major de l'X s'amenuisaient exactement comme mon éclairage gradué du samedi soir : à Pâques de l'année 1958, même la petite veilleuse colorée s'était définitivement éteinte de mes éphémères rêves de gloire.

Car hélas, entre un Point Gamma, un bal clandestin et quelques autres équipées nocturnes, il y avait aussi de temps à autre des contrôles et des examens.

Chapitre 17

LES PARAS ATTAQUENT

Afin de nous obliger à travailler, la Direction des Études avait imaginé, en plus des examens à date fixe et des compositions de contrôle, un système diabolique d'interrogations orales inopinées : tous les jours vers midi, tandis que le cours du matin s'achevait dans un des amphithéâtres, un employé venait afficher sur un tableau le nom des élèves tirés au sort pour aller passer, l'après-midi même, une colle de mathématiques, de physique ou de mécanique. Puis l'employé partait vaquer à d'autres occupations tandis que, vers midi et demie, le cours s'achevait.

La sortie de l'amphithéâtre ressemblait alors à une explosion : toute la promotion comme un seul homme se ruait vers le tableau d'affichage, qui était quotidiennement témoin d'une gigantesque mêlée ouverte. Le but de cette mêlée n'étant pas la possession d'un ballon mais la lecture des noms marqués sur une feuille, elle se transformait rapidement en une pyramide humaine dans laquelle chacun essayait de se jucher sur les épaules de son voisin de devant afin de mieux voir.

Après quoi les uns partaient vers le réfectoire, soulagés, en se disant qu'ils y avaient échappé pour cette fois, tandis que les autres partaient tristement vers leur salle d'étude, négligeant leur repas afin de gagner une heure sur la révision de leur cours – quand ce n'était pas sur sa première lecture.

Nous suivions tous les mêmes cours : notre cursus était constitué par un tronc commun général sans aucune option, mais assez éclectique. La chimie nous était enseignée par le professeur Jacqué et la physique par le professeur Leprince Ringuet, alias "le Prince de Mésonka", du nom d'une particule élémentaire de la physique nucléaire – le méson K – dont on lui attribuait la paternité. Nous avions aussi des cours d'architecture, des cours d'"écounomie poulitique" – selon la prononciation du professeur Divisia – et des cours d'astrophysique sous la conduite du professeur Tardi. L'actualité spatiale de 1958 était celle des Spoutnik soviétiques, premiers satellites artificiels de la terre, mais la banlieue terrestre n'était qu'un hors d'œuvre dans notre cours d'astrophysique, qui calculait la fréquence de pulsation des étoiles doubles et la densité des galaxies lointaines dans le but évident de nous ouvrir de vastes horizons et de nous faire voir ainsi le monde par le petit bout de la lorgnette.

J'ai toujours été intrigué par la vision du monde que peuvent avoir les gens qui affirment voir les choses par l'autre bout de la lorgnette : chaque fois que j'ai regardé à travers une lorgnette par le grand bout, je n'y ai vu qu'un petit trou rond très lointain au milieu duquel les objets apparaissaient minuscules et insaisissables. Mais il est certain, bien sûr, que ceux qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez ont intérêt à user de cet artifice pour se donner l'impression de le contempler à une très grande distance, entre la cuisse de Jupiter et le nombril du monde. L'un des mérites de notre cours d'astrophysique était de récuser cette vision mesquine des choses, et le professeur Tardi donnait lui-même l'exemple en passant de longues heures chaque jour à observer le ciel par le petit bout de sa lunette astronomique, sous la coupole de la tour Umb.

Cela étant, j'ai visité un jour le planétarium de New York où, pour orienter les visiteurs vers les thèmes spécifiques aux diverses salles, chaque couloir était balisé par un panneau indiquant par exemple "Étoiles et Constellations" ou bien "Nébuleuses et Galaxies". Le dernier couloir à droite, lui, était fléché "Système solaire et Toiletttes", ce qui prouve, en dépit de certaines légendes, que les astronomes savent tout de même garder les pieds sur terre.

Compte tenu de sa longue tradition militaire, l'École polytechnique se devait d'enseigner également l'histoire. Le soin en était confié à un vieux professeur sympathique et revanchard du nom de Tuffrau, qui se délectait chaque fois qu'il citait une victoire de Napoléon : "Ce jour là, on les a eus !" commentait-il avec délectation, en se frottant les mains de satisfaction rétrospective.

La tradition voulait que, chaque année, l'un de ses cours fût marqué par une cérémonie commémorant le jour où, pour tenter de faire pousser quelques cheveux sur son crâne chauve, une promotion fort ancienne avait fait fonctionner un arrosoir au-dessus de sa tête dans l'amphithéâtre. La commémoration se faisait dans le même local ; tous les élèves du premier rang venaient y prendre place en *grand U*, suivis au deuxième rang d'élèves en tenue kakie numéro 1, puis en tenue kakie numéro 2 au troisième rang, et ainsi de suite en passant par le survêtement de sport et la tenue de combat avec casque lourd, jusqu'au dernier rang où les élèves s'installaient en pyjama enroulés dans une couverture. Dès que le professeur entrait, toute la promotion entonnait en chœur la chanson commémorative, qui s'achevait sur l'air de "taïaut ! taïaut !" :

"Pousserais-tu, o poil de son crâne,

*Pousserais-tu si l'on t'arrosait ?
Tuffrau ! Tuffrau ! Tuffrau !".*

Mais, en dépit de toutes ces exhortations, le crâne du professeur Tuffrau restait obstinément chauve.

Nous avions, un jour, posé une colle au professeur Tuffrau : "1515, c'est Marignan, bien sûr ; mais 1551, qu'est-ce que c'est ?". Le professeur Tuffrau nous avait trouvé toute une liste d'événements historiques susceptibles de s'être passés à cette date, mais il n'avait pas trouvé la bonne réponse, celle que tous les habitués du tiercé des courses de chevaux auraient trouvé tout de suite : "1551, c'est Marignan dans le désordre".

Car le tiercé est une brillante invention polytechnicienne, et une preuve de plus que l'on peut tout faire dire au calcul des probabilités et à la présentation des statistiques. Il n'était pas évident, en effet, de parvenir à faire d'un seul coup le bonheur des Français et celui de leur ministère des Finances.

Cela étant, dans tout cet ensemble, la matière reine était les mathématiques. Celles-ci étaient réparties en deux cours : l'un d'algèbre et de géométrie donné par le professeur Gaston Julia – qui camouflait derrière un masque de cuir l'absence de son nez, arraché par un éclat d'obus pendant la Grande Guerre – et l'autre d'analyse, donné par le professeur Paul Lévy et richement doté en intégrales en tous genres, dont certaines avaient assuré la célébrité de leurs inventeurs, telle l'intégrale de Lebesgue ou celle de Dirichlet.

Le professeur Lévy faisait ses cours en parlant confidentiellement à son micro, fixé à son cou. Il avait une petite voix flûtée à laquelle les haut-parleurs ajoutaient quelques reflets métalliques. Malgré cela, l'intégrale de Lebesgue par Paul Lévy sonnait moins harmonieusement à l'oreille que l'intégrale de Beethoven par Wilhelm Furtwängler, chef d'orchestre vedette de l'époque.

On subissait déjà, dans tout l'enseignement français, les ravages des mathématiques dites "modernes", nom donné à un mélange d'ingrédients fort anciens attribués entre autres à Évariste Galois, et aussi à un mathématicien allemand du nom de Cantor qui avait passé vingt ans de sa vie dans un hôpital psychiatrique – destinée fréquente chez les génies, paraît-il.

J'ai lu, sous la plume d'un mathématicien contemporain, que la principale réussite de Cantor était d'avoir disqualifié l'usage du bon sens dans les mathématiques. De ce point de vue, sa réussite était totale dans les cours de l'X, où les démonstrations se faisaient en premier lieu dans un espace à une infi-

nité non dénombrable de dimensions. De là, on déduisait quelques simplifications applicables au cas particulier de l'espace à une infinité dénombrable de dimensions. Le cas tout à fait particulier de l'espace à n dimensions était rapidement évoqué dans le dernier alinéa du chapitre. On ne s'abaissait jamais à considérer le cas $n = 3$, indigne d'une École d'un si grand renom.

On ne s'abaissait jamais non plus à enseigner l'arithmétique vulgaire, pourtant indispensable aux fonctionnaires et agents de l'Etat désireux de calculer le régime de leur indemnité de résidence grâce aux éclaircissements fournis par le décret n° 54.541 du 26 mai 1954, qui stipulait : *"Les taux ci-dessus fixés s'appliquent : pour le personnel bénéficiant d'une rémunération principale comprise entre la rémunération afférente à l'indice 100 et le triple de cette rémunération à la rémunération effective perçue, majorée du tiers de la différence entre le triple de la rémunération afférente à l'indice 100 et la rémunération effectivement perçue, pour les personnels bénéficiant d'une rémunération égale ou supérieure au triple de la rémunération afférente à l'indice 100 à la totalité de la tranche égale au triple de la rémunération afférente à l'indice 100, majorée des trois quarts de la rémunération supérieure à cette tranche"*.

Comme dit la sagesse populaire, il n'y a pas besoin de sortir de Polytechnique pour comprendre ça.

La mécanique nous était enseignée par le professeur J. Mandel dans l'amphi Gay-Lussac, où il alignait ses équations à la craie sur un grand tableau, capable de coulisser de haut en bas sous l'action d'un moteur électrique et même de s'escamoter entièrement en position haute, dégageant alors sur toute sa largeur un grand réduit destiné aux expériences de chimie. J. Mandel aimait bien jouer avec les boutons de commande : il commençait son cours en écrivant tout en haut du tableau en position basse ; puis, parvenu à mi-hauteur, il le faisait monter de cinquante centimètres pour pouvoir continuer à écrire sans se baisser.

En fait de mécanique, c'est celle du tableau qui accapara le plus mon attention. Je fis part de mes impressions à André Goulley, qui opina mais me signala une difficulté : quelques minutes à peine avant le début du cours, un employé de la Direction des Études venait effectuer une vérification de la bonne marche du tableau et de son boîtier de commande, ce qui excluait de le "trafiquer" à l'avance. Nous ne disposions donc que de quelques instants entre cette vérification et le début du cours pour nous glisser subrepticement dans le réduit derrière le tableau et nous camoufler sous la table d'expérien-

ces, munis d'une tenaille, d'un rouleau de chatterton et d'un tournevis (la mécanique étant, comme chacun sait, la mère de toutes les vis).

"Fixe !" cria la voix du capitaine de service de l'autre côté du tableau.

Un grand bruit de pieds nous indiqua que tous les élèves se levaient à l'entrée du professeur, puis se rasseyaient sur un signe. J. Mandel commença à exposer son cours, à quelques centimètres de nous.

"Pourvu qu'il ne lui vienne pas à l'idée de le faire monter prématurément !" pensai-je en m'activant fiévreusement sur les connexions du boîtier de commande.

Le professeur Mandel parlait précisément de translation et de rotation. Le claquement de sa craie sur le tableau résonnait étrangement dans notre réduit.

"Ça y est !" me prévint Goulley à l'oreille en finissant de coller la dernière bande de chatterton.

Un escalier extérieur permettait de contourner l'amphi et d'entrer par le haut, où le plancher se trouvait juste au-dessus de la ligne de vision de l'officier de service, assis tout en bas au pied de l'estrade : en rampant le long du mur du fond, on pouvait donc se faufiler sans être vu, tandis que J. Mandel poursuivait sa démonstration : "Le mouvement tourbillonnaire de vecteur oméga...".

Les équations se succédaient sur le tableau. J. Mandel approchait du niveau où, habituellement, il se décidait à actionner la commande de montée. Goulley et moi suivions la démonstration avec une attention qui aurait dû surprendre un esprit soupçonneux.

"Lorsque le champ de forces dérive d'un potentiel..."

J. Mandel interrompit sa phrase pour appuyer sur le bouton "montée". Le tableau se mit à monter lentement et parcourut ainsi quelque cinquante centimètres, puis le professeur appuya sur le bouton "arrêt".

Mais son tableau ne s'arrêta pas.

Surpris, il recommença sa manœuvre, puis appuya sur le bouton "descente", mais sans plus de succès : inexorablement, le tableau monta jusqu'au plafond, découvrant derrière lui un énorme placard écrit en grosses lettres à la peinture rouge : "A POIL LA D. E.".

La D. E. était la Direction des Études, celle que l'on accusait toujours de tous les maux. Aussi le placard eut-il un gros succès. Même J. Mandel jugea bon d'en rire. Quant au Directeur des Études, R. Chéradame, il n'en était

plus à sa première avanie, surtout depuis la nuit où nous avons fait exploser son effigie dans la cour d'honneur – ainsi que les vitres de la salle de service par ricochet – après avoir réveillé toute la promotion par un grand fracas de musique diffusée à travers des haut-parleurs géants.

Chaque promotion avait ses propres professeurs. Ainsi, tandis que J. Mandel enseignait la mécanique à ma promotion, M. Roy faisait de même devant nos anciens dans l'amphi Arago. C'était par une belle journée de mai, et le cours portait sur l'aérodynamique. Sa voix, captée par un micro et transmise par des haut-parleurs, diffusait à travers tout l'amphi la science du vol des avions.

C'est alors que, progressivement, les lumières s'estompèrent et sa voix s'étouffa. Simultanément, le bruit d'une escadrille de bombardiers en approche enfla dans les haut-parleurs. Puis, au maximum du bruit des moteurs, une grande envolée d'avions en papier descendit en planant de la verrière qui surmontait l'amphi, suivie aussitôt par des parachutes. Sous le premier parachute descendit un chat et, sous les suivants, une dizaine de souris blanches. Le chat était un malheureux félin de gouttière d'un modèle courant, capturé la veille et qui se sauva avec de grands miaulements dès son atterrissage. Quant aux souris, elles avaient été dérobées dans le laboratoire de chimie du professeur Barangé, qui leur inoculait des produits divers afin d'étudier leur métabolisme. Mais, métabolisme ou pas, elles se sauvèrent elles aussi, non sans semer quelque émoi sur leur passage.

Le soir même, le Général de Guillebon convoqua la *Khommiss* et lui posa abruptement la question qui était sur toutes les lèvres : "Y avait-il une allusion politique dans votre bran ?".

La *Khommiss* l'assura que, ce bran étant préparé depuis près d'un mois, elle ne pouvait absolument pas deviner qu'il allait se dérouler précisément le jour où, à Alger en guerre, un grand soulèvement populaire portait "les paras au pouvoir" et provoquait la chute de la Quatrième République.

On était en effet le 13 mai 1958.

Chapitre 18

SUR LES CHAMPS ÉLYSÉES

L'année scolaire se terminait traditionnellement après le défilé du 14 juillet. L'un des privilèges des polytechniciens est en effet de défiler à Paris pour les grandes fêtes nationales, et le privilège allait plus loin encore puisqu'en hommage à la Science mise au service de la Patrie et de la Gloire, ils y défilaient en tête des grandes écoles militaires.

Seulement voilà : à cette époque, ils avaient acquis la réputation de défiler fort mal, et il y avait un certain fond de vérité dans cette réputation...

Il ne faut pas croire, cependant, qu'il soit facile de défiler correctement, surtout à douze de front. En effet, l'unité de défilé – un carré de douze sur douze, soit cent quarante-quatre hommes – est constituée de telle façon que les plus petits se trouvent à l'arrière et les plus grands devant, le plus grand de tous étant placé en "homme de base" à l'extrémité gauche du premier rang. Comme tout le monde doit avancer à la même vitesse et au même pas, il en résulte que les plus grands doivent faire des petits pas et les plus petits des grands pas afin de conserver les distances dans les lignes droites.

Mais la difficulté se corse dans les virages, car les mouvements tournants vers la gauche s'effectuent autour de l'homme de base. De ce fait, celui-ci et ceux qui l'entourent – c'est-à-dire ceux qui ont les plus grandes jambes – restent immobiles ou n'avancent que très lentement pendant la manœuvre de rotation, tandis que ceux qui se trouvent à la pointe opposée du carré – c'est-à-dire ceux qui ont les jambes les plus courtes – doivent au contraire parcourir le trajet le plus long, en faisant d'immenses enjambées pour ne pas perdre le rythme.

Le plus petit de notre promotion – un Corse qui avait des doigts de pianiste mais pas des jambes de coureur à pied – avait parlé de constituer un "syndicat des petits" afin de protester contre cet état de fait. Mais la tradition des défilés resta immuable.

Nos répétitions de défilé s'effectuaient par petits groupes dans la cour de l'École, sans musique. Puis, durant les deux jours qui précédaient le jour J, toute la promotion partait défiler au bois de Vincennes ou au bois de Boulogne derrière une voiture munie de haut-parleurs. A l'intérieur, une bande magnétique se dévidait en diffusant les marches militaires les plus classiques.

Cette voiture était militairement gardée depuis que, l'année précédente, deux missaires s'y étaient glissés par effraction la nuit avant la répétition, pour en ressortir silencieusement quelques instants plus tard. A l'aube, rien ne trahissait leur passage et toute la promotion était partie en car en direction du bois de Vincennes, à une heure matinale où il n'est encore parcouru que par quelques badauds promenant leur chien et par quelques sportifs courant en petites foulées.

Les premières notes de *Sambre et Meuse* jaillirent des haut-parleurs ; le chauffeur se mit en première. "En avant, Marche !" cria l'officier qui commandait la manœuvre.

La cohorte polytechnicienne s'ébranla et commença à défiler en cadence. *Sambre et Meuse* passa en entier. La promotion conserva son rythme de marche pendant les quelques secondes de silence qui précédaient le début de la marche suivante.

C'est alors que la musique attaqua un brillant paso-doble, qui s'enchaîna si parfaitement que la promotion, prise par le rythme, continua de défiler pendant quelques mesures au milieu des "Olés" de l'enregistrement.

D'autres menus incidents émaillaient de temps en temps ces répétitions. Ainsi les spectateurs matinaux purent-ils un jour constater la perte par l'un des élèves de son pantalon de *grand U*, qui resta étendu sur le sol après le passage du dernier rang. L'incident provoqua une inspection immédiate de l'habillement de tout le carré, mais sans aucun résultat : le pantalon avait été dérobé à un élève hospitalisé, et habilement caché sous une vareuse avant la mise en place pour le défilé.

À part cela, les répétitions de défilé se déroulaient en général de façon satisfaisante, et on en retirait l'impression rassurante que, cette fois, les polytechniciens savaient enfin marcher au pas et que tout se passerait donc bien lors du défilé réel. Peut-être cet optimisme eut-il été justifié si les conditions du défilé réel avaient été identiques à celles de la répétition, mais hélas, tel n'était pas le cas : le défilé réel nous tendait une foule de pièges auxquels nous n'étions pas préparés, et que chaque promotion ne commençait à connaître qu'à la fin de ses deux années de présence, lorsqu'elle n'avait précisément plus à se soucier de défiler.

Cela commençait, le matin du jour J, par une activité intense et très matinale, chaque échelon hiérarchique prenant une marge de sécurité confortable pour être sûr de respecter l'horaire défini par l'échelon immédiatement supérieur. C'est ainsi que l'on arrivait au point de rassemblement – en général la

place de l'Étoile – avec une bonne heure d'avance sur l'horaire, ce qui n'était pas trop désagréable par un 14 juillet ensoleillé, qui l'était un peu plus par un 14 juillet orageux, et qui comportait certains risques de pneumonie par un 11 novembre bien frais.

Sous le soleil, sous l'orage ou sous la pluie, l'heure H finissait tout de même par arriver, et le lieu de rassemblement devenait alors le siège d'une intense activité, tous les officiers de toutes les unités criant leurs ordres à leurs troupes : "Garde-à-vous !". "À droite, droite !". "À gauche, alignement !". Les carrés s'organisaient et les officiers vérifiaient les alignements. Puis, peu avant que le Président de la République n'arrive, on mettait les "armes" en position de défilé.

"Arme sur l'épaule droite !" criaient les commandants des compagnies de Saint Cyr.

Les Saint-Cyriens défilaient en effet avec un mousqueton. Les polytechniciens, eux, n'avaient pas de fusil à mettre sur l'épaule droite, sans doute par crainte de les voir le mettre sur l'épaule gauche. En revanche, ils avaient leur épée dans le fourreau, à gauche du ceinturon. Pour l'en extraire, au commandement "Épée, main !", il fallait empoigner le fourreau de la main gauche et le pommeau de la main droite, sortir la lame en tirant tout droit, puis la redresser d'un coup de poignet pour la pointer vers le ciel en la faisant passer devant son nez d'un geste large destiné à l'amener contre l'épaule droite.

Alors, tandis que les Saint-Cyriens dégainaient leur mousqueton, le capitaine responsable de chacun des carrés de polytechniciens se plantait devant ses troupes et criait l'ordre fatidique : "Épée, main !".

C'est alors que le premier malheur se produisait.

Pour le comprendre, il faut savoir que le bicorne déborde assez largement du profil de la tête par devant et par derrière, contrairement au képi porté lors des répétitions qui ne comporte, lui, qu'une courte visière vers l'avant. Par conséquent, là où, à l'entraînement, on avait pris l'habitude d'une certaine aisance pour faire passer l'épée entre la visière de son propre képi et l'occiput à cheveux ras de son voisin de devant, l'espace se trouvait soudain réduit à quelques centimètres entre la pointe avant de son propre bicorne et la pointe arrière du bicorne de devant.

C'est pourquoi, traditionnellement, au commandement "Épée, main !", une vingtaine de bicornes s'envolaient.

Mais tout cela n'était rien en regard du piège le plus traître des défilés : la guerre des musiques.

On s'imagine volontiers qu'il suffit, pour marcher au pas, d'avoir le sens du rythme et d'écouter la musique qui marche devant soi. Cela est tout à fait faux car, en ce temps-là, il n'y avait pas une musique unique, mais autant de musiques que de régiments ou d'écoles, c'est-à-dire, dans le cas du défilé du 14 juillet, de quoi former une brillante cacophonie.

Tel fut le cas le 14 juillet 1958. L'École polytechnique ouvrant la marche, sa musique marchait en tête, suivie du colonel commandant en second – le Général, lui, se trouvait dans la tribune officielle – puis de la garde du drapeau, puis des deux carrés d'anciens, puis des deux carrés de conscrits dont je faisais partie. Aussitôt derrière suivait la musique de Saint Cyr.

Au moment voulu, la musique de l'École polytechnique se mit en marche et commença à jouer. La garde du drapeau s'ébranla.

"En avant, marche !".

Le premier carré de polytechniciens s'ébranla à son tour, puis le deuxième, puis le troisième où je me trouvais, puis le quatrième. Tout le monde marchait bien au pas. Tous les espoirs paraissaient permis. Même la phase difficile du virage à gauche à l'abord des Champs Élysées semblait se dérouler harmonieusement.

C'est alors que se produisit le coup de poignard dans le dos : la musique de Saint Cyr démarra soudain derrière nous, déphasée par rapport à la nôtre, jetant l'émoi et la consternation dans les deux carrés de conscrits non aguerris qui avaient certes appris à marcher au pas sur une musique – fût-ce un paso-doble – mais non sur deux à la fois.

"Ne changez pas de rythme !" cria l'homme de base du troisième carré, juste à ma gauche.

Facile à dire : déjà le quatrième carré, derrière nous, n'entendait absolument plus "sa" musique et s'alignait inévitablement sur celle de Saint Cyr. Quant à mon troisième carré, il se raccrochait désespérément à son rythme initial, lorsque survint la deuxième trahison : la musique de l'X, parvenue au bout de sa première marche, ne produisit plus que des roulements de tambour, totalement couverts par les cuivres de celles de Saint Cyr.

Ce fut la consternation. Héroïquement, nous tentâmes de nous maintenir au pas à contre-cadence, mais, après une période transitoire où les bras et les jambes se promenèrent en tous sens, le carré en détresse se raccrocha finalement à la musique de Saint Cyr. Mauvaise inspiration, hélas, car au même

moment, lasse de rouler du tambour, la musique de l'X attaqua avec conviction sa deuxième marche !

"Ne changez pas de rythme..." supplia l'homme de base. Mais on sentait dans sa voix que l'angoisse s'y était installée. De fait, quelques instants plus tard, la musique de Saint Cyr achevait à son tour sa première marche et enchaînait sur des roulements de tambour, nous laissant pieds et poings déphasés au rythme des cuivres de celle de l'X. L'homme de base resta muet, bien trop occupé lui-même à savoir sur quel pied marcher.

C'est ainsi que la cohorte arriva – qui sur *Sambre et Meuse* et qui sur *L'artilleur de Metz* – devant la tribune officielle où une troisième musique, fixe celle-là, déversait la *Marche Lorraine* à travers les haut-parleurs.

Ce fut le coup de grâce : on ne voyait plus deux pieds ni deux épées au même niveau, ce au moment précis où l'on passait devant les caméras de télévision. Des spectateurs hilares scandèrent "Un - Deux - Un - Deux". Le Général devait se voiler la face dans la tribune. Le moral des polytechniciens était définitivement abattu : une fois de plus, ils avaient raté leur défilé.

Chapitre 19

ENLÈVEMENT PAR LES ÉGOUTS

C'est à l'issue du défilé que tomba le verdict : sur décision du Ministre des Armées, les quatre derniers de la promotion étaient mis à la porte. Parmi eux figuraient deux missaires, dont O.M.

Ce fut un dur retour aux réalités après une année de folie. Je n'en étais certes pas au même point qu'O.M., mais j'avais fait une dégringolade vertigineuse dans mon classement et j'avais perdu mon rang de crotale.

Au dehors, à travers les épreuves orales du concours, une nouvelle promotion se formait ; une promotion rouge, bien sûr, qui viendrait barbouiller de son affreuse couleur la coupole de la tout Umb et d'où sortirait une nouvelle *Khommiss* qui prendrait le relais.

Mon départ en vacances fut fort triste.

Au retour, un autre choc nous attendait : le commandement avait profité de l'été pour fouiller tous les recoins de l'école, et il avait ainsi découvert et détruit notre beau Binet *Khommiss*. Chacun dut se recaser comme il le put. Goulley et moi trouvâmes à nous installer quelque part sous un toit, au fond d'un très long couloir où s'entassaient de vieux meubles et qu'ensemble nous raccourcîmes de quelques mètres par une cloison de carreaux de plâtre, consciencieusement salie pour lui donner la patine des ans. L'entrée s'effectuait à travers une armoire sans fond qui traînait par là. Le tout, perché comme un nid d'aigle au-dessus de l'amphi Gay-Lussac, nous valut dans la *Khommiss* le surnom de "vautours du Gay-Lu". C'est dans ce nid d'aigle qu'eut lieu la réunion d'organisation du bahutage de la promotion conscrite, pour lequel nous avions décidé de remettre en vigueur une tradition quelque peu délaissée : la "déportation".

Malgré les souvenirs que peut évoquer ce mot, la déportation à l'X n'était pas une épreuve bien méchante : elle consistait à emmener de nuit, à quelques kilomètres de Paris, un certain nombre d'élèves vêtus simplement d'un slip, d'une paire de chaussures et d'une couverture contre le froid, charge à eux de se débrouiller pour rentrer à l'École avant le lendemain matin. L'épreuve était réservée soit à ceux qui avaient fait preuve du plus mauvais caractère pendant le bahutage, soit au contraire à ceux qui s'y étaient montrés les plus débrouillards et en qui on entrevoyait de ce fait de futurs mis-

saies. Pour ces derniers, l'épreuve devenait ainsi une phase de l'examen d'entrée à la *Khommiss*.

Enfin, un traitement particulier était réservé au major qui, certaines années, s'était retrouvé dans la même tenue, enfermé dans les toilettes d'un train exprès en partance pour Bordeaux ou Marseille, et naturellement sans billet.

Pour notre part, nous avions décidé de laisser le major tranquille et de nous contenter d'exiler quelques fortes têtes dans les bois des environs de Paris. Mais le commandement eut vent de nos projets, et quelques indiscretions nous apprirent qu'il était bien décidé à nous intercepter sur la voie des déportations. Alors, soudain aiguillonnée, la *Khommiss* désespérée retrouva en un instant sa cohésion d'antan : nous avions précisément une revanche à prendre après le saccage de notre beau binet. Un conseil de guerre fut donc réuni, à l'issue duquel la décision fut prise de pratiquer les "déportations" par le boyau d'accès aux égouts : celui-ci ayant été muré pendant l'été, on pouvait espérer qu'il ne serait pas surveillé si on parvenait à le réouvrir discrètement.

"Je m'en charge !" déclara Michel V., le colosse de la *Khommiss*, qui détenait toujours dans son binet une barre à mine et deux pics, et qui s'assura le concours de deux autres missaires musclés.

Le jour J fut fixé au surlendemain et l'heure H à vingt-deux heures. L'équipe de gros bras partit aussitôt chercher ses outils afin de profiter du bruit de la circulation extérieure pour camoufler le fracas de ses coups. Pour ma part, je partis avec Marcel S. et Gilbert P. – l'homme aux boîtes de Nescafé au coton-poudre – à la recherche d'une bouche d'égout pas trop éloignée et permettant une sortie aussi discrète que possible. Comme disait en effet P. de sa voix claironnante : "Si on sort au milieu du Boul'Mich ou devant le commissariat du Panthéon, nous ne passerons pas inaperçus !".

Notre tort à tous, en cet instant précis, fut d'imaginer qu'il pût exister un quelconque endroit dans Paris où l'on eût une chance de passer inaperçu en compagnie de Gilbert P.

Un long arpentage du trottoir parisien débuta, par la surface, à la recherche de la bouche d'égout idéale, à la fois proche et discrète. Notre exploration nous amena dans une rue calme qui nous parut faire l'affaire : la rue Lacépède. Notre choix se porta sur une plaque située en haut de la rue, à travers laquelle nous laissâmes pendre un long brin de laine collé par de la toile adhésive, afin de l'identifier de l'intérieur. Il ne restait plus qu'à le re-

trouver depuis l'intérieur à travers le dédale des égouts. Gilbert P., jamais embarrassé, déclara tout de suite qu'il connaissait les égouts comme sa poche et qu'il n'y avait qu'à le suivre.

"De toute façon, ajouta-t-il, c'est très facile : comme les galeries d'égout suivent les trottoirs et que les noms des rues y sont marqués, il suffit de partir avec un plan de Paris et une boussole, et nous sommes sûrs d'arriver".

L'affaire se compliqua dès notre arrivée devant la galerie d'accès aux égouts, d'abord parce que le passage ouvert par l'équipe V. était minuscule – le commandement n'avait pas lésiné sur l'épaisseur de béton pour le murer pendant l'été – et ensuite parce que V. décida de prendre lui-même la tête de l'expédition souterraine, au grand dépit de P. Après quoi il s'avéra que l'abondance des câbles et des tubes métalliques affolait la boussole, et aussi que la plupart des noms des rues manquaient aux carrefours des galeries. Aussi une première altercation éclata-t-elle entre V. et P. lorsqu'à un carrefour, l'un voulut aller tout droit alors que l'autre voulait tourner à gauche. P. s'inclina de mauvaise grâce mais, au carrefour suivant, il emplit la galerie de ses éclats de voix : "Cette fois, je suis certain que c'est à gauche !".

Le ton était si péremptoire que tout le monde suivit, à la lumière des lampes électriques qui faisaient luire les vaguelettes soulevées par nos bottes en caoutchouc. C'est à cet instant que je ressentis mes premières inquiétudes : une humidité insidieuse et froide dans ma chaussette droite me fit comprendre que ma botte fuyait.

"J'espère qu'on ne va pas y passer des heures..." pensai-je en faisant la grimace.

Notre petite galerie déboucha dans une autre, plus grande, et c'est alors Marcel S. qui entra en scène : "Ça y est, je m'y reconnais : on est sous la rue Claude Bernard. La rue Lacépède, c'est par là !".

Et il prit la tête du cortège, suivi par V. et P., pris de court. Étant le seul à n'avoir pas d'idée péremptoire sur la direction à prendre, je fermais la marche en écoutant tristement les gargouillements qu'émettait mon pied droit à l'intérieur de ma botte.

Mais ces gargouillements furent bientôt couverts par un grondement lointain et inquiétant, qui allait en s'amplifiant à mesure que nous avançons. L'assurance de Marcel S., en tête du cortège, commença à s'altérer. Toutefois, pratiquant la fuite en avant, il continua de marcher. Jusqu'au moment où, soudain, notre galerie déboucha à angle droit sur un grand collecteur où un flot tumultueux dévalait la pente en direction de la Seine.

Une nouvelle altercation éclata entre les trois hommes de tête, dont les éclats de voix dominaient le fracas du torrent. De toute façon, il fallait faire demi-tour. V. reprit d'autorité la conduite des événements et, quelques minutes plus tard, une lourde plaque de fonte circulaire se souleva quelque part sur un trottoir parisien. La tête de V. en émergea à moitié, grimaçante sous l'effort : "S'il vous plaît, Madame... ", l'entendis-je crier.

Mais la dame interpellée dut s'enfuir en serrant ses jupes car j'entendis V. émettre un certain nombre d'épithètes malsonnantes avant de récidiver : "S'il vous plaît, Monsieur...".

Du fond du tube vertical où je faisais le pied de grue – debout sur mon pied gauche pour maintenir l'autre hors de l'"eau" – je sentis que le Monsieur interpellé s'approchait.

"Voulez-vous me dire où nous sommes, s'il vous plaît ?" poursuivit V.

Je n'entendis pas la réponse, mais elle dut être satisfaisante car V. remercia avec effusion et laissa retomber à grand bruit la plaque de fonte avant de redescendre se précipiter vers la carte : "on est sous le numéro 20 de la rue Monge" expliqua-t-il.

Par une de ces merveilles dont la nature humaine a le secret, chacun des trois vit dans cette position la confirmation de ce qu'il avait toujours dit, et du fait qu'on y serait déjà si on l'avait écouté dès le début. C'est donc dans l'allégresse que nous retrouvâmes le brin de laine pendant sous la plaque de la rue Lacépède. Il ne restait plus qu'à jalonner un parcours un peu moins anarchique en revenant vers le boyau d'accès au Styx.

"Tu boîtes ?" me demanda S. avec compassion en s'apercevant soudain de ma façon étrange de poser le pied droit à chaque pas.

Le lendemain, jour J-1, V. vint me trouver : "Ces plaques de fonte pèsent un poids terrible ; on gagnerait beaucoup de temps si on pouvait soulever la nôtre de l'extérieur avant notre arrivée.

– Oui, opinai-je, mais si quelqu'un tombe dans le trou ?...".

S., consulté, suggéra une solution : "Il n'y a qu'à se procurer des panneaux de signalisation et des lanternes pour les placer tout autour du trou : comme ça, il n'y aura pas de risque".

C'est ainsi que, le soir même vers onze heures, les habitants d'un quartier tranquille de banlieue purent voir une voiture s'arrêter devant un édifice en construction et trois personnes en sortir en courant pour rafler deux lanternes rouges clignotantes, une plaque "Attention travaux" et quelques élé-

ments d'une barrière en tubes métalliques. Le tout fut promptement exécuté et aucun passant n'eut le temps de manifester son étonnement. C'est le lendemain seulement que le chef de chantier, constatant la disparition de son matériel et ne pouvant se douter qu'il allait le retrouver à sa place deux jours plus tard, s'en fut déposer une "plainte contre X".

Il ne s'imaginait pas tomber aussi juste.

P. s'était fait fort de nous procurer aussi des tenues d'égoutier, mais le soir du jour J arriva sans les tenues. J'avais heureusement un vieux bleu de travail qui pouvait faire l'affaire. S. en avait un semblable.

L'agitation de la *Khommiss* avait dû inquiéter le commandement, car le capitaine de service paraissait hargneux. Inquiet, j'allai jeter un coup d'œil du côté du boyau, mais je n'y vis rien d'anormal. Toutefois, par précaution, il fut convenu que tous ceux qui devaient quitter l'École en avance sur les "déportés", afin d'opérer en surface, feraient le bêta juste avant le dîner : les polytechniciens étaient en effet tellement gloutons qu'aucun capitaine n'aurait jamais imaginé que l'un d'eux pût se priver de dîner pour sortir une demi-heure plus tôt. De fait, la corniche du Gay-Lu, par laquelle je filai avec S., n'était pas surveillée. Une demi-heure plus tard, en revanche, une escouade d'adjudants vint se poster à toutes les issues connues : l'École était bouclée.

Il était vingt heures. Avec S., rue Lacépède, je finissais de disposer les barrières, les panneaux et les feux rouges qu'il avait apportés dans sa voiture. Il nous restait deux heures à attendre, et je me mis à contempler notre œuvre. Le moins qu'on pût en dire est qu'elle n'était pas discrète : les barrières et le panneau "Attention travaux" barraient toute la largeur du trottoir, et les passants contournaient l'obstacle en grommelant. Quant aux feux rouges, ils attiraient l'attention depuis l'autre bout de la rue. S. et moi nous tenions cois dans la voiture.

Une heure s'écoula ainsi. Quelques autres voitures arrivèrent dans la rue et se garèrent à faible distance, certaines en double file : c'étaient les mis-saires chargés de prendre en charge les "déportés" à la sortie du trou et de les emmener vers leur destination. Un automobiliste non concerné émit quelques récriminations devant l'encombrement. Je me faisais tout petit tandis que S. regardait fébrilement sa montre. Trois quarts d'heure passèrent encore.

"Il faudrait y aller pour soulever la plaque", dis-je à S., n'y tenant plus.

À l'arrière de la voiture, j'empoignai le gros tube métallique que nous avions apporté à cet effet. Nous pénétrâmes entre les barrières et les feux clignotants et, à deux, nous introduisîmes l'extrémité aplatie dans la fente de la plaque.

"On y va !" fis-je en pesant de tout mon poids sur l'autre extrémité du levier, tandis que S. ajoutait son poids au mien.

Alors, lentement, le tube se plia.

"C'est fichu !" constata S.

On essaya à nouveau en retournant le tube, mais il plia à nouveau. On essaya alors de soulever la plaque avec les mains, mais en vain.

Pendant ce temps, en nous voyant opérer, tous les autres missaires garés dans la rue avaient commencé à venir voir ce qui se passait, dans un grand concert de claquements de portières. Puis chacun d'entre eux nous abreuva de judicieux conseils à voix haute sur ce qu'"il n'y a qu'à" et ce qu'"il faut qu'on" pour soulever cette plaque de malheur. Deux passants s'arrêtèrent pour regarder. Je suais à grosses gouttes en poussant des "chut !" désespérés.

C'est alors que Gilbert P. arriva. Venant je ne sais d'où, il déboucha en trombe devant nous, écrasa ses freins dans un grand hurlement de pneus, sortit en claquant sa portière et s'approcha en claironnant : "Alors, qu'est-ce qui se passe : vous la soulevez cette plaque, oui ou m...!".

Le jour où le préfet de police a interdit dans Paris l'usage des avertisseurs sonores, il aurait dû par la même occasion y interdire P. de séjour, car sa voix dut s'entendre jusqu'à Notre-Dame. Tandis que je m'étouffais, plusieurs têtes apparurent aux fenêtres des balcons environnants. "Oh papa, viens voir : ils vont descendre dans l'égout !" s'écria une voix d'enfant.

D'autres têtes apparurent aux fenêtres et se mirent à regarder avec étonnement ce groupe d'une dizaine de personnes qui discutaient autour d'un étalage de barrières et de feux clignotants entourant une plaque d'égout pourtant fermée. La sueur froide coulait le long de mon dos. P., entre-temps, avait pénétré lui aussi entre les barrières et collait son oreille à la plaque de fonte.

"Les voilà ! Je les entends !" chuchota-t-il comme on chuchote au théâtre quand on veut être entendu du fond du poulailler.

À cette nouvelle, tous les chauffeurs se précipitèrent pour mettre en marche leur voiture, si bien qu'entre les claquements des portières et le démarrage des moteurs, seuls les sourds de la rue Lacépède ne se dérangèrent pas pour venir se pencher à leur fenêtre : la rue silencieuse et déserte que nous avions choisie pour la discrétion de l'opération ressemblait à une scène de

théâtre mal éclairée vers laquelle convergeaient les regards d'une assistance curieuse. Un grand "Ah !" de satisfaction se produisit même quand la plaque de fonte se souleva enfin et que la tête de V. émergea en vociférant :

"P... de m... ! hurlait V., ils ne m'ont même pas soulevé cette ... de plaque !".

"Qu'est-ce qu'il a dit, Papa ?" questionna la voix d'enfant.

Douze personnes sortirent en procession de la bouche d'égout : trois mis-saires et neuf "déportés" en slip et en espadrilles, portant leur couverture sur le bras. Un nouveau "Ah !" de satisfaction sortit de l'assistance, avec même quelques applaudissements.

"Ils ne sont que neuf ? demandai-je à V. quand il fut un peu calmé : on en avait prévu dix !

– Oui, mais il y en a un qui était trop gros : il est resté coincé dans le boyau d'accès, et il a fallu le retirer par les pieds pour libérer le passage".

Les victimes prirent place dans les voitures. L'avertisseur sonore d'un car de police, dans une rue voisine, provoqua une retraite précipitée. Les voitures démarrèrent en trombe et, une à une, les têtes disparurent des fenêtres. Le spectacle était terminé.

Chapitre 20

LE NÈGRE ET LE MARÉCHAL

On raconte qu'en 1802 – le siècle avait deux ans –, le général Hugo s'en fut déclarer à la mairie de Besançon la naissance de son fils Victor, et que l'employé d'état civil chaussa alors ses lorgnons, trempa sa plume dans l'encrier et se mit à noter : "Nom : HUGO ; prénom : VICTOR".

Alors il eut un haut-le-corps et s'exclama à l'adresse du général : "Victor Hugo! Vous êtes le père de Victor Hugo! Toutes mes félicitations, Monsieur !".

Cent cinquante-six ans plus tard, en 1958, un Victor Hugo barbu à la mine sinistre servait d'effigie au billet de banque de 500 francs. C'est alors que, vers Noël, une ordonnance gouvernementale décida d'une réforme monétaire – applicable un an plus tard – qui transformait cent anciens francs en un Nouveau Franc. Les mêmes billets de banque restèrent en usage pendant quelque temps afin de faciliter la transition, mais avec une surcharge indiquant la nouvelle valeur et biffant la première. Moyennant quoi le visage de Victor Hugo, déjà sinistre, se mit à refléter une totale affliction à la vue de ses 500 francs raturés et réduits à 5 francs. C'est alors qu'il composa ces quatre vers devenus célèbres :

*"Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis ! Si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encor Sylla ;
S'il en demeure dix, je serai le dixième ;
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !"*

La fin de 1958 marquait en effet pour la France de grands changements avec la fin de la Quatrième République, celle que les chansonniers avaient surnommée "la troisième en pire". René Coty n'était plus qu'un Président de la République en sursis à l'ombre de son nouveau Président du Conseil, le général de Gaulle, qui vint un jour inspecter l'École en cette qualité.

Le général de Gaulle n'était pas le premier Saint-Cyrien illustre à venir ainsi : à la fin du siècle dernier, l'École polytechnique avait déjà reçu le comte de Mac Mahon, maréchal de France et Président de la République. Or cette année-là, l'École comptait dans les rangs de ses élèves une denrée fort rare : un noir. On dirait aujourd'hui "un africain" – ou "un antillais" dans le cas particulier – mais en cette époque coloniale, on disait crûment "un nègre". Et comme il était tout à fait exceptionnel d'avoir un nègre parmi les

élèves, la nouvelle en était parvenue jusqu'aux oreilles du maréchal, dont on affirme qu'il profita de son inspection pour se le faire présenter.

"Ah, fit-il en le voyant, c'est vous le nègre ? Très bien mon ami... Continuez..."

Il semble, en effet, que le nègre continua de l'être ; sinon, ça se saurait.

Le maréchal de Mac Mahon est resté célèbre pour ses formules percutantes, de "Que d'eau ! Que d'eau !" à "J'y suis, j'y reste !", en passant par l'exposé de sa science médicale : "La typhoïde, on en meurt ou on en reste idiot".

"D'ailleurs, ajoutait-il, je l'ai eue".

Mais en 1958, l'École polytechnique ne disposait d'aucun nègre à présenter au général de Gaulle, si bien qu'on ne put effectuer aucune comparaison entre lui et le maréchal de Mac Mahon dans le domaine des mots historiques.

En dehors de ces Saint-Cyriens illustres, les promotions successives de Saint Cyr venaient chaque année rendre visite aux polytechniciens dans leurs quartiers, et ceux-ci leur rendaient régulièrement la pareille en allant s'entraîner à Coëtquidan, dans la lande bretonne, au maniement des armes. Car s'ils n'étaient certes pas ignorants de la science des armes – ils avaient même, une nuit d'avril 1919, hissé un canon de 75 millimètres tout en haut de la tour Umb après l'avoir démonté et remonté pièce par pièce – l'implantation de leur école en plein centre de Paris n'était guère propice aux exercices de tir. Aussi la mitrailleuse, la grenade et le lance-roquettes étaient-ils réservés pour le déplacement annuel à Coëtquidan.

J'ai acheté un jour, en carte postale, un dessin représentant une cible de forme humaine dont tout le pourtour était criblé d'une centaine d'impacts de balles, sans toutefois un seul impact à l'intérieur. Devant la cible, penaud, le soldat coupable se faisait interpellé par un officier. "C'est vrai, mon capitaine, admettait-il : il ne serait pas mort, mais reconnaissez qu'il aurait attrapé une belle jaunisse !".

Je n'en étais pas à ce point et, à Coëtquidan, je sus même me comporter correctement au lance-roquettes, contrairement à une vingtaine de mes camarades qui, malgré les conseils dont nous avons tous été abreuvés, quittèrent le pas de tir avec une arcade sourcilière fendue. Mais c'est au lancement des grenades que fut enregistrée la plus brillante performance : l'un des po-

lytechniciens, effrayé par le bruit fusant de la grenade qu'il venait de dégou-piller, la laissa tomber par terre à ses pieds et déguerpit !

"Heureusement qu'en temps normal vous ne maniez qu'une épée..." sou-pira l'officier instructeur qui s'était précipité pour ramasser la grenade et la lancer au loin avant son explosion. Il n'osa pas ajouter, à propos de cette épée, "et de surcroît, vous la maniez fort mal !". Mais il est évident que, s'il avait assisté au dernier défilé du 14 juillet, il devait le penser.

Une occasion nous était précisément offerte de nous réhabiliter, avec le défilé du 11 novembre. Comme d'habitude, nous fûmes rassemblés plus d'une heure à l'avance autour de la place de l'Étoile, par une température glaciale, et l'attente commença. Puis le Président Coty arriva et, dans un de ses derniers actes officiels, se mit à serrer interminablement des mains d'an-ciens combattants autour de la flamme de l'Arc de Triomphe. Faute d'avoir pu mettre un tricot de laine sous ma vareuse, vu son étroitesse, je grelottais de froid dans la brume glacée du matin. Dans la position "Présentez épée", la pointe de ma lame décrivait de grands moulinets en amplifiant le tremble-ment de mon poignet. Le capitaine Jacquet, tout près de moi, présentait son sabre et je sentais que chaque minute qui passait rendait son effort plus pénible. Or le Président serrait des mains, encore des mains...

Alors, pour détendre l'atmosphère, je me mis à raconter l'histoire de ce plaisantin qui avait ouvert une souscription publique pour la veuve du Sol-dat Inconnu, et qui avait effectivement reçu des dons. Toutes les pointes des épées se mirent à se trémousser, et le capitaine Jacquet fut obligé de replier le bras pendant quelques instants pour limiter l'amplitude des hoquets de son sabre.

"Salaud ! me lança-t-il entre ses dents, je vous revaudrai ça!".

Effectivement, quand vint enfin le commandement "Repos !", il m'envoya la pointe de son sabre dans la vareuse, me laissant sur la peau des côtes – placée directement sous le tissu – une estafilade que je présentai pendant quelques jours comme une blessure de guerre.

Puis le défilé commença. Je claquais tellement des dents que j'en couvrais à la fois la musique de l'X et celle de Saint Cyr. J'en retirai l'impression d'a-voir mieux défilé qu'au 14 juillet.

La Sainte-Barbe arriva à son tour le 4 décembre : celle des élèves, mais aussi celle des officiers du cadre ainsi que celle des sous-officiers, chacune à

un jour d'intervalle afin d'éviter que l'École dans sa totalité ne se retrouvât le même soir sans un homme capable de marcher droit.

Parmi les traditions de la Sainte-Barbe figurait la revue Barbe, jouée par une troupe improvisée de la promotion ancienne sur un thème laissé à sa fantaisie et destiné à présenter – avec une discrète censure du commandement – une satire de la vie à l'École. Nous choisîmes comme thème une transposition des événements du 13 mai 1958 à Alger, mais le commandement nous dissuada de pousser trop loin le parallèle. Il resta tout de même quelques morceaux de bravoure, tel un portrait en vers du général de Guillebon qui s'achevait par cet alexandrin cornélien : "Une obscure clarté tombait de ses étoiles".

Car le Général était l'invité d'honneur de la revue, et celle-ci se terminait traditionnellement par une complainte chantée par les acteurs, lui demandant de bien vouloir rendre leur liberté aux élèves mis aux arrêts. Il était de tradition qu'il ne refusât pas cette grâce, et cette année là, il n'y manqua pas.

C'est ainsi que je pus rentrer librement chez moi ce soir là.

Chapitre 21

LE CHROMOSOME X

Le général de Gaulle, un jour, excédé de s'entendre reprocher pour la centième fois d'avoir franchi le Rubicon après la Seconde Guerre mondiale pour simplement pêcher à la ligne, s'était exclamé : "Le Rubicon ! Le Rubicon ! À quoi ça rime !".

L'ingénieur général B., lui, ne pêchait pas à la ligne dans les ruisseaux romains : il enseignait la balistique aux polytechniciens qui se spécialisaient dans l'étude et la fabrication des armements terrestres. Mais il le faisait avec un langage truculent qui se prolongeait jusque dans sa façon de dicter ses lettres à sa secrétaire : "Vieux c..." commençait-il à dicter.

Et la secrétaire, habituée, tapait "Cher Monsieur".

Ce n'est par aucune de ces formules que s'interpellent en général les polytechniciens, mais par "cher camarade", avec des variantes diverses telles que "Monsieur le Président et cher camarade", ou bien "Monseigneur et cher camarade", ou d'autres encore. Le premier souci d'un polytechnicien, lorsqu'il doit s'adresser pour affaires à une firme industrielle ou à un service administratif, est de rechercher dans la "Bible" – c'est-à-dire l'annuaire des anciens élèves – s'il ne s'y trouve pas un autre polytechnicien. Dans l'affirmative, il décroche son téléphone, appelle le susdit et se présente : "Untel, de la promotion 2000". "Ah, enchanté mon cher camarade", répond alors son correspondant. Et la conversation s'engage.

Mais pour assurer la plénitude de leur sens social, les polytechniciens affectionnent de se réunir entre eux. Outre les traditionnels repas de promotions, il existe des réunions de "groupes X" qui rassemblent périodiquement leurs membres sous des étiquettes telles que "groupe X-Automobile" ou "groupe X-Mines". Il existe même un "groupe X-Littérature", car si tous les polytechniciens savent lire, certains ont même la prétention de vouloir écrire, et le président de ce groupe put un jour dresser une liste de leurs oeuvres dans tout leur éclectisme, ce qui aboutissait à un catalogue du type suivant :

"Mémoire sur la réduction simultanée d'une forme quadratique et d'une forme linéaire – La divine Emilie, comédie en deux actes – L'équipement électrique des voitures automobiles – Contes désopilants – Analyse du Mégha-Doûtah, poème sanscrit de Kâlidâsa – Principes généraux du bilan et de la comptabilité – Histoire naturelle des insectes aptères – Le crocodile

dans l'escalier – Les Guise et Henri IV – Esthétique musicale – La phtisie laryngée – De l'emploi du tannin dans le collage des vins – Sur l'installation des cuisines militaires – Catalogue des cartes postales – Nostradamus – Programmer en Basic – Isolation thermique – Notions essentielles de Sécurité Sociale – Etude sur une ligne remarquable du triangle antibissectrice – Carrés magiques de degré n – Mémoire sur les intégrales définies eulériennes – La préparation de la guerre et la conduite des opérations – Mon petit mari, ma petite femme – Conception nouvelle des cales de radoub – L'attrait du vide (le parachutisme sportif) – Do you speak science?..."

Il n'y a rien d'étonnant, après tout cela, à ce que l'Académie Française ait choisi elle aussi un bicornes et une épée pour habiller ses grands écrivains.

Malgré ce beau tableau de chasse, le sport national des polytechniciens n'est pourtant pas la littérature mais le bridge : ni mal famé comme le poker, ni prolétaire comme la belote, c'est un jeu intellectuel, doublé d'un langage chiffré bien adapté aux esprits logiques puisque, au lieu de demander franchement à son partenaire "Rodrigue, as-tu du cœur ?", on lui annonce "trois trèfles" afin que, s'il a effectivement du cœur, il vous réponde "quatre carreaux". Les réponses du genre "Marius, tu me fends le cœur" sont très peu appréciées, et la réponse "ça tombe bien : moi aussi j'ai des trèfles !" vous fait cataloguer d'emblée comme un demeuré, au même titre que celui qui, à bord d'un voilier, demande "quel phoque ?" quand on lui dit de border le foc.

Les polytechniciens excellent donc dans ce jeu et se réunissent en longues soirées studieuses pour s'y adonner. Il existe, bien sûr, un "groupe X-bridge" au niveau suprême, mais il existe aussi une kyrielle d'associations de tous niveaux où il est possible de trouver une table et quatre chaises, voire simplement quatre places face à face dans un compartiment de chemin de fer, une valise posée sur les genoux faisant office de table.

L'expérience montre que la maladie du bridge est contagieuse entre conjoints. En fait, à l'époque masculine de ce récit, elle était souvent inoculée par avance aux futures épouses, car les soirées-bridge faisaient partie des toiles d'araignée classiques tissées par les "antiques" dotés de filles à marier et désireux de leur assurer un parti digne d'eux-mêmes, avec le secret espoir de s'assurer par là quelque petit-fils polytechnicien pour le bonheur de leurs vieux jours.

On raconte qu'une actrice de grande beauté avait proposé un jour à l'écrivain Bernard Shaw de l'épouser pour avoir des enfants : "Ainsi, disait-elle, ils auront ma beauté et votre intelligence.

– Oui, mais imaginez que ce soit l'inverse..." avait répondu Bernard Shaw d'un air consterné.

La fille de polytechnicien, avec ses vingt-trois chromosomes paternels, réduisait certains des risques de la loterie génétique. C'est en tout cas ce qu'affirmait notre professeur d'"hérédité et génétique", dans un cours riche en arbres généalogiques où il nous prouvait statistiquement que le mariage d'un polytechnicien avec une fille de polytechnicien – le terme de "croisement" n'était pas employé – présentait une probabilité importante d'engendrer de futurs polytechniciens. De fait, dans la rubrique des promotions de la revue mensuelle des polytechniciens, on trouvait de temps en temps des avis de ce type : "*Untel (promo 50) a la joie de faire part de la naissance de son 34° petit-enfant Childéric, fils de Quidam (promo 80), neveu de Untel (promo 76), arrière-petit-fils de Untel (promo 23) et de Dunabla (promo 27)*".

Tout cela se passait, bien sûr, en ces temps d'obscurantisme où, à l'instar de Molière, on refusait aux femmes d'être savantes et où, de ce fait, la seule façon de transmettre le flambeau, lorsqu'on avait des filles, était de leur faire épouser des polytechniciens ; du moins après la sortie de l'École, car sauf cas de force majeure dûment constaté, le célibat était de rigueur pendant les deux années de scolarité universitaire. À ce détail près, la méthode s'avérait effectivement efficace et, par une sorte de loi salique à rebours, les statistiques montraient que le flambeau polytechnicien se transmettait plus souvent de père en gendre que de père en fils.

En argot polytechnicien, les filles étaient désignées par le terme de "chameaux". Je n'ai jamais pu déterminer l'origine de cette assimilation, si ce n'est dans ces deux alexandrins de haute portée métaphysique :

*"La vie est un désert qu'il nous faut traverser,
La femme est le chameau qui nous aide à passer."*

Toujours est-il que, pour les besoins de la bonne cause, la chasse au chameau était ouverte en toute saison pendant les deux années de séjour à l'École. Comme les polytechniciens avaient une haute opinion d'eux-mêmes, ils avaient accrédité l'idée que le chameau était plus souvent chasseur que chassé, et ils en voulaient pour preuve les efforts que déployaient les "antiques", outre les soirées bridge, en organisant mensuellement le Bal des Antiques, alias B.d.A. Les polytechniciens en exercice en étaient les principaux

animateurs, à telle enseigne que, lorsqu'on était aux arrêts un soir de B.d.A., on pouvait décaler la punition d'une journée afin d'y assister.

C'est à un de ces B.d.A. que je partis me changer les idées au soir d'un examen en janvier 1959. Je laissai au vestiaire mon bicorné et mon épée – en me demandant lesquels j'allais retrouver à la sortie – et je me dirigeai vers la salle de bal.

"Vos billets" demanda le contrôleur à un antique qui entraît devant moi avec sa femme.

Mais l'entrée était gratuite pour les polytechniciens en exercice et en *grand U*. J'entrai donc la tête haute et bousculai légèrement un homme qui bavardait avec quelques autres. "Pardon ! m'excusai-je.

– Ce n'est rien, mon cher camarade !" me répondit-il aimablement.

Dans la salle brillamment éclairée évoluaient des couples de danseurs, les tenues colorées des demoiselles tranchant avec les taches noires des *grands U*. Sur les côtés, assis à des petites tables, les parents de ces demoiselles observaient les couples. Une chanson à succès devait, quelques années plus tard, illustrer la scène :

*"Vous permettez, Monsieur,
Que j'emprunte votre fille ?".*

La légende voulait que, si un polytechnicien accompagnait une jeune fille à la table de ses parents, le père commençât par lui demander son classement avant de lui offrir à boire, selon un barème qui donnait droit au champagne pour les premiers, au whisky à l'eau pour les moyens et au soda pour les derniers. Manifestement, la chute de mon classement ne m'aurait plus donné droit au champagne. Je ne m'occupai donc pas des petites tables en arrivant, mais j'invitai une jeune fille d'allure agréable que j'entraînai dans un "slow". C'était le genre de danse qui aurait mérité que l'on abaissât un peu l'intensité de l'éclairage, mais la boule de cristal aux reflets multicolores n'était manifestement pas dans le style de la maison, et la lumière resta intense et crue.

Au milieu de la deuxième danse, je commençais à oublier les souffrances inhérentes au port de l'uniforme et mon ressentiment envers l'inventeur du col de la vareuse. C'est alors que ma cavalière leva la tête et me demanda à brûle-pourpoint : "Il fait chaud, dans vos chambres, à l'École ?".

La stupeur me fit perdre la cadence, et il me fallut quelques mesures pour la reprendre, le temps de bredouiller une réponse du genre "Oui, ça vous intéresse ?".

– "Oui, me répondit-elle : mon père est le P.D.G. de l'entreprise qui a monté l'installation de chauffage, alors je voulais savoir si cette installation marchait bien".

Le saisissement me fit perdre à nouveau la cadence.

Ceux que ces mœurs agacent affirment avec véhémence que les polytechniciens forment une mafia. C'est indéniable, mais après tout, quelle communauté de taille réduite ne l'est pas ? Que ce soit dans l'aristocratie des familles régnantes – ou ayant régné – ou bien dans la corporation des instituteurs, où ne cherche-t-on pas à se marier à l'intérieur du groupe ? Je n'en veux pour preuve que cet extrait de la *Morale professionnelle des instituteurs*, livre dont l'enseignement faisait partie, à l'époque, de la formation du parfait instituteur dans les écoles normales :

"L'attirance que peuvent éprouver l'un pour l'autre un instituteur et une institutrice célibataires les conduit en général à unir leurs vies par des liens légaux, et c'est fort bien ainsi car de tels mariages ont chance d'être bien assortis. La hâte de se marier ne doit pas conduire la jeune institutrice à accepter le premier venu, d'un niveau social et intellectuel trop inférieur au sien, ni le jeune instituteur à s'enchaîner à une femme vulgaire : le nivellement démocratique laisse subsister des risques de mésalliance, surtout dans le domaine de l'esprit".

Et, quelques pages plus loin, ce même livre citait un texte d'E. Perrochon comme "texte à méditer, pour de jeunes institutrices trop pressées de se marier" :

"Un certain nombre d'institutrices épousent des commerçants, des cultivateurs, des ouvriers. Il n'y a rien à dire, en principe, contre de telles unions, et il en est de particulièrement heureuses. Cela va très bien lorsque le commerçant achète et vend, lorsque le cultivateur sème et récolte, lorsque l'ouvrier n'est pas un ouvrier honoraire. Le danger est que de pauvres filles, séduites par une prestance avantageuse ou bien effrayées à l'idée de vivre toute leur vie dans la solitude, aillent choisir un époux parmi certains gailards nés un dimanche et prêts à troquer le métier qui leur pèse contre celui de "mari de l'institutrice". De ces "frelons", comme les appelait Antonin Lavergne, on en trouverait bien quelques-uns dans la ruche pédagogique".

C'est ainsi que pour ma part, en épousant une institutrice séduite par ma prestance avantageuse, je devins un de ces "frelons" que condamne Lavergne et je privai de mon concours la ruche polytechnicienne.

Chapitre 22

DU BICORNE AU BÉRET ROUGE

Le chauffage marchait effectivement bien dans nos caserts, ce qui était heureux car l'hiver était froid et les méthodes alcooliques employées pour se réchauffer à la Sainte-Barbe ne pouvaient pas se généraliser à la vie quotidienne. Il gelait dehors en plein midi et les huîtres claquaient des dents à la devanture des écaillers. Le stade Pershing, sur lequel se poursuivait notre entraînement de rugby, était dur comme du béton, ce qui n'allait pas sans dommage dans les placages. Mais comme, à cette époque, on ne songeait pas encore à économiser le pétrole, il faisait aussi chaud à l'intérieur des bâtiments qu'il faisait froid à l'extérieur.

Parmi les bâtiments ainsi chauffés sans restriction figurait la tour Umb, dans laquelle se trouvaient quatre salles de cours superposées qui servaient aux "petites classes" d'application des cours magistraux, sous la férule des maîtres de conférences attitrés. C'est en rôdant au pied de la tour que Goulley et moi découvrîmes un jour le secret de son chauffage efficace : un local d'où un grand ventilateur, couplé à un système de réchauffage, propulsait dans les quatre salles l'air chaud nécessaire au bien-être de leurs occupants.

"Tu sais à quoi je pense..." me dit Goulley d'un air songeur en regardant l'installation.

J'y avais immédiatement pensé moi aussi. Nous partîmes donc le soir même faire une expédition dans les laboratoires de chimie pour y dérober un grand entonnoir en verre et un litre de pyridine, ce liquide dont l'odeur avait baigné ma première nuit de bahutage un peu plus d'un an plus tôt.

"Qu'est-ce que ça pue !" fit Goulley d'un air dégoûté lorsque, d'un geste maladroit, je laissai couler quelques gouttes à l'extérieur de l'entonnoir, qui glissèrent jusque sur sa main.

Mais, à ces quelques gouttes près, tout le litre de pyridine disparut dans le trou percé dans un raccord de toile, juste après le ventilateur, et partit en volutes vers les salles où quatre groupes revoyaient leur cours de physique. En plus des quatre maîtres de conférences se trouvait ce jour-là, exceptionnellement, le professeur en titre et futur académicien : Louis Leprince Ringuet.

"Le spin de l'électron étant quantifié..." expliquait le maître de conférences.

C'était une de ces journées bien froides où le ventilateur débitait à plein régime. Quelques frémissements de narines ponctuèrent cette remarque, bientôt suivis de mouvements divers.

"L'électron..." poursuivit stoïquement le maître de conférences.

"La fenêtre !" répondit un élève en écho en se précipitant pour aspirer une bouffée d'air pur.

Malgré le répit dû aux fenêtres ouvertes, Goulley et moi eûmes finalement la satisfaction de voir évacuer la tour par une centaine d'élèves et – avec beaucoup de dignité, je dois le reconnaître – par quatre maîtres de conférences et un futur académicien. Seul le spin de l'électron resta impavide et quantifié sur le tableau noir.

Peu avant les examens semestriels de février, passant devant le tableau d'affichage du rez-de-chaussée, je lus l'avis suivant : "Les élèves volontaires pour effectuer un stage de parachutisme à Pau doivent se présenter à l'officier parachutiste de l'École".

L'officier parachutiste était un héros du Bataillon de Corée, dont une partie du crâne était remplacée par une plaque d'argent. Quant au stage, il devait se dérouler à l'École des troupes aéroportées, près de Pau, mais il fallait le mériter en passant au préalable diverses épreuves d'aptitude physique : des pompes, des abdominaux, des tractions à la barre fixe et une course de cent mètres avec un "blessé" sur l'épaule. Pour ce dernier exercice, les candidats se groupaient deux par deux, chacun à son tour jouant le rôle du blessé. Le "blessé" se couchait par terre et l'autre – celui qui passait le test – devait le ramasser, le hisser sur ses épaules (où se trouvaient déjà son sac et son fusil) et le transporter cent mètres plus loin au pas de course.

Le premier à partir se précipita vers son "blessé" et se pencha en avant pour le ramasser. Mais son casque était mal arrimé par une jugulaire trop lâche et, dans ce mouvement, il bascula sur le nez de l'autre.

"Aïe !" fit le "blessé".

Le "sauveteur" ramassa fébrilement son casque en songeant au chronomètre qui tournait. Mais, en le remettant, il accrocha la bretelle de son fusil, qui pivota autour de son cou et envoya un grand coup de crosse dans les côtes du "blessé".

"Fais attention !" cria celui-ci.

Désarmé, le "sauveteur" remit son casque et son arme et parvint enfin à hisser le "blessé" sur l'épaule, non sans avoir failli l'empaler au passage sur

le fusil. Puis il se mit à courir vers le point fixé, où il arriva en soufflant comme un bœuf.

"Ouf !" se dit le "blessé" tandis que l'autre le déchargeait.

Malheureusement, en le remettant à terre, l'autre lui accrocha un pied dans cette même bretelle du fusil et le fit atterrir la tête la première sur la cour de l'École. Moyennant quoi c'est un véritable blessé qui se présenta à l'infirmerie à l'issue de l'épreuve.

L'ensemble des tests s'achevait le troisième jour par deux épreuves de course en tenue de combat, sac au dos : la première sur une distance de 1 500 mètres, et la seconde sur une distance de 8 kilomètres qu'il fallait parcourir en moins d'une heure. Un camion nous emmena au point de départ.

"Rassemblement !" nous cria l'adjudant parachutiste de l'École.

Nous étions une vingtaine de candidats rassemblés au départ dans le bois de Vincennes, en bordure du stade Pershing. Sac au dos, bottes aux pieds, casque lourd sur la tête, fusil en bandoulière, nous avions à effectuer quatre fois le parcours de deux kilomètres tracé dans les allées du bois.

"Prêts ? Partez !" cria l'adjudant, qui se contentait pour sa part de rester sur place en tenant le chronomètre.

Tout de suite, les deux spécialistes du cross se détachèrent, tandis que je restais sagement dans le peloton. Les pieds rebondissaient durement sur le sol gelé de janvier.

"Allez, du nerf !" nous cria l'adjudant à la fin de notre premier tour de circuit.

Il ne perçait aucun rayon de soleil à travers le brouillard givrant, et notre respiration se condensait en buée devant nos bouches. Mal ajusté sur mon dos, le sac rempli de sable me raclait douloureusement la colonne vertébrale à la cadence de mes foulées, tandis que le fusil venait de temps à autre buter à grand bruit sur le casque métallique. Le sol gelé commençait à me faire mal aux pieds, mais il fallait continuer. Deux kilomètres passèrent encore, puis deux autres.

"Un dernier effort !" nous cria l'adjudant – bien reposé, lui – à l'entrée du quatrième et dernier tour de circuit.

Les jambes se faisaient raides et la respiration difficile. Ma peau était écorchée à vif sur la colonne vertébrale au niveau de la lanière du sac. Mon point de côté venait de revenir. Enfin, à la sortie du dernier virage, le stade

Pershing réapparut et avec lui la fin de l'épreuve. La vue de l'écurie me redonna une bouffée de courage, mais je dus encore hâter le pas en me comprimant le ventre, car le peloton faisait mine de s'étirer devant moi tandis que les deux premiers franchissaient déjà la ligne d'arrivée. Je fis encore un effort et, avec quelques minutes de retard sur eux, je la passai enfin à mon tour.

"C'est bien", nous dit l'officier parachutiste tandis que, le corps fumant dans l'air froid, nous nous étions tous assis sur nos sacs pour récupérer.

Quelques isolés passèrent encore avant les soixante minutes fatidiques, puis le couperet tomba devant les derniers. "Ouf ! pensai-je dans le camion qui nous ramenait à l'École, fini les tests physiques : on va pouvoir passer aux choses sérieuses".

Hélas, quand nous arrivâmes à Pau, l'emploi du temps affiché au mur de notre bâtiment commençait par trois journées consacrées aux tests physiques. Nous eûmes beau protester, il nous fallut refaire tous les exercices, et mon sac, après avoir arraché la croûte qui s'était formée sur mon dos, recommença à me racler douloureusement la colonne vertébrale au rythme de la course.

Avant de pouvoir enfin sauter de l'avion, il fallait encore subir une longue semaine d'entraînement au sol : deux fois par jour – le matin de bonne heure et en début d'après-midi – la promotion d'élèves parachutistes de toutes origines se rassemblait devant le bâtiment du commandement, puis chaque groupe partait avec son moniteur.

"Alors, les savants, encore en retard !" hurlait le lieutenant qui commandait le stage, chaque fois que les polytechniciens arrivaient en courant et en désordre devant le reste de la promotion déjà rassemblé.

"Les savants" et "les grosses têtes" étaient les surnoms habituels des polytechniciens en stage qui, même pendant les séances d'instruction, affectaient de ne jamais rien prendre au sérieux, au grand désespoir de leur adjudant-moniteur. Celui-ci ne nous épargnait pourtant pas les pompes à titre de punition, mais, malgré le temps passé à cet exercice, les polytechniciens avaient généralement compris au bout de cinq minutes ce pour quoi le règlement prévoyait une demi-heure d'explications. Moyennant quoi ils passaient le reste du temps à bailler très fort pour montrer qu'ils s'ennuyaient, ou bien ils s'asseyaient par terre et racontaient des histoires.

Notre moniteur était pourtant plein de bonne volonté. Vers le troisième jour du stage, il arriva tout content le matin : "Aujourd'hui, je vais vous ex-

plier qu'est-ce c'est que la résistance de l'air", nous déclara-t-il d'un ton enjoué.

Le spectacle d'un adjudant parachutiste faisant un cours d'aérodynamique à vingt polytechniciens sarcastiques est digne de figurer dans une anthologie, et le malheureux dut battre précipitamment en retraite. Cherchant un dérivatif, il se raccrocha à François R., le seul d'entre nous qui ne semblait pas se soucier de mécanique des fluides vu qu'il lisait un livre dans son coin.

"C'est un roman policier ?" lui demanda-t-il en lui prenant son livre des mains.

Mais il repartit écoeuré : le livre s'intitulait "Variables aléatoires et théorie stochastique des probabilités".

Le calcul des probabilités a souvent constitué une obsession pour les parachutistes cherchant à déterminer leurs chances de survie, surtout dans les temps héroïques des années 1940 à 1950 où la faible fiabilité du matériel et des techniques de saut aboutissait à des probabilités de non-survie particulièrement élevées. Mais en 1959, la seule statistique que j'avais retenue était celle montrant que la pratique du parachutisme était beaucoup plus dangereuse dans la tranche d'âge de 20 à 21 ans que dans celle de 70 à 71 ans, vu que le nombre total d'accidents était nettement moins élevé dans le second cas. Seulement je n'avais pas le temps d'attendre aussi longtemps.

La trigonométrie, pour sa part, permet de comprendre que, sous l'effet de l'altitude, on risque d'avoir mal aux sinus mais pas aux cosinus. Mais ce n'est là qu'un constat médical élémentaire, et des études physiologiques beaucoup plus poussées ont été menées sur les réflexes conditionnés du para sympathique. Ainsi, ayant remarqué que le cri "Go !" avait pour effet de provoquer une brusque contraction de ses muscles quadriceps fémoraux et de le projeter ainsi hors de l'avion, un polytechnicien a eu l'idée de renouveler l'expérience après avoir pratiqué l'ablation de ces muscles. Il a constaté alors que le parachutiste ne réagissait plus à l'ordre "Go !", même crié très fort. Il a pu ainsi démontrer que l'ablation des quadriceps fémoraux rendait sourd.

Lorsqu'on aborde le domaine de la chute libre, une autre science devient indispensable, en l'occurrence l'arithmétique, parce que le chuteur débutant doit compter jusqu'à trois avant de tirer sur sa poignée d'ouverture. Cela pose parfois des problèmes à certains cadres militaires qui, par habitude, continuent à compter "Un ! Deux ! Un ! Deux !" à la sortie de l'avion sans jamais arriver au chiffre trois, ce qui occasionne des taux de pertes anormalement

élevés. De ce point de vue, les polytechniciens possèdent l'avantage de savoir tous compter jusqu'à $\pi = 3,1416$, ce qui leur donne une petite marge de sécurité.

C'est sans doute grâce à cela que, bien des années plus tard, je fus en mesure de participer en qualité de cobaye à des expériences médicales où je devais effectuer des chutes libres muni d'un appareil d'électro-encéphalographie et d'un poste émetteur pour faire parvenir le signal au sol. Le but était de déterminer si les ondes émises par un cerveau polytechnicien différaient de celles du commun des mortels. Malheureusement, un mauvais contact dans les connexions rendit les enregistrements inexploitable, si bien que le doute subsiste encore aujourd'hui.

Pour en revenir au stage militaire à Pau, il est certain que le groupe polytechnicien y montra les mêmes dispositions que le commun des mortels pour la synthèse de l'adrénaline, en particulier durant la nuit précédant le grand jour du premier saut, où chacun rêva d'une porte ouverte qu'il allait falloir enfoncer quelque quatre cents mètres au-dessus du sol. C'est donc avec de sombres pensées en tête, mal camouflées par une exubérance anormale, que nous descendîmes du camion qui nous amenait sur l'aire d'embarquement.

"Ah, les grosses têtes ! s'écria le chef de stage, pour une fois que vous êtes à l'heure, à vous l'honneur : c'est vous qui sauterez les premiers !".

En ce qui me concerne, cet honneur fut malheureusement terni par un atterrissage peu orthodoxe qui m'expédia à l'infirmerie avec une cheville foulée. Il fallut la bander solidement pour me permettre d'effectuer les cinq autres sauts nécessaires à l'obtention du brevet. Je boitais encore lorsque je rentrai à Paris.

"Mon pauvre Défourneaux, que t'est-il arrivé ? s'écria la Marie en me voyant rentrer dans son bar en claudiquant.

– Ce n'est rien, répondis-je d'un air négligent, je suis tombé".

La Marie était bon public : elle tomba elle aussi, mais dans le piège. "Et tu es tombé de haut ? poursuivit-elle d'un air compatissant.

– Oh, d'environ quatre cents mètres..." répondis-je d'un air dégagé.

Chapitre 23

UNE DRÔLE DE CUISINE

Je boitais encore pour le Point Gamma organisé par la promotion suivante, ce qui me gêna un peu pour danser. Mais le prestige de l'insigne parachutiste compensa ce désagrément. De plus, j'appréciais de pouvoir participer à la fête autrement qu'en tirant des câbles électriques ou en montant la garde devant des bêtas.

Mais l'insouciance n'était pas de mise pour autant car, comme tous les autres, je sentais approcher les examens généraux de sortie, programmés début juillet et dont dépendait pour une bonne part notre avenir. C'est pourquoi, toute honte bue, je m'étais enfin mis à étudier mes cours après un an et demi d'infidélité sans faille, car je briguais un grand corps militaire assez coté et qu'il était impératif, pour y accéder, de remonter sérieusement mon classement.

Il existe une hiérarchie historique dans les grands corps de l'État – la "Botte" – au sommet de laquelle culminait le corps des Mines dont les membres avaient coutume de qualifier tous les autres polytechniciens d'autodidactes. Vu mon classement d'entrée, j'avais été initialement présumé justiciable des Mines – "minable", disait-on – mais j'avais affiché d'emblée mon intention d'opter pour le corps des Poudres afin d'y assouvir mes instincts pyrotechniques ; et malgré le souvenir cuisant du prix des carreaux cassés à l'École normale, mes faveurs allaient toujours au domaine de la chimie des poudres et des explosifs, domaine dans lequel de nombreux polytechniciens avaient déjà fait leurs preuves.

Bien sûr, je suis forcé de reconnaître que les polytechniciens n'ont pas inventé la poudre ; mais il ne fait aucun doute qu'ils l'auraient fait si les Chinois ne leur avaient coupé l'herbe sous les pieds. De surcroît, la poudre noire des Chinois produisait une quantité considérable de fumée très nocive pour les poumons, et c'est à un polytechnicien – Paul Vieille – que revient le mérite d'avoir inventé la poudre sans fumée, invention hautement écologique puisqu'elle évite les méfaits de la pollution sur les champs de bataille.

Paul Vieille, toutefois, n'eut pas le loisir d'inventer aussi le poêle sans fumée, dispositif qui aurait évité beaucoup d'ennuis à Landru, présenté par certains mauvais esprits comme l'inventeur de la femme au foyer.

À l'instar de Paul Vieille, je rêvais d'apporter moi aussi ma contribution à la science chimique. L'occasion s'en présenta lorsqu'on m'envoya faire un bref stage dans un laboratoire de chimie, qui s'avéra être celui de l'École normale supérieure. Heureusement pour moi, le temps était passé sur les mémoires et on ne m'y identifia pas comme un des co-auteurs des méfaits commis autour de la cour des *Ernests*.

Le chef du laboratoire, un professeur jovial du nom de Kennel, m'accueillit aimablement et me demanda si j'avais des projets particuliers. "Oui, j'ai envie de faire la synthèse de ce corps", lui répondis-je en lui tendant une feuille de papier sur laquelle s'alignait une suite de réactions sorties de mon imagination, aboutissant à un corps que j'avais "inventé" et dont j'attendais des propriétés extraordinaires.

De fait, Kennel admit tout de suite qu'un tel corps devait effectivement avoir des propriétés extraordinaires ; à condition toutefois qu'il pût exister. "Si vous réussissez, me dit-il, c'est à coup sûr le prix Nobel".

Un rapide coup d'œil à la liste des prix Nobel de chimie vous permettra de constater que je n'y figure pas ; du moins, pas encore. Pourtant, dans cette perspective, je m'étais mis au travail avec ardeur et j'avais entrepris sans délai de réaliser la première des quatre réactions qui devait conduire à mon produit extraordinaire. Celle-ci consistait à fabriquer un corps connu sous le nom d'acroléine, et comme elle était classique, je l'avais réalisée sans précaution particulière : j'avais mis tous les ingrédients voulus dans un ballon en verre, j'avais allumé un bec Bunsen au-dessous, et j'avais attendu.

Mon succès avait été total : lorsque les vapeurs lacrymogènes d'acroléine commencèrent à déferler et à se répandre en une nappe dense le long des couloirs, tous les occupants des laboratoires de l'École normale surent, en s'enfuyant vers des cieux plus cléments, que ma réaction numéro un avait donné un excellent rendement.

"Ne pleurez pas ! me dit Kennel en voyant mes yeux rougis par les larmes, vous ferez mieux la prochaine fois..."

Je fis effectivement mieux la fois suivante, car ma réaction numéro deux s'acheva dans un grand "boum" qui projeta en l'air tout le contenu du ballon, y compris le thermomètre qui resta planté verticalement dans le plafond au milieu d'une large tache brunâtre.

"Il faut le faire..." reconnut Kennel en contemplant feu son thermomètre transformé en épée de Damoclès.

Par deux fois encore, il me fallut tout reprendre à zéro avant d'arriver à la dernière réaction, celle qui devait donner mon produit. Dans le ballon en

verre, un liquide d'allure trouble se forma peu à peu, que je distillai sous vide avec d'infinies précautions afin de le purifier. Seul resta au fond du flacon une sorte de goudron rougeâtre que je jetai. Puis j'envoyai au laboratoire d'analyse le précieux liquide clair et incolore que j'avais distillé.

La réponse du laboratoire arriva deux jours plus tard sous la forme d'une courte fiche :

- H_2O : 99,9 %.
- Impureté organique non identifiée : 0,1 %.

Je n'ai jamais su si je venais de réussir là une synthèse inédite de l'eau, ou bien si la réaction que j'attendais s'était effectivement produite, auquel cas mon produit ne pouvait être que le goudron rougeâtre resté au fond du ballon, parti à la lessive en emportant avec lui mon prix Nobel et mes illusions.

C'est donc sans prix Nobel que j'abordai les examens de sortie. Deux ans après avoir sué sang et eau sous la canicule du concours d'entrée pour acquérir le droit de porter le *grand U*, je me retrouvai maudissant l'inconfort de ce *grand U*, la gorge serrée par l'émotion et les boutons vicieux du faux-col, pour passer les examens qui me permettraient enfin de le quitter pour toujours.

Autour de moi, certains étaient d'autant plus pressés de quitter l'École qu'ils devaient, par la même occasion, quitter le célibat : la semaine qui suivit la sortie de l'École fut en effet marquée par une épidémie de mariages presque aussi foudroyante que celle de grippe asiatique qui en avait marqué l'entrée. Mais cette préoccupation ne semblait pas être celle de mon camarade Antoine N. qui me précédait dans la salle où officiait l'examineur de chimie, M. Meyer.

Les examens de chimie ont toujours été la source de nombreuses histoires d'authenticité douteuse, comme celle du candidat à qui l'examineur montre la formule KCN du cyanure de potassium en lui demandant : "connaissez-vous le nom de ce corps ?"

L'élève hésite, bafouille : "je l'ai sur le bout de la langue..." finit-il par dire.

– "Oh, mais crachez vite !" s'exclame l'examineur.

Mais le professeur Meyer ne se livrait pas à ce genre de facéties : c'était un homme froid et peu bavard. Quand un candidat se présentait devant lui, il vérifiait soigneusement sa carte d'identité, puis remontait le ressort du réveil qui, vingt minutes plus tard, sonnerait pour marquer la fin de l'interrogation.

Or, ce jour-là, lorsque le réveil sonna, l'élève Antoine N. n'avait fourni qu'une assez médiocre prestation, et pour aggraver son cas, il ne semblait même pas en éprouver la moindre contrition. Le professeur Meyer en prit quelque ombrage : "La chimie n'a pas l'air de vous passionner, fit-il avec quelque aigreur ; à quoi vous destinez-vous plus tard ?

– À la carrière ecclésiastique, répondit N. : j'entre au séminaire".

Le professeur Meyer eut un geste désolé : "Ah bon, dans ce cas, bien sûr...".

Car l'École polytechnique mène à tout : si elle a fourni à la France un certain nombre de maréchaux, de Présidents de la République et de grands savants, elle lui a fourni également des moines et des évêques. On raconte même qu'elle lui aurait fourni le portier d'un grand hôtel parisien, en livrée, qui affirmait mieux gagner sa vie dans ce métier que dans le poste qu'on lui avait offert à la sortie de l'École.

On connaît l'histoire de cet homme qui, en quête de travail, s'en va trouver un ami de la famille, très haut placé et très influent.

"Je cherche du travail, explique-t-il, un peu intimidé.

– Mais naturellement, répond le tout-puissant ami. Voyons, j'ai un emploi disponible à Paris qui devrait vous convenir : un salaire de P.D.G., logement et voiture gratuits, et absolument rien à faire sinon venir signer le courrier de temps à autre vers midi.

– Oh mais non ! s'écrie l'homme abasourdi, ce n'est pas du tout ça que je cherche : je voudrais un emploi avec un salaire permettant de vivre décemment moyennant un travail honnête et régulier toute la semaine, et avec l'espoir d'avancer un jour si je donne satisfaction à mes chefs !

– Ah, là je suis désolé, répond le haut personnage, mais je n'ai rien de tel à vous proposer : ces postes là, ça ne s'obtient que par concours !".

C'est dans la perspective d'un tel poste que je passai à mon tour devant le professeur Meyer. Il ne m'interrogea ni sur le goût du cyanure de potassium ni sur la fabrication du coton-poudre pour boîtes de Nescafé, mais il m'octroya une note suffisante pour que, jointe aux autres, elle permit à mon classement de sortie d'être moins catastrophique que ma note de discipline.

J'allais donc enfin "sortir de l'X".

Chapitre 24

L'ADIEU

Le dernier acte de ma vie polytechnicienne fut le défilé du 14 juillet 1959. Le général de Gaulle venait de succéder au Président Coty, et la cinquième République à la quatrième. Pour souligner l'événement, André Malraux avait réglé lui-même le cérémonial – pérennisé depuis lors – d'une grande parade centrée autour d'une tribune monumentale dressée devant l'obélisque sur la place de la Concorde.

Nous partîmes du rond point des Champs Élysées, à douze de front, l'épée à la main, en direction de la Concorde. Là, devant la tribune monumentale, nous devions nous partager en deux dans le sens de la longueur, la moitié gauche partant vers la rue de Rivoli et la moitié droite vers les quais de la Seine. L'acte sublime était le ressoudage des deux moitiés devant l'arc de triomphe du Carrousel, dans les jardins du Louvre.

Passé de l'état de conscrit à celui d'ancien et même de quasi-antique, je n'étais plus dans le troisième carré mais dans le premier, juste derrière la musique de l'X. Je n'eus donc pas trop de problèmes de rythme, du moins au début. En revanche, un autre souci m'obsédait : j'étais l'homme de base de la moitié droite, et c'est à moi qu'incombait la responsabilité du ressoudage des deux moitiés à l'endroit prescrit.

Sur la place de la Concorde, le point de séparation s'approchait, marqué à la peinture blanche sur le sol. La musique partit vers la gauche ; la garde du drapeau lui emboîta le pas ; le signe à la peinture blanche arriva sous mes pieds ; j'obliquai à droite tandis que l'autre moitié du carré s'éloignait vers la gauche. L'intensité de la musique se mit à faiblir peu à peu à mesure que les deux colonnes divergeaient, laissant graduellement entendre, loin derrière, celle de Saint Cyr, cause de tant de maux l'année précédente. À ce souvenir, je me mis à scander le rythme à haute voix : "Un ! Deux ! Un ! Deux !". La passerelle de Solferino passa sur notre droite, puis les guichets du Louvre apparurent. Je m'y engageai en virant à gauche et pénétraï dans la cour.

"Un ! Deux ! Un ! Deux !".

L'autre moitié du carré arrivait en face. L'instant fatidique approchait : celui où les deux moitiés allaient obliquer pour se mettre en convergence. À ce moment là, il m'appartiendrait soit de faire allonger le pas, soit de faire piétiner la colonne sur place afin de me retrouver exactement au même niveau que le premier rang de l'autre colonne.

Et le miracle se produisit : les deux colonnes se ressoudèrent. Je poussai un soupir de soulagement.

"Dommage que vous partiez, me dit le capitaine Jacquet dans l'autocar du retour, vous commenciez à savoir défiler..."

Je partais, en effet, et j'en avais le cœur un peu serré : j'avais à peine eu le temps de m'habituer à mon bicornes que, déjà, il fallait le rendre au magasin avec la cape et l'épée, car ils devaient servir à de nouveaux arrivants.

Quelques-uns de mes camarades rachetèrent ces ustensiles pour les garder en souvenir : on raconte même que certains les placèrent dans une vitrine de leur salon. Pour ma part, je me contentai de plier au fond d'une malle mon pantalon trop étroit et ma vareuse à col pour masochiste. Je les y retrouvai quelques années plus tard à l'occasion d'un déménagement, et découvris alors que des souris sacrilèges en avaient fait leurs délices. Alors je les abandonnai sur place avec les objets inutiles.

Sic transit...

TABLE DES MATIÈRES

1 - L'œuf et le polytechnicien	2
2 - Les aventures du Commissaire Cagnac	7
3 - La douche écossaise	12
4 - Virage en cathédrale	16
5 - Mathématiques au crottin	21
6 - Les conscouaires carva	27
7 - Le prestige de l'uniforme	32
8 - Pour la Patrie, les Sciences et la Gloire	37
9 - Les orgies de la Sainte-Barbe	43
10 - Le long des corniches	48
11 - Le dormeur synthétique	53
12 - La création du chaos	59
13 - Sur la piste aux étoiles	63
14 - Explosions dans la nuit	69
15 - Poursuite sur les toits	76
16 - Le Point Gamma	83
17 - Les paras attaquent	86
18 - Sur les Champs Élysées	92
19 - Enlèvement par les égouts	97
20 - Le nègre et le maréchal	104
21 - Le chromosome X	108
22 - Du bicorné au béret rouge	113
23 - Une drôle de cuisine	119
24 - L'adieu	123



**Licence Creative Commons
Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification
4.0 International
(CC BY-NC-ND 4.0)**

Ceci est un résumé (et non pas un substitut) de la licence
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/legalcode>

Vous êtes autorisé à :

- **Partager** — copier, distribuer et communiquer le matériel par tous moyens et sous tous formats. L'Offrant ne peut retirer les autorisations concédées par la licence tant que vous appliquez les termes de cette licence.

Selon les conditions suivantes :

- **Attribution** — Vous devez donner un crédit approprié et fournir un lien vers la licence, et indiquer si des changements ont été effectués. Vous êtes autorisé à le faire de façon raisonnable, mais en aucun cas d'une façon qui pourrait suggérer que l'Offrant vous donne son aval ou avalise votre utilisation.
- **Pas d'Utilisation Commerciale** — Vous n'êtes pas autorisé à faire un usage commercial de cette Oeuvre, tout ou partie du matériel la composant.
- **Pas de modifications** — Dans le cas où vous effectuez un remix, que vous transformez, ou créez à partir du matériel composant l'Oeuvre originale, vous n'êtes pas autorisé à distribuer ou mettre à disposition l'Oeuvre modifiée.
- **Pas de restrictions additionnelles** — Vous n'êtes pas autorisé à appliquer des conditions légales ou des mesures techniques qui restreindraient légalement autrui à utiliser l'Oeuvre dans les conditions décrites par la licence.